

Hitler est de retour

LA LIGUE BLANCHE DE SCHROEDER

Hitler
est de retour

Hitler est de retour

Par
Georg Schroeder

Hitler est de retour© 2018 par Valérie Devon

Imprimé et Publié par Valérie Devon

ISBN 978-0-244-98122-8

Tous les droits sont réservés.

Ce livre ou une partie de celui-ci ne peut être reproduit
ou utilisé de quelque manière que ce soit sans l'autorisation écrite expresse
de l'éditeur, à l'exception de l'utilisation de courtes citations dans une revue
de livres ou un journal scientifique.

Contact information : didi3486@gmail.com

Dédicace

Napoléon fixait la longueur idéale d'une phrase à 14 mots.

Ce livre comporte 14 pages par paragraphe.

David Lane, écrivain et militant nationaliste et suprémaciste blanc américains, a forgé ce célèbre slogan de 14 mots :

« We must secure the existence of our people and a future for white children », soit en français « Nous devons préserver l'existence de notre peuple et l'avenir des enfants blancs ».

Préambule

Le texte qui suit raconte l'histoire romanesque du retour d'Adolf Hitler dans l'époque actuelle et de son aide de camp improvisé Georg Schroeder. L'idée de cette histoire m'est venue bien avant d'avoir lu le livre « Il est de retour » de Timur Wernes.

Ce dernier avait rencontré un grand succès en Allemagne avec 1,4 million d'exemplaires vendus puis avait été traduit en dix-sept langues. Il fournissait même le sujet d'un film éponyme en 2015. Que l'intérêt pour Adolf Hitler soit toujours présent, cela ne peut être qu'agréable et cela avait attisé ma curiosité. Mais cet ouvrage m'a fortement déplu, car Hitler y est ridiculisé et toute l'histoire est totalement invraisemblable.

En effet, comment pourrait-on laisser parler Hitler librement aujourd'hui ? Quand bien même quiconque exprimerait des idées national-socialistes en public serait privé de parole. Hitler y est décrit comme un comique, un pitre, une sorte de Dieudonné et surtout un caractériel qui menace de fusiller tout le monde à tout bout de champ. Enfin, dernier reproche dont je puisse me souvenir, la « vis comica » est par trop germanique pour être comprise de tout un chacun.

Qu'est vraiment ce livre que je vous propose ? Une simple récréation ? Pas tout à fait. Mon but a été de divertir en donnant çà et là quelques petites informations amusantes et réelles. Mais aussi faire une modeste œuvre de politique fiction, une utopie. Et pourquoi ne pas faire une NS-Lit ? Il y a bien la Brit-Lit, la Girl-Lit ou tout autre néologisme que le monde moderne nous concocte. Bon ou mauvais, ce livre, donc, est le premier d'une série.

Chapitre 1 - Le voyage 8

Je suis un SS. Je monte la garde devant la chancellerie du Reich à Berlin depuis 60 minutes déjà. La relève ne va pas tarder. Avec beaucoup d'émotion et de respect, je venais, le matin même, de prendre mon service. Nous sommes le 30 avril 1945 et ma montre indique **13 h 45**. Je me nomme Georg Schroeder, sous-officier de 24 ans, faisant partie de la première division SS Leibstandarte Adolf Hitler¹ et affecté au Kampfgruppe Mohnke².

Je marque fièrement les cent pas, tentant de me réchauffer alors que le canon gronde au loin. Les Russes progressent à quelques kilomètres et nous bombardent depuis 10 jours. Quelques obus ont abîmé la façade, par chance les deux statues en bronze d'Arno Beker qui embellissaient le perron dormaient heureusement à l'abri au fond du bunker. La plupart des bureaux des SS et de la Wehrmacht ont été évacués, et il reste peu de monde pour peupler les rues et les bâtiments. Au sud-ouest de Berlin, ma caserne avait été presque vidée. Ma compagnie combattait sur le front de l'Est et je me sens un peu abandonné. Je me souviens avec nostalgie du passage en revue dans cette même cour et de ma décoration : l'écusson de tireur d'élite, 2e échelon, avec aigle et feuille de chêne sur ma manche droite. Après 14 jours de permission en récompense, j'avais été affecté à ce poste honorifique pour protéger le Führer.

Ma rêverie s'interrompt, car la lourde voiture officielle du Führer s'avance au bout de l'avenue Wilhelmstrasse. Un véritable co-

¹ La 1re Panzerdivision SS Leibstandarte-SS-Adolf Hitler, (littéralement : « division blindée des gardes du corps SS d'Adolf Hitler), abrégée LSSAH ou juste LAH, était une unité des Waffen SS.

² Groupe de combat Mohnke. Wilhelm Mohnke fut un des derniers généraux fidèles à Adolf Hitler

losse, une grosse Mercedes-Benz 770 sombre et imposante, roule lentement, capote rabattue. Seules taches colorées, les deux fanions ornés de la croix gammée claquent fièrement au vent.

Je me mets au garde-à-vous. Le temps, couvert et nuageux, se rafraîchit, l'obscurité tombe et mon cœur se remplit à nouveau de tristesse et je sais très bien pourquoi. L'Allemagne connaissait par malheur le goût de la défaite et il me paraissait amer. Depuis mon plus jeune âge, je luttais contre les ennemis de l'Allemagne. Presque la moitié de ma vie ! J'avais même été décoré. Je n'aimais pas perdre, surtout à mon âge. J'avais si peu combattu ! J'avais insisté afin de partir au front et donner mon sang pour le Reich. Aujourd'hui, j'avais été affecté à la protection d'un personnage que j'admirais comme notre peuple tout entier. Cela me réconfortait beaucoup.

La voiture passe au ralenti au milieu de la cour et s'arrête près de moi. Hitler descend le marchepied de l'imposant véhicule et, une fois le chauffeur éloigné, me salue brièvement.

- Bonsoir Georg ! Et il poursuit en baissant la voix, presque sombre. Ce soir, je vous demanderais de rester seul lors de votre tour de garde. Je me charge de prévenir votre camarade.
- À vos ordres, mon Führer !

Un ordre étrange, et pourtant indiscutable pour tout SS. Peut-être voulait-il lui accorder une faveur ? Ou, au contraire, me confier une mission ? Je continue donc ma faction sans cesser d'y penser lorsque j'entends un bruit sec à l'intérieur du bâtiment. Un coup de feu ? Sûrement pas ! Impossible ! Je dois remplir mon rôle et demeurer à mon poste, car on le protégeait déjà à l'intérieur. Quelques instants après, à mon grand soulagement, il ressort, escorté par deux soldats.

14 h 30 - Comme à son habitude, à cette heure, Hitler porte un costume civil, vêtu d'un long manteau beige et d'une écharpe. Il a une mallette en cuir marron et paraît encore plus abattu que tout à l'heure. Ce que je prends pour un peu de pluie qui coule sur ses joues n'en est pas forcément. Le chancelier est seul, sans Ehrich Kempka, son chauffeur, ni son garde du corps Rochus Misch. Il regarde autour de lui, semblant attendre quelque chose. Nerveux, il jette de brefs coups d'œil à sa montre.

Enfin, un SdKfz 222³ arrive en trombe, accompagné par un Kübelwagen⁴ en protection. Le conducteur s'en dégage, salue réglementairement puis échange quelques mots avec Hitler après lui avoir tendu un papier. Hitler signe, puis les deux soldats en uniforme descendent du blindé. Ils chargent précautionneusement une lourde caisse métallique à l'intérieur du coffre de la Mercedes. Le Führer patiente jusqu'à ce que les deux véhicules s'éloignent. Il tire une petite clef de sa poche, puis ouvre la malle avec prudence en vérifiant si je l'observais. Il se penche, lisant une lettre et fouillant cette étrange boîte.

De là où je me tiens, elle me paraît contenir quelque chose de lumineux et violet, mais je ne vois rien d'autre. Cinq minutes plus tard, il grimpe rapidement dans la voiture en m'ordonnant de monter.

- Georg ! Vous voulez assurer ma sécurité ? Je compte sur vous. Alors en route ! Venez ! Vous conduirez.

³ Véhicule militaire de reconnaissance

⁴ La VW 82 Kübelwagen (« voiture bassine ») est un véhicule léger militaire allemand

Il me fait signe de la main et s'assoit à la place du passager au lieu de s'installer sur la banquette arrière. Cela arrivait souvent, lorsqu'il partait seul avec Kempka. Il pose la lourde mallette en cuir sur les genoux. Sûrement des documents précieux ? J'enlève mon manteau, le jetant en vrac sur le siège. J'hésite, mais je me débarrasse de mon MP40⁵ que j'avais eu tant de mal à obtenir (au lieu de la dotation d'une simple carabine). Je grimpe en uniforme et conserve par précaution mon pistolet Luger de service.

L'atmosphère est un peu insolite. Mon illustre compagnon fixe la route et je n'en mène pas large. Bien qu'ayant déjà conduit, je n'en ai pas l'habitude et surtout pas à bord de cette berline de six mètres de long. Mais le Führer détendit l'ambiance après avoir appuyé sur un bouton qui verrouilla les portes.

- Heureusement, vous êtes moins grand qu'Otto⁶ ! Vous serez plus à l'aise !

Je démarre la voiture officielle en douceur et le monstre de puissance s'éloigne peu à peu du bâtiment, aidé par la direction assistée. Le moteur vrombit dans un bruit feutré. Les vitres blindées assourdissent les sons extérieurs. À peine une centaine de mètres parcourus qu'un éclair de blancheur totale illumine l'intérieur du véhicule. Puis survient une explosion violette venue de l'arrière de la limousine. Toutes les couleurs se dissipent en un instant. Comme s'il fonctionnait au ralenti, mon esprit s'endort et sombre. Je ne craignais rien, près de mon Führer. Si je quittais ce monde, j'irais au paradis avec lui.

⁵ Le Maschinenpistole 40, couramment appelé MP40, est un pistolet mitrailleur

⁶ Otto Günsche était un grand gaillard de 2 m au service d'Hitler

Petit à petit, l'obscurité laisse place à des lueurs qui se mirent à danser. Au bout d'instant ou d'une éternité, les lumières disparaissent et apparaît un tunnel immaculé infini. Ni vivant ni mort, je flotte, comme suspendu au-dessus de mon corps. Je ne sais pas combien de temps cela avait duré, mais je ressens maintenant un élan violent au bras gauche. J'ai dû heurter quelque chose. Rien de grave, je l'espère, car sinon, fini le tir de précision et adieu mon palmarès de soldat émérite. À l'entraînement, j'atteignais à coup sûr le centre d'une cible à 50 m. Mon esprit revient peu à peu. Un bon signe. Une quinte de toux me réveille et j'ouvre enfin les yeux.

15 h - Je suis toujours assis à ma place dans la Mercedes-Benz. Une partie de la carrosserie, pourtant à l'épreuve des balles, a fondu en un magma informe. L'arrière de la voiture est complètement saccagé. Mais l'habitacle se révèle intact et bizarrement aucune fumée ne se propage. En ce qui me concerne, aucun dommage majeur, sauf mon coude endolori par le choc sur le levier de vitesse de la berline et un horrible mal de crâne. Près de moi, le Führer a l'air de dormir, en apparence il semble indemne, heureusement.

Je me porte de suite à son chevet, me permettant de le secouer dans le but de le ranimer. Cet homme-là ne peut pas mourir. Il reste immobile. Loin de moi l'idée de le gifler ! Alors je vérifie le pouls écoutant la respiration comme à l'école dans mes cours de secourisme. Avec soulagement, il bouge un peu ! Ah ! Enfin ! Je l'examine rapidement sans trouver une quelconque trace de blessure et de sang. Prudent, je le soulève et l'emporte hors de la Mercedes, au cas où celle-ci prendrait feu. Je l'allonge à bonne distance sur le sol cimenté, la tête posée sur mon manteau.

Hitler revient lentement à lui. Encore étourdi et visiblement un peu nauséux, il se relève à moitié, s'appuyant sur mon épaule.

- Merci, Georg, ça a réussi !

Comment ? Nous avons probablement été touchés par un obus russe et il s'en réjouit ? Quel surhomme ! Ou alors il délire. Je l'aide à se mettre debout, et lui demande.

- Partons vite d'ici, mon Führer, l'ennemi peut arriver ! Accrochez-vous à moi !

Nous sortons indemnes de tout ceci, ce qui m'étonnait tout de même. Hitler me donna par la suite des explications supplémentaires. Avec un plancher en acier trempé spécial de 6 mm d'épaisseur, nos ingénieurs avaient conçu un blindage pouvant protéger les passagers de l'explosion d'une mine. Les vitres de 40 mm pouvaient résister aux balles et les pneus étaient incroyables et compartimentés.

Nous étions dans une avenue bordée d'immeubles beiges et froids avec quelques arbres misérables. La rue semble déserte, mais je ne reconnais pas les lieux ? Je me rapproche d'une pancarte et lis : « Mythe et témoignage historique - le bunker du Führer »⁷. Ce panneau annonce sa mort ! Propagande bolchévique ! Il est là, avec moi, bien vivant ! Et de fausses dates y sont inscrites. Toutes supérieures à 1945 ! Quels nigauds ! Adolf Hitler, reprenant peu à peu ses esprits, s'empare de la mallette et se relève, époussetant ses habits. Il retrouve un peu de dignité à mon grand plaisir.

⁷ Le panneau existe réellement à Berlin. Mythe ? Ce terme serait-il positif ?

- Nous avons traversé la Wilhelmstrasse, nous devons nous diriger vers Vossstrasse et Eberstrasse⁸. Nous irons vers le TierGarten⁹ ! Et ensuite droit vers la gare !

15 h 20 - Il marche d'un pas ferme qui m'étonne, l'ayant vu si faible quelques instants auparavant. Néanmoins, le Führer avait combattu comme moi. Et un soldat ne se plaint pas. Je connais aussi ce quartier par cœur, cependant je ne reconnais plus les maisons. Une ruse de l'ennemi ? Ils ont annexé Berlin pendant notre sommeil ? De loin, les voitures paraissent d'un modèle étrange, pourtant je ne me sens pas en état de réfléchir. Tout semble irréel. Des véhicules russes ? Étions-nous drogués ? Ou alors ce mal de crâne me jouait-il un vilain tour ?

- Georg, je vous expliquerais tout, mais dépêchons-nous avant d'être repérés. Abandonnez votre MP40, trop visible ! Dévissez les fanions et partons d'ici ! Restons discrets !
- À vos ordres !

J'enlève à regret les deux petits drapeaux, les rangeant en souvenir au fond de ma poche gauche. Dans l'autre, je conserve mon Luger. Je laisse mon manteau malgré le froid, car trop voyant et trop militaire. Je retire mon insigne de tireur d'élite, obéissant aux ordres¹⁰. La Mercedes-Benz ne démarre plus, beaucoup trop endommagée. Il faut marcher. Je force le pas et je rejoins mon Führer. Pour un peu, je me croirais revenu à l'époque des S.A.¹¹, défilant fièrement à côté de lui sous la bannière du parti.

⁸ Rues de Berlin

⁹ Le großer Tiergarten est un parc du centre de Berlin

¹⁰ Le commandement suprême (Oberkommando) ordonna aux snipers d'enlever et de cacher le badge car les tireurs d'élite allemands capturés par les Soviétiques étaient exécutés.

¹¹ SturmAbteilung : Les SA sont aussi appelées « chemises brunes »

16 h - Au siège de la police berlinoise, le blond et trapu inspecteur Dieter Holm fait irruption chez son supérieur Hans Witzmann. Derrière le bureau, un individu sec et sombre lit. De petite taille, le fonctionnaire aux yeux vifs et noirs scrute les papiers épars devant lui. De longs cheveux bruns encadrent un visage ovale et sans joie. Il dévisage Holm qui poursuit.

- Tiens ! Voilà une affaire qui te plaira, Hans ! Je sais que tu aimes les cas un peu bizarres et surtout ceux qui concernent l'histoire et la Seconde Guerre mondiale. Là, tu vas être servi. Regarde !

Dieter tend un téléphone portable et lui montre une photo.

- Incroyable, Dieter, une Mercedes 770 !
- Je me doutais que tu apprécierais ! Deux hommes à bord d'une 770 ont pris la fuite après une explosion rue Wilhelmstrasse. Un témoin oculaire nous a envoyé ceci par MMS. On a aussi retrouvé un MP40 en parfait état !
- Et la voiture ? Détruite ?
- Non, juste l'arrière !
- Ouf... Bon, une 770 est rare, donc facilement repérable. S'ils l'ont abandonnée, c'est qu'ils n'ont pas pu se débrouiller différemment. Tu as mis des agents au cas où ils reviennent ?
- Bien sûr ! Tu en penses quoi ?
- Elle a dû avoir un gros problème mécanique vu la déflagration ! Quoique le moteur se trouve à l'avant sur ce véhicule. Ou bien, ils transportaient de vieilles munitions. Tu sais, même en l'état, elle vaut très cher. En France, un musée en conserve un exemplaire et l'autre réside en Amérique chez un milliardaire. Hitler en possédait une, très célèbre. Je crois que nous avons affaire à des individus qui trafiquent du matériel militaire et vraisemblablement des explosifs.

L'inspecteur Wizmann examine le plan de Berlin à présent, il paraît nerveux et soucieux.

- Ces deux types ont dû passer par le TierGarten. Alors on contacte les compagnies de taxis, on fouille le quartier. Il me faut vite quelqu'un sur place. Obtiens-moi un portrait-robot ou une photo d'une caméra de surveillance si tu en trouves une.
- J'ai déjà ordonné les démarches.
- Dieter, on les signale aussi aux agents de police et à la sécurité des gares les plus proches ! Je m'occupe de mettre la voiture en fourrière, je veux absolument la voir ! Bon, je règle deux ou trois choses et je te rejoins !

Hans Wizmann se frotte les mains et Dieter sort. Il ne partageait pas cette passion envers l'histoire et la guerre. Ce géant calme faisait partie de ces Allemands traumatisés par le conflit et culpabilisés par les médias. Les automobiles ne l'intéressaient pas non plus, en écologiste totalement convaincu.

16 h 35 - Après quelques communications téléphoniques, le commissaire Wizmann entre à son tour dans le bureau de Dieter.

- J'ai vérifié. L'immatriculation est absente de la base de données SMV¹². La Mercedes n'est pas volée.
- On laisse tomber ?
- Non ! Ça paraît louche ! Abandonner un magot de plusieurs centaines de milliers d'euros ou voir plus, selon la provenance et l'état, ce n'est pas normal ! On ne peut pas permettre que

¹² Base de données d'INTERPOL sur les véhicules automobiles volés.

des types armés et avec peut-être des explosifs se promènent en liberté.

- Sinon une voiture arrive sur place, j'attends leur appel d'une minute à l'autre.

16 h 45 - Un individu à lunettes ouvre la porte, très essoufflé, puis annonce.

- Nous avons leurs descriptions : deux hommes, un jeune assez grand et un cinquantenaire qui marchent tous deux vers le TierGarten.
- La prochaine station est à un kilomètre à pieds. On y va ! On peut les rattraper avant qu'ils prennent le train. Occupez-vous de prévenir la Deutsche Bahn¹³ !

17 h 30 - Mon Führer et moi approchons de la gare à grands pas. Une fois à l'intérieur et deux billets vers Munich achetés, nous avons cherché à boire un café. Hitler avait choisi la destination. Ce premier contact avec la monnaie nous a permis de constater que l'on n'employait plus le Mark, mais l'« euro ». Nous nous trouvions pourtant en Allemagne ! Avions-nous réussi à unir l'Europe ? La grande Europe que nous voulions ? Ou alors les judéobolchéviques utilisent-ils la ruse ? Un décor¹⁴ monté de toutes pièces, comme ils l'ont déjà fait dans le passé ? Les trains sont bizarres, mais je ne me pose aucune question. J'accepte toute nouveauté, car Hitler m'a promis une explication. Son pas rapide l'essouffle un peu. Il doit s'asseoir. Mon mal de crâne disparaît peu à peu grâce à la marche forcée, mais mon bras souffre encore.

¹³ Équivalent allemand de la SNCF

¹⁴ L'expression « villages Potemkine » désigne un trompe-l'œil à des fins de propagande russe.

Ce n'est pas le moment de rêvasser. Nous changeons de l'argent dans une petite officine et obtenons des euros contre des dollars qu'Hitler avait sortis discrètement de la mallette. Il grommela, car il détestait cette monnaie, mais nous n'avions pas le choix.

Prudent, dès mon arrivée dans la gare, j'avais laissé Hitler aux toilettes. Un endroit incongru pour mon Führer, mais j'avais repéré deux agents de police. Les uniformes paraissaient différents des nôtres, étions-nous en territoire ennemi ? Pourtant tous parlaient allemand entre eux. Je réussis à en semer un assez facilement, il me reste le second. Nous devons à tout prix modifier notre apparence afin d'espérer quitter les lieux rapidement. Dans une boutique, j'achète un chapeau mou et des lunettes sombres de la marque Hugo Boss¹⁵. Je me procurais aussi des habits et un large sac puis revins vers Hitler.

- On nous poursuit, je ne sais pas pourquoi, mais c'est un fait ! S'il vous plaît, changez-vous et cachez vos affaires là-dedans.

Il enfila un blouson et le couvre-chef, refusant une casquette et s'équipa des montures.

- J'ignorais qu'ils en fabriquaient. De mon temps, ils ne produisaient que des uniformes ! Nous étions les militaires les plus élégants !

Je troque ma veste contre un manteau et range les anciens vêtements, faisant mine d'acquiescer. Le moment est à l'action, pas aux discours. Ainsi déguisés, nous passons sans encombre à côté

¹⁵ Hugo Boss fabriquait les uniformes allemands des SS et de la Wehrmacht

des deux agents en train de parler à voix haute à un petit boîtier. Sûrement un « handie-talkie »¹⁶ américain. Cela confirmait la présence de l'ennemi.

- Rien à l'horizon ! Ni sur les caméras ! On continue ! Ils ne doivent pas être très loin.

Je conseille à Hitler une manœuvre de contournement.

- Ils ne cherchent pas des hommes seuls. Séparons-nous. Je suis obligé de vous laisser pour prendre de nouvelles places ! Retrouvez-moi sur le quai 7 !

18 h - Je me dirige vers un guichet. Avec quelques « euros », j'achète deux allers simples. D'après les papiers en main, nous nous trouvions en 2014, donc dans le futur ? Vérité ou ruse ? Les policiers s'avancent et interrogent les clients tout autour de moi, leur posant des questions, montrant des photos. L'unique chemin qui me permettrait de fuir passe auprès d'eux. Ils peuvent reconnaître mon visage. Je ne savais pas si leurs portraits étaient corrects, mais de toute façon je n'avais pas de pièces d'identité. Alors je tente le franchissement en force, jouant le voyageur pressé de rejoindre son train, mais peine perdue, ils m'interpellent.

- Hep, vous là-bas, venez ici !
- Oui, vous désirez ?
- Avez-vous vu ces individus ? Regardez ces clichés !

¹⁶ Le Motorola SCR-536 est commercialisé en juillet 1941. Le poids de 2,5 kg (avec ses deux batteries) permet de le tenir à la main et il est d'abord nommé « Handie-Talkie ». On le nommera par la suite « Talkie-Walkie ».

L'un d'eux me représentait, mais ils n'avaient pas fait le rapprochement à cause de mon nouveau chapeau et de la mauvaise qualité de ceux-ci. Je me donne une bonne minute pour répondre, faisant mine de réfléchir.

- En effet, je les ai aperçus tous les deux et je les ai entendus acheter des places pour Munich.
- Êtes-vous sûr ?
- Assurément, j'ai une excellente oreille.

Un des policiers signala au poste de sécurité que les suspects avaient été localisés. L'autre se dirigea vers le guichet vérifiant si effectivement il avait été vendu deux tickets à deux personnes dont l'aspect correspondait à la photo. L'employé de la gare où nous avions pris nos premiers billets confirme aisément la chose et ils me laissent partir. Je m'éloigne promptement.

18 h 15 - Je peux enfin rejoindre la plateforme numéro 7 et notre train bondé de monde ? J'ai de la difficulté à me frayer un passage et à retrouver Hitler. Heureusement, mon bras ne me fait plus mal. Hitler est là, se reposant, assis sur un banc en face d'un plan. Agité, scrutant avec inquiétude le quai, il observe les policiers. Deux hommes semblent commander, un brun chétif au nez courbé et un blond aryen muni d'un imperméable. Un contrôleur de la Deutsche Bahn, à en juger par l'uniforme, parle beaucoup et gesticule. Ils sont encore à quelques mètres, mais se rapprochent peu à peu. Le Führer masque son visage d'une main, tentant de dissimuler sa moustache. Nos enquêteurs ne sont plus très loin. Les agents avancent lentement, devancés par un petit individu, probablement juif, habillé d'un veston.

- On commence à fouiller l'ensemble du convoi.
- Bien, M. Wizmann ! Si l'on pouvait éviter tout retard !

Le train ne démarre toujours pas. Nous montons en toute discrétion à la faveur d'un groupe de voyageurs. Étonnamment, beaucoup de gens portent des pantalons de toile bleue arborant des emblèmes. Il ne peut s'agir d'étiquettes quand même... Ce ne serait pas de bon goût. On ne les coud pas en dehors d'un vêtement ? Cela corrobore ma théorie du décor construit de toutes pièces. Je profite de la cohue, essayant d'en savoir plus. Joignant l'utile à l'agréable je laisse passer Hitler qui grimpe devant moi et je peux me glisser derrière une jeune fille pour enfin distinguer le haut de son postérieur. Sur celui-ci, un bout de tissu et en lettres blanches était inscrit « Levi's » sur un fond rouge vif ! Des juifs communistes ! Une deuxième marque « Rica Lewis » me confirmait ce que je redoutais. Tout était faux aux alentours ou alors nous avions été trop loin en Russie et ce n'était pas le Berlin Allemand, mais une autre ville !

Je ne dis mot au Führer qui n'avait rien vu. Quelques longues minutes plus tard qui paraissent une éternité je m'assois en face de lui. Il me désigne les hommes en uniforme et je tente de le tranquilliser.

- Rassurez-vous ! J'ai tout prévu.

18 h 30 - La motrice se met en marche. Petit à petit, les policiers investissent la rame sur le quai voisin en direction de Munich. Leurs recherches furent vaines, car nous étions déjà en partance vers Paris, la destination de nos derniers billets.

Chapitre 2 – Paris 22

Une fois dans le train, il était temps de nous remettre de nos émotions. J'avais acheté plusieurs places pour pouvoir occuper la totalité des deux banquettes et essayer de dormir un peu, enfin surtout mon Führer. Je décide néanmoins de continuer à monter la garde même si tout danger paraît écarté. Je prends soin à ce qu'Hitler soit confortablement installé. Il me remercie et s'assoupit peu après, à 20 heures d'après mes calculs, car ma montre ne fonctionnait plus. Je veillais, assez perturbé, et au bout d'environ deux heures, le convoi ralentit. Nous étions arrivés à destination.

Aucun ennui à signaler à la gare de l'Est. Nous pouvons respirer, car nous avons réussi à semer nos poursuivants. L'ennemi n'a, semble-t-il, averti personne sur Paris. Il me tarde d'avoir quelques éclaircissements. Mais, durant le trajet, nous n'étions jamais tout à fait seuls et Hitler m'avait déclaré qu'il m'expliquerait le moment venu.

- Je vous raconterais tout, Georg, mais nous ferons le point ce soir ! J'ai froid, marchons !

Nous devons choisir une auberge et aussi acheter quelques effets personnels, linges et habits de rechange. En sortant du bâtiment, une grande place s'étale devant nous, dans le bruit, la cohue et le trafic des autos. Il fait presque nuit. Cela bouge dans tous les sens et nous devons nous méfier en traversant les avenues afin de ne pas nous laisser renverser par ces voitures si rapides. Dans ce quartier visiblement populaire, on pouvait reconnaître Hitler. Il cacha sa moustache avec son écharpe. Nous étions Faubourg Saint-Martin, près d'une petite église.

Bien que n'étant pas en promenade, à l'angle d'une rue, la vitrine d'une armurerie me force à m'arrêter. Accrochés au vu et au su des passants, des reproductions du moyen âge, des modèles de notre époque, mais aussi des fusils inconnus attirent mon attention. J'aurais bien volontiers essayé ou même simplement touché ces superbes nouveautés. Mais le Führer me signale une plaque qui me frappa de stupeur : « Rue du 8 mai 1945¹⁷ ». Sans explication, il me tire de ma rêverie et par la manche pour me faire entrer dans un commerce de vêtements. Par ce temps froid, nous choisissons des habits chauds puis quittons la boutique. Nous décidons d'un commun accord d'éviter les taxis qui pourraient nous reconnaître. Enfin surtout Hitler, avec sa moustache légendaire qui semble passée de mode dans cette ville. Je n'avais d'ailleurs croisé personne l'arborant depuis l'explosion.

Ce magasin me paraît bizarre. Personne ne vient s'occuper de nous, comme en Allemagne. Il faut se servir tout seul. Quelques clients paient avec une petite carte de couleur. Je tends l'oreille : « une carte bleue ». Curieux ? Sûrement des membres d'un club privilégié à qui on devait faire crédit. Peu importe, j'essaie de me comporter en aide de camp du chancelier. Il devance mes désirs en me donnant la taille de ses vêtements. Les coupes et les teintes sont étranges, mais il déniche tout de même un autre manteau, quelques chandails et des pantalons. Je l'imité et me laisse tenter par une tenue audacieuse, à la mode, prétextant me fondre dans la foule facilement. De plus, j'avais appris la phrase latine « *Si fueris Romae, Romano vivito more* », mais oublié le reste. Cela signifiait « A Rome fais comme les Romains ». Nous réglons nos emplettes et sortons.

Cette boutique ne vendait pas de linge de corps ni de rasoirs. Heureusement, nous avons trouvé un magasin nettement plus populaire un peu plus loin nommé « BABOU¹⁸ » pour nos derniers achats. Nous ignorions ce que cette enseigne voulait dire. Était-ce du russe ? Peu importe ? Nous nous procurons en plus deux valises modernes dans le but d'y mettre toutes nos affaires et éviter d'attirer l'attention. Il nous fallait maintenant un hébergement de qualité, digne du Führer. Je choisis un hôtel convenable comportant 3 étoiles. Jusqu'en Allemagne, nous connaissions le guide Michelin qui les avait inventées et même notre armée en utilisait les cartes.

J'effectue une reconnaissance afin de vérifier l'absence de danger, la non-présence de caméras à l'intérieur. À l'époque, je ne savais pas qu'elles n'étaient pas toutes visibles et parfois minuscules et impossibles à deviner. Une fois le repérage accompli, nous entrons demander la disponibilité de deux chambres individuelles attenantes. Cela ne devrait pas poser de problèmes majeurs, et pourtant l'aubergiste nous réclame des pièces d'identité que nous n'avons évidemment pas. Je prononce deux mots en allemand à l'attention d'Hitler, mais avant qu'il me réponde, le patron s'exclame lui aussi en allemand.

- Vous êtes Allemand ?
- Oui, et vous ? Voici mon beau-fils : Horst et moi Adolf.

¹⁸ BABOU en yddish signifie Imbécile, idiot. Le marketing n'est pas toujours respectueux du client. René Kleboth, juif, est propriétaire de la chaîne du magasin et se place à la 180ème place des fortunes de France.

- Je viens de Munich. Je me présente, je m'appelle Hans. Laissez tomber les papiers. Tenez, ce sont vos clefs. La 87 et la 88. On va vous monter les bagages.

Un employé se charge de nos valises et nous montre où nous loger. La chance nous souriait. Nous avions évité le contrôle sans difficulté.

- Au fait ! Vous connaissiez une brasserie où l'on sert de la bonne bière Allemande ?
- Naturellement, à côté, à droite, dans la deuxième rue en sortant ! Le mal du pays ?

Hitler lui glisse un pourboire.

- Georg, dans 15 minutes en bas ?
- D'accord !

En descendant, je fus plus que surpris. Hitler avait rasé sa moustache et changé de coiffure. En effet, la prudence l'exigeait et je n'osais pas le lui demander. Je m'en confie à lui, apaisé. Il me rassure.

- N'hésitez pas à me donner votre avis, vous êtes désormais beaucoup plus qu'un simple soldat ou garde du corps, vous êtes mon assistant ! Ça me rajeunit, non ?
- Jawohl, Mein Führer !

Je m'étais habillé avec mes nouveaux vêtements et Hitler aussi, mais toute paranoïa semble inutile. Personne ne nous suit. Nous pouvons dîner en toute tranquillité et Hitler pourra comme promis m'expliquer tout en détail. Bien que le temps ne soit pas clément et que la nuit fut tombée, les rues s'animaient, le boulevard s'illuminait. Après quelques pas, nous avons trouvé la ta-

verne d'un certain « Maître Kanter ». Oubliant nos bières, mais affamés, nous décidons d'un commun accord de manger rapidement afin de rétablir nos forces. Mon illustre convive commande des saucisses et moi une choucroute. Comme le dit en plaisantant Hitler, un vrai plat de réconciliation Franco-Allemande. Le restaurant est plein et l'endroit pas très adéquat pour une conversation discrète. Ce ne fut qu'une fois accoudés à une table dans un coin du bar que nous pûmes avoir une discussion sérieuse

- Tout d'abord, je vais vous expliquer pourquoi nous sommes ici. Nous avons échoué dans le futur en 2014 !
- Hein ! Mais... L'Allemagne ! Le Reich !
- Tout est du passé maintenant...

Je retiens mes émotions, comme un soldat se doit.

- Vous savez parfaitement que la situation était désespérée à Berlin. J'avais l'intention de mettre fin à mes jours. Si j'avais fui, et si j'avais survécu, je prenais le risque d'être attrapé et exhibé¹⁹ comme une bête curieuse. Mais un de nos ingénieurs me proposa une idée folle et dangereuse ; le voyage dans le temps. Nous avons déjà réussi auparavant, mais à une échelle réduite, car cela consommait de nombreuses ressources et matières premières. Au pire, j'explosais. Alors j'ai essayé et cela a marché !

Ces paroles me choquent. Hitler voulait se suicider et nous sommes dans le futur loin de chez nous. Bien qu'abattu, je le questionne.

¹⁹ Le corps de Mussolini fut exposé pendu par les pieds.

- Et la couleur ? Cette lumière étrange dans le coffre ?
- Le « vril » ! Là réside le secret ! Je ne peux pas vous expliquer, c'est très complexe et je ne comprends pas tout moi-même.
- Et pourquoi moi ? Pourquoi pas Éva Braun ? Euh ! Madame Hitler ! Ou un de vos proches ? Au moins un haut gradé ou même un garde du corps ?
- Éva n'est plus, elle s'est donné la mort avant que je vienne la chercher ! La famille Goebbels est décédée et certains qui se disaient mes amis ont trahi ! Nos généraux sont tombés au champ d'honneur ou se sont enfuis et j'ai ordonné l'évacuation de tout le monde par les souterrains. Il semblait plus prudent d'avoir un coéquipier et je vous ai choisi ! Vous, un vrai SS !
- Merci. Et un de mes camarades ?
- Vous étiez sans parents et je ne voulais surtout pas vous infliger la peine d'apprendre que vous aviez manqué de rester auprès des vôtres. Un soldat ne peut combattre toute une vie. Vous auriez dû rentrer chez vous après la guerre et fonder une famille !

Une ombre passa sur son visage et je me tus quelques instants.

- Mais bon... Nous devons nous cacher. J'ai apporté quelques affaires qui vont se révéler très utiles.

Il prit un air faussement conspirateur et montra la mallette.

- J'ai beaucoup de choses à l'intérieur. J'ai de quoi écrire : un stylo, une bouteille d'encre. Aucun « Deutsch Mark », mais beaucoup de dollars, de l'or, de petits et de gros lingots provenant de banques étrangères. Je ne suis pas assez insensé pour me promener avec du métal marqué de la croix gammée et gravé avec la mention « Deutsche Reichsbank ». Cela de-

vrait suffire temporairement. Ensuite, j'ai encore beaucoup de ressources dans ma sacoche, mais nous verrons cela le moment venu. Nous avons besoin de papiers en règle et de plusieurs comptes. Et la meilleure façon de les obtenir est de posséder des documents authentiques ou presque.

- Comment ?
- Grâce à des actes de naissance. J'en ai plusieurs de différents pays, dont la France, l'Allemagne, la Suisse, etc. Nous sommes des internationaux socialistes !

Il se mit à rire et nous avons passé la soirée à parler de tout et de rien comme j'aurais pu le faire avec mon grand-oncle. Sa présence me réconfortait et ma bonne humeur revint au bout de quelques verres.

Le lendemain matin, Hitler se lève en pleine forme. Il veut visiter Paris. Le tourisme me plaît aussi, mais nous devons dénicher d'abord un logement. Nous ne pouvons rester indéfiniment à l'hôtel. J'insiste et il finit par acquiescer. S'il fallait semer d'éventuels poursuivants, une grande promenade y pourvoirait. Nous avons donc beaucoup marché, car, prudent, je ne désirais toujours pas emprunter le métro. Trouver une maison en banlieue parisienne nous a pris la journée entière. Hitler exigeait une demeure discrète, il ne recherchait pas le luxe, mais un endroit reculé dans le but d'y vivre simplement. Comme dans cette vieille expression allemande : « J'habite là où les lièvres et les renards se disent bonne nuit²⁰ ». Grâce à une petite annonce dans un quotidien, nous contactons une grand-mère très gentille qui souhai-

²⁰ « Ich wohne wo Fuchs und Hase sich Gute Nacht sagen » Expression Allemande.

tait louer sa résidence. Nous paierons plusieurs mois d'avance ce qui a rassuré la mamie. Bavarde, elle nous confia.

- Je vais habiter chez ma fille, je n'arrive plus à entretenir le pavillon. Mon époux est mort en 1940 ! Je ne me suis jamais remarié.
- Sincèrement désolé. Cette guerre a été un grand malheur. Je regrette. Condoléances.
- Oh, ce n'est pas votre faute.
- Je sais bien.
- Merci, mais cela appartient au passé.

Il ajouta, en chuchotant.

- Je ne voulais pas la guerre... Scheiße Englische!
- Nous pouvons la visiter, chère Madame ?
- Mais oui, suivez-moi.

La demeure était assez vaste avec trois chambres et un jardin modeste. On avait construit la maison à l'époque de la loi Loucheur. Un nom étrange dû à un ministre français, et comme l'état choisissait l'architecte, toutes se ressemblaient. Cela importait peu. Le style vieillot a même quelque chose de rassurant, car peu dépayçant.

Hitler tenait à ce que nous tissions des liens avec le voisinage, le contraire aurait paru louche. Il avait besoin de rester tranquille et de réfléchir. Nous avons donc pris nos quartiers en toute quiétude quelques jours après pour mener une vie normale. Celle-ci me convient parfaitement, car je fréquente assidûment la boulangerie du secteur. Non seulement on y trouve un très bon pain,

mais aussi une jolie vendeuse appelée Julie qui ne me laisse pas indifférent. Elle a 20 ans, les cheveux blonds, les yeux bleus, que vouloir de plus, comme disait la chanson de soldat « Funkerlied²¹ ». Au bout de plusieurs visites, de nombreux gâteaux et viennoiseries dont raffole mon illustre colocataire, je l'aborde enfin. Elle me sourit. Après un long et intense échange de regards, je l'invite à déjeuner et elle accepte. Nous sommes ensuite sortis ensemble. Mon éducation lui plaît et elle ne tarda pas à me présenter à sa famille. Je fais la connaissance de son jeune frère Henri, féru de technologie et de ses sympathiques parents. Julie devant garder Henri le soir après l'école, je lui propose qu'il vienne chez nous donner des cours d'informatique moyennant rétribution et de plus cela me laisserait Julie. Tout s'arrange ainsi à merveille. Julie et Henri seront notre interface entre le monde actuel et le nôtre.

Grâce à lui, et pas à pas, Hitler apprit à se servir d'un PC et désirera rapidement avoir une connexion à Internet. À ce moment-là, je compris que ces lettres ne signifiaient nullement : « Parti communiste », mais plutôt une sorte de grosse machine à écrire, très puissante et possédant un écran en couleur. De même, Henri nous aida à nous équiper de téléphones mobiles avec des cartes prépayées. D'après lui, la civilisation moderne exige de l'individu d'être connecté en permanence. Cela me permet surtout de « surveiller » le Führer, si j'ose dire et pouvoir le contacter rapidement si besoin.

²¹ « Denn es hat zwei blaue Augen, Blonde Haare, Siebzehn Jahre, Sag', was wollen wir noch mehr » « parce qu'elle a deux yeux bleus, les cheveux blonds, dix-sept ans, alors que demander de plus ». Cet air militaire allemand a été créé en 1939 par Bernd Wübbecke.

Selon les conseils d'Henri, il nous faut des modèles chinois avec IMEI modifiable, ce qui les rend difficiles à repérer. Je me charge des achats, évitant de parler de la Chine à Hitler. Sur l'ordinateur portable d'Hitler, il installa un logiciel de cryptage et me fit acquérir des disques durs protégés par empreintes digitales. Je ne saisissais rien, mais Henri se comportait comme un véritable spécialiste et je lui accordais entièrement ma confiance. Par de nombreux aspects et son côté débrouillard, il me rappelle le gamin que j'étais alors dans mon village natal en Allemagne.

Un après-midi, Hitler lui posa prudemment quelques questions.

- Tu connais des Allemands ?
- Aucun. Moi j'aime les SS. Ce n'est pas juste, ce sont toujours les méchants dans les jeux vidéo ! Et mon copain Mouloud il déteste les juifs et adore Hitler ! D'ailleurs... Euh...
- Quoi ?
- Sans vous fâcher, il vous ressemble un peu !
- Qui donc, Mouloud ?

Henri se mit à rire aux éclats.

- Non, Hitler !
- Oui, on me l'a déjà dit.
- Et puis l'armée Allemande était la plus forte, bien qu'ils aient perdu !

Hitler dévie la conversation, il n'est pas correct d'aborder des sujets politiques avec un enfant. Cela ne se faisait pas, du moins de notre temps. Il allait changer d'avis par la suite.

Nous n'avions pas besoin de grand-chose, mais Hitler avait voulu un gigantesque écran plat qui trônait au beau milieu du salon. Cela lui permet de suivre les actualités dont il est devenu friand.

Grâce au satellite, nous captons des centaines de stations. Mais mon Führer apprécie surtout les chaînes Allemandes. Puis au fur et à mesure de ses progrès linguistiques, il regarda aussi les télévisions françaises. Il me raconta même que tout ceci était une découverte « bien de chez nous ». En 1884, un ingénieur Allemand avait breveté un dispositif d'analyse d'images par lignes, nommé « disque de Nipkow ». Puis, six ans après, le tube cathodique fut inventé par Karl Ferdinand Braun, Allemand lui aussi.

Quant à moi, je savais simplement, à cause sans doute d'un numéro de la revue « Der Adler », qu'en 1941, on avait effectué des essais dans la Wehrmacht à Paris. Mais je ne me rappelais pas très précisément. Je connaissais un peu le cinéma, sans trop être fanatique de technologie. Dans la journée, mon Führer adore lire ou peindre en écoutant de la musique. Rassurez-vous, il n'apprécie pas le RAP, cette escroquerie, ni le rock, mais le classique. Il avait assimilé la modernité rapidement et quelques CD venaient compléter sa collection. Parmi ses choix, Wagner, car Hitler était un incondtionnel. Il acheta aussi quelques marches militaires, mais également des compositeurs russes : Moussorgski, Tchaïkovski et enfin Rachmaninov.

Bien entendu, tout l'équipement avait été sélectionné par notre petit conseiller et mes oreilles devaient souvent et malheureusement supporter quelques symphonies wagnériennes poussées à plein volume ! Dans ces cas-là et avec l'accord d'Hitler, je m'échappe et déserte mon poste pour me promener avec mon amie Julie.

Il occupe la plupart de ses journées devant l'ordinateur ou à lire d'épais ouvrages, désireux de tout connaître sur le monde qui était le sien désormais. Je me charge de lui de mon mieux, en conservant une certaine distance de respect. Il demeure mon Führer, mon guide. Il me laisse beaucoup de temps libre, ce qui me permet de fréquenter Julie.

Le danger paraît écarté à tout jamais, mais il ne pouvait porter le nom d'Adolf Hitler sur ses papiers. En attendant, nous avons convenu d'une identité d'emprunt assez proche ; Rodolphe Heller. Je peux affirmer qu'à cette époque, il était dans de bonnes conditions pour se remettre de la perte de sa femme. Il passait beaucoup de soirées à lire au coin de la grande cheminée du salon. Nous avons acheté un animal, car il y tenait. De plus, il gardait notre logis en notre absence. Mon Führer m'avoua qu'il aimait particulièrement les chiens.

- Ce sont des bêtes merveilleuses et intelligentes, attachées à leur maître, courageuses, sensibles et belles ! J'en ai eu plusieurs.

Il choisit donc un berger Allemand qu'il baptisa Wolf. Il lui rappelait « Blondi », une femelle offerte par Gerdy Troost et qui lui avait donné cinq petits lors du siège de Berlin, dont un prénommé Wolf.

Hitler a encore une marotte, il regarde beaucoup la télévision et aussi les dessins animés. Peut-être un peu trop. Cela peut sembler puéril, mais il s'agissait de son côté peintre. Nous avons acheté tous les films de Walt Disney. Il utilise souvent des arrêts sur image sur le grand écran puis en réalise quelques croquis et aquarelles.

Concernant la vie quotidienne, nous avons pris à notre service une cuisinière. De même, une femme de chambre vient travailler chez nous quelques heures par semaine. Peu doué en arts ménagers, je m'y emploie de mon mieux et, bien que le Führer se contente de peu, je préfère cet arrangement. Le matin, Hitler prend un simple café avec des gâteaux de Leibnitz ou plutôt des « petits-beurre ». Le menu du repas de midi est varié, mais il

aime dîner léger le soir avec une soupe, deux œufs et quelques légumes. Il boit peu d'alcool et beaucoup d'eau minérale. Assez souvent, il apprécie les douceurs que je lui rapporte de la boulangerie. Il ne traîne pas à table et mange vite, ce qui pouvait éventuellement expliquer ses maux de ventre. Mais depuis peu, il ne s'en plaignait presque plus.

Hitler a toujours été un lecteur assidu et a forcément du retard à rattraper surtout en ce qui concerne l'histoire. Il veut tout savoir sur la période allant de 1945 à nos jours. Il a donc fait l'acquisition de pas mal de bouquins et les murs du bureau et de la maison sont rapidement recouverts d'étagères. Il achète des livres polémiques et récents, mais comme tous ne sont pas traduits en Allemand, il me demanda d'embaucher un professeur. Par une petite annonce déposée à la boulangerie, je trouvais une enseignante qui donnait des cours de français et nous l'avons engagé. Elle vient nous visiter deux fois par semaine afin de nous apprendre le français. Elle se nomme Anne-Lise Brunner, et je l'avais choisie, car elle est blonde aux yeux bleus, une Aryenne, quoi ! Elle est jolie et a environ 35 ans.

La première entrevue fut assez comique. Après avoir sonné au portail, je l'accompagne dans le salon. Dès qu'elle aperçoit le visage de mon Führer, elle stoppe quelques instants puis se ressaisit rapidement. Hitler paraît amusé et intrigué. Elle porte les cheveux courts et ondulés et ressemble beaucoup à la nièce d'Hitler : Angela (Geli) Raubal, ce qui n'était pas sans lui plaire.

Impressionné et timide, il se penche et exécute un baisemain.

- Enchanté, Rodolphe Heller.
- Anne-Lise Brunner.
- Vous êtes Allemande ?
- Non, Autrichienne.

- Ah, parfait ! Vous prendrez une tasse de thé ?
- Avec plaisir.

J'amène un plateau avec les tasses et le sucre puis un deuxième chargé de biscuits et de gâteaux dont raffole Hitler. Il explique longuement qu'il ne connaissait que quelques bribes de français. Il avait eu de bonnes notions de la langue étant plus jeune et avait continué à l'apprendre pendant son séjour dans les Flandres. Il omit simplement de mentionner que cela se passait pendant la guerre et comme soldat. La professeure fut rapidement engagée et commença à enseigner dès le lendemain. Le Führer fit de vifs progrès en français. Anne-Lise y était pour beaucoup. Elle semble vraiment apprécier ces moments auprès de lui. Je la soupçonne d'avoir des sentiments naissants, en dépit de la différence d'âge. Je surpris Hitler plusieurs fois à se regarder dans le miroir et se changer avant de la recevoir. Il voulut même essayer une nouvelle coiffure.

- Rassurez-vous, je ne vais pas me teindre en blond, Georg !

Je m'amusais de son comportement, mais je devais feindre l'ignorance. S'il avait le béguin, ce n'était pas mon affaire ! Hitler amoureux et heureux, que demander de plus ?

Chapitre 3 - La Shoah 36

Depuis plusieurs semaines, les jours s'écoulaient sereinement. Hitler passe des heures entières devant l'ordinateur ou l'appareil de télévision. Tout allait donc pour le mieux hormis mon inquiétude de le voir succomber au plaisir d'une vie facile et matérialiste. Mais il s'agissait du calme avant la tempête. Il avait à l'occasion de brusques crises de colère suivies d'un état paisible. Mais cette fois-ci, il poussa un cri puissant, doublé d'un tonnerre d'injures (en allemand dans le texte). Un rugissement déchire le silence de l'après-midi et me sort de ma sieste. Je me précipite et l'aperçois dans un accès de rage fulgurant proche de la démence ! Quelques instants sont nécessaires avant qu'il puisse s'exprimer.

- Cette pourriture a encore réussi à imposer sa loi ! La propagande judéobolchévique a parfaitement fonctionné ! Je n'ai pas donné d'ordre d'extermination ! Accusations délirantes ! Zyklon B, mon cul ! Ce produit servait à éliminer les poux ! On me prend pour un monstre !
- Calmez-vous mon Führer ! Je ne comprends rien...

Il était lancé et rien ne pouvait l'arrêter.

- Ils oublient de dire que j'avais d'autres intentions : le « Contrat de transfert » et même leur installation à Madagascar. J'avais travaillé sur ce projet deux mois après mon arrivée au pouvoir. J'ai laissé le Betar tranquille dès le début, nous avions des accords ! Il n'y avait pas de solution finale programmée ! Comment peut-on croire à ces mensonges ? À une telle horreur ! Pourquoi ? Pourquoi aurais-je prévu des plans de transfert et de départ ou construire des camps si onéreux si l'on devait les tuer tous !
- Contrat ? Madagascar ?

- Oui ! Je vais tout expliquer ! Dans le but de nous défendre contre le boycott, j'avais décidé dès avril 1933 de conclure un pacte avec certains sionistes et pas seulement en Allemagne. Afin de m'en débarrasser, je voulais les envoyer en Palestine, eux et leurs biens ! Ça a été difficile de discuter finance avec eux ! Certains se sont même désignés comme représentants du Reich au Moyen-Orient. J'avais signé le 7 août 1933 ce « Contrat de transfert » pour deux milliards de dollars ! En juin 1940, nous en avons parlé avec Ribbentrop et Mussolini. L'idée était non pas de leur donner la mort, mais de les expédier à Madagascar dans une colonie appartenant alors aux Anglais ou aux Français...
- Je l'ignorais, mon Führer !
- Déplacer ! Mais pas les exterminer ! Et enfin en janvier 1941 le plan Heydrich²² prévoyait de les acheminer jusqu'en Union soviétique ! Et les Britanniques avaient leur projet afin de les envoyer en Ouganda !

Hitler s'emporte à nouveau, comme la dernière vague d'une tempête, un peu plus faible que les autres.

- menteurs ! Répétez un mensonge assez fort et assez longtemps et les gens le croiront ²³ !

Le flot de paroles diminuant, il redevient raisonnable et esquisse même un sourire. Je suis rassuré.

²² En 1939 et 1940, Heydrich étudie les possibilités de vider le Reich de tous les juifs. Il confie notamment à Eichmann la mission d'élaborer un plan pour déporter l'ensemble de la population juive sur l'île de Madagascar.

²³ Phrase prononcée par Goebbels

- Ils m'ont traité d'homosexuel, de juif et d'impuissant ! Et aussi de n'avoir qu'un seul testicule !

Et il éclate d'un rire franc et salvateur.

- Bon, assez pour aujourd'hui ! Un peu de musique et un peu de peinture me calmeront ! Je vais réfléchir à la façon de démanteler leurs fariboles. Il me faut simplement retrouver quelques documents. En attendant, nous dînerons dehors !

Cela ne m'étonnait guère. Ces rumeurs infondées circulaient depuis quelques années déjà, œuvre de la propagande russe et ce « point de détail » ne m'inquiétait guère. Nous étions au-dessus de ces mystifications et rien ne pouvait nous atteindre. Afin de nous remonter le moral, nous sommes sortis tous les deux dans un excellent restaurant pour y déguster des spécialités Allemandes. Ce ne fut que le lendemain que je lui parlais d'une visite médicale. Un bon SS se doit de se garder en forme. Je voulais donc nous emmener tous deux, prétextant une douleur résiduelle au bras. Je rusais, car je désirais faire un diagnostic sur la santé de notre Führer ou plutôt mon Führer... Car qui pouvait l'appeler ainsi de nos jours à part moi ? Il rechigna, affirma mieux se sentir depuis l'explosion. Il devait son état, d'après lui, à l'effet de ce « vril » inconnu. Je crois plutôt qu'il craignait les médecins, parce qu'un grand nombre de praticiens étaient juifs. Ils se disent docteurs par affection du prochain, mais plus vraisemblablement guidés par l'appât du gain ou la luxure.

Une fois obtenu d'arrache-pied l'accord d'Hitler, je dois donc trouver un thérapeute à son goût et au mien dans l'annuaire téléphonique. Eh oui, je reste fidèle au bottin en papier ! Je ne peux pas et ne veux pas me familiariser avec l'ordinateur, une machine inventée par un anglais. Quelle tâche ardue que de dénicher un professionnel plus ou moins aryen parmi les Benhamou,

les Cohen et autres assimilés ! Je prends donc rendez-vous chez un certain Drumont qui me paraît garantir une neutralité respectable.

Je me renseigne auprès de Julie, notre charmante agente de liaison, pour les formalités nécessaires. Dans cette époque étrange, le peuple français doit posséder une carte verte et jaune appelée « vitale » pour se faire soigner. Au vu de son nom, elle semble totalement indispensable. Hitler connaissait ce document, car il regardait beaucoup la télévision. Personnellement, un des anciens SS m'avait parlé de la milice française, la Franc-Garde, qui avait aussi un laissez-passer de cette couleur. Cela ne devait plus exister, évidemment. Pour obtenir ce précieux sésame, tout avait été prévu par les services de l'administration du Reich. La mallette ne contenait pas que des rouleaux de dollars et de l'or. Hitler en extirpa un dossier rempli de feuilles et de certificats. Ce ne fut qu'après avoir reçu des pièces d'identité en bonne et due forme et au bout de plusieurs semaines que nous avons rendu visite chez le docteur. Cela me rassura, car le Dr Morell²⁴ ne suivait plus le Führer.

Le cabinet médical est grand, mais une foule bigarrée patiente dans la salle d'attente. Beaucoup d'hommes de couleur et des tas de journaux en couleur, eux aussi ! Bien que ponctuels, nous avons dû rester assis un bon quart d'heure. Force pour nous de constater que le peuple blanc avait nettement diminué en quantité. Hitler me laisse passer en premier puis il entre à son tour. Je me tiens prêt à bondir en cas de besoin ou de cris. Mais Hitler ressort au bout de 20 minutes, le sourire aux lèvres.

²⁴ Theodor Gilbert Morell était un médecin allemand qui fut le médecin personnel d'Adolf Hitler.

- Je me trouve en parfaite santé, comme rajeuni. Fini les douleurs au ventre ! Il m'a diagnostiqué un problème mineur, je dois prendre quelques pilules et j'irai mieux.
- Wunderbar !
- Je pense naturellement que le « vril » y est pour quelque chose. Il faudrait vraiment un jour exploiter cette voie. Les scientifiques m'ont communiqué d'ailleurs la somme de leurs travaux dans un cahier de ma mallette.

Dès le retour, je vérifie le contenu de l'ordonnance et les médicaments prescrits par le docteur. Julie et son frère me rassurent. Hitler n'a rien, il semble guéri. Il me parle encore du « vril » et cette hypothèse me satisfait. J'avais vu cette lumière étrange et je me sentais moi-même en pleine forme. Je le crois. Cela expliquait aussi la rapide disparition de ma douleur ressentie au moment de l'explosion.

Hitler étudiait donc beaucoup. Le parcours politique du général de Gaulle l'intéressa au plus haut point. Toute son histoire démontrait ce qu'il savait déjà sur cet intrigant, ce traître, lâche et incompetent qui avait usurpé son grade. Il était en résumé « un homme qui faisait se battre les Français entre eux »²⁵ comme l'avait si bien écrit Roger Holeindre. Les « événements » d'Algérie vinrent confirmer ce qu'il pensait et Hitler put vérifier qu'il avait abandonné la France aux francs-maçons et aux communistes. Tout au plus, s'amusa-t-il un court instant de la saillie télévisuelle sur le peuple juif élu, « sûr de lui-même et dominateur ».

²⁵ L'homme qui faisait se battre les Français entre eux est un livre de Roger Holeindre.

Staline était un ivrogne comme Churchill. Il mourut à cause d'un excès de méfiance²⁶. Il avait massacré non seulement des Allemands, mais aussi la nation russe avec ses purges politiques. Ses goulags, la corruption et les famines décimèrent l'ethnie slave. À l'est, les rouges, le pire des cauchemars, ont tué près de 10 millions de Russes. Roosevelt, ce franc-maçon de descendance juive décéda d'un mélanome, le plus dangereux des cancers de la peau. Churchill le vieillard égocentrique coléreux et tyrannique avait été victime d'un grave accident vasculaire cérébral. Sa femme, bisexuelle avérée se comportait comme une véritable activiste de gauche.

Chaque personnage qu'il avait connu avait disparu, et il se délectait de tous les ouvrages dévoilant leurs méfaits. Avec émotion, il salua la mémoire de ses compagnons de route et écoutait souvent affectueusement le truculent Léon Degrelle sur les vidéos disponibles sur Internet. Plus tristement, il rendait hommage au Maréchal Pétain et à ces héros qu'il avait côtoyés. Rudolf Hess avait été retrouvé pendu dans sa cellule le 17 août 1987. À 93 ans, comment y serait-il arrivé seul ? Heinrich Himmler aussi avait été « suicidé » par les Alliés. On raconta même une fable de stylo contenant du cyanure qui aurait été remis à Göring que l'on surveillait pourtant jour et nuit. Tous empoisonnés, comme par hasard ! Tout comme pour Horst Wessel²⁷, les ossements de Hess ont été exhumés et sa tombe détruite. Une constante dans la chasse au national-socialisme est d'effacer le souvenir des morts, une façon ignoble de nier l'existence de l'adversaire. Les cendres de la famille Goebbels furent dispersées dans la rivière Elbe. Hi-

²⁶ Il soupçonnait ses médecins de vouloir le tuer.

²⁷ Auteur de l'hymne des SA. <http://www.hitlerpages.com/pagina37.html#Wessel>

tlér reconnaissait bien la lâcheté de ses ennemis. Par peur de leurs révélations, ils assassinaient les prisonniers et pire encore disséminaient leurs restes après leur disparition !

La guerre froide l'impressionna, sans compter les exactions des dirigeants chinois. Il lut beaucoup de livres sur le conflit des six jours et l'implosion du bloc soviétique. Il visionna divers documentaires sur l'Irak et les attentats du 11 septembre. Il devenait un expert politique, il avait tant de retard à rattraper. Ces aléas de l'histoire l'affligeaient, mais l'espoir de lendemains meilleurs venait d'un peu partout dans le monde. Nombreuses étaient les contrées où les idéaux nationaux-socialistes demeuraient intacts. Dans la plupart des états, on trouve un parti de type légaliste et toujours un ou plusieurs mouvements plus radicaux. Il apprécia avec un sourire en coin l'existence de plusieurs groupes au sein même de nos ennemis. « Aryan Nation » agissait aux États-Unis, « Combat 18 » en Grande-Bretagne et « Slavianski Soyouz » en Russie. Le national-socialisme persistait encore et cela lui faisait chaud au cœur.

La colère avait laissé désormais la place à la maîtrise. Il dévorait une énorme quantité de livres, restant des journées entières sans me parler. Mais il se montrait très conciliant et m'accordait facilement quartier libre. J'avais parfois un peu de remords à le délaissier, mais tout danger semble écarté et je pus rendre à maintes reprises visite à Julie, échafaudant des projets pour l'avenir. Nos relations étaient fusionnelles et je voulais aller plus loin avec elle.

Mon Führer connaît bien mes sentiments envers Julie, mais je n'ai nullement l'intention de l'abandonner. Nous avons déjà abordé le sujet et bien qu'il m'ait déclaré à juste titre que la guerre avait pris fin, j'avais refusé de quitter mon poste. Il continue de plaisanter souvent à ce sujet, me rappelant qu'il reste le

chef du Reich et des armées. N'osant répliquer que ce n'était plus le cas en réalité, je me tais, ce qui lui permet de gagner ce petit jeu.

De temps en temps, Hitler et moi nous entraînons au champ de tir. Malgré l'attrait des pistolets modernes, il préfère utiliser son Walther PPK²⁸ et je dois m'en tenir à mon Luger. Il possède certaines qualités, mais je le surpasse aisément ce qui ne le gêne pas du tout. Il voyait régulièrement Anne-Lise et son français s'améliorait rapidement. Leur timidité était amusante à observer. De la part d'un homme de l'envergure du Führer, cela m'étonnera toujours. Lui qui avait surmonté tant de problèmes, combattu tant d'adversité, ne pouvait pas se comporter comme un collégien amoureux. Et pourtant oui ! Je le pense totalement épris. Il avait d'ailleurs cessé de peindre des paysages et essayait de dessiner le portrait de sa chérie, avec talent.

Nous nous promenons souvent dans Paris, fréquentant les monuments et les galeries. Julie marchait à mon bras, un peu comme si je la présentais à mes parents, attendant une approbation quelconque. Julie resplendit, belle, blonde. Elle n'avait pas émis de remarques en sa présence sur le visage si « caractéristique » d'Hitler. Ses idées politiques n'étaient pas les nôtres, mais peu importe, elle croyait en Dieu comme moi et je l'aimais. Voilà tout.

Hitler compte tout visiter, s'extasiant devant les tableaux et les statues classiques. Les Rembrandt, Vermeer, Rubens, Watteau et Canaletto n'ont aucun secret pour lui.

²⁸ Walther PPK : Pistolet automatique allemand

- Dire qu'on m'a accusé de vouloir brûler Paris ! Décidément, ils me prennent pour Néron ! Il faudrait être fou. Mon vœu le plus cher était d'établir mon musée à Linz. J'avais même dépensé une partie des droits d'auteur de « Mein Kampf » pour l'acquisition de ces œuvres. Hans Posse²⁹ avait un budget et il n'avait rien volé !

Il continue, revenant sur son passé.

- J'avais ordonné à l'armée de contourner la ville, et d'éviter les combats dans la périphérie. Je devais à tout prix préserver cette merveille de la culture occidentale, la garder intacte pour la postérité, et nous avons réussi !

J'acquiesce, mais remarquant que mon visage esquissait un sourire agacé, il se méprend sur mes intentions et se mit à rire.

- Vous pensez que je radote ?
- Non, je n'oserais pas. Je suis sûr que vous avez accompli ce qui paraissait juste !
- Je n'ai jamais donné un tel commandement pour dynamiter quoi que ce soit. Aucun écrit n'a été découvert tout comme aucune trace de pose d'explosifs sur les statues ou sur les ponts de Paris. Von Choltitz³⁰ mentait pour se faire bien voir par les Américains et les Français. J'avais rédigé une note au

²⁹ Dans son livre « Maison brune de l'art » Hanns Christian Löhner montre que 12% seulement des œuvres provenaient de spoliations, et 2,5% de ventes forcées. Cela n'empêche pas de dire le contraire.

³⁰ Il ne reste que des mensonges : « La fin du film insiste sur l'ordre donné par Adolf Hitler à l'armée d'occupation de raser Paris avant de capituler, en faisant sauter les ponts et les monuments. Von Choltitz, par calcul, désobéit finalement à cet ordre et se rend sans condition aux Alliés. »

http://fr.wikipedia.org/wiki/Paris_br%C3%BBle-t-il_%3F_%28film%29

Reichssicherheitshauptamt³¹ qui a même été retrouvée ! Bon, je vous ennuie, chère Julie ! Allons prendre un thé ?

Les progrès technologiques de 1945 à nos jours passionnèrent beaucoup Hitler. Il ne pouvait que constater l'amélioration du niveau de vie, du bonheur matériel et de la longévité des peuples. Il regrettait néanmoins le manque total d'idéaux de la population en général et la confusion entre le bien-être commun et celui de l'individu. Avec une telle aisance, on aurait pu croire à l'avènement d'une génération plus spirituelle. Hélas non ! Le confort avait rendu les Français dociles et mous !

Chaque jour au dîner, il me résume l'histoire du monde ou l'actualité du jour à sa façon. Parfois, le comique l'emporte.

- Dominique Strauss-Kahn ! DSK ! Quel escroc ! Il porte bien son nom, s'exclame-t-il en riant !
- Pourquoi ?
- Nous avons une division spécifique chargée de l'approvisionnement des devises et de l'or : le « Devisen Schutz Kommando » ou DSK ! Cet homme incarne la représentation type du capital, de banques et de l'oligarchie. Dire qu'on a failli l'élire président, ici ! Ça signifie beaucoup de choses sur l'état d'esprit des journalistes qui l'encensent. Forcer les Français à croire qu'il serait un bon chef pour la France ! Un responsable du FMI ? Pourquoi pas un Rothschild ? La France a déjà eu Pompidou, directeur chez Rothschild ! Et Emmanuel Macron, le ministre, ancien banquier d'affaires de Rothschild ! À lui seul, DSK est un résumé ! Une

³¹ Office central de la sécurité du Reich

démonstration de gouvernance d'un ordre mondial ! Et, en plus, il se comporte comme un porc³² !

Il se calme enfin, et je réussis à aborder un autre sujet.

- Mon Führer puisque vous parlez de ce juif, nous devons penser à notre argent. Nous avons assez pour vivre quelque temps, mais il nous faut des revenus réguliers.
- Bien Georg, j'allais y venir. Nous devons nous rendre en Allemagne !
- Pourquoi ? Nous y sommes recherchés !
- Nous avons besoin d'or. Je ne peux pas travailler bien que cela ne me gêne pas, mais je ne sais pas produire grand-chose et puis je suis trop vieux ! Mais je connais beaucoup de cachettes secrètes un peu partout, même si certains de ces endroits ont déjà été révélés à la fin de la Seconde Guerre. Vous avez entendu le nom de Merkers-Kieselbach ?
- Pas du tout !
- Normal ! Il s'agit d'une ville située à 300 kilomètres au sud-ouest de Berlin où nous avons stocké le trésor du Reich ! Nos soldats n'étaient pas censés être au courant à cette époque afin de ne pas attirer les convoitises ! Certaines grottes n'y ont pas été découvertes. J'ai appris que certains de mes généraux avaient amassé des butins pour leur usage personnel ! Honteux ! Même Rommel et Bormann ! Traîtres !

Il s'énervait, mais se calma rapidement.

³² Marcela Iacub dresse un portrait peu glorieux de DSK dans son livre : "Belle et Bête". Elle le traite de "porc" et de "cochon". Etrange lorsque l'on sait que les juifs n'en mangent pas.

- Enfin, Bormann a mis l'argent au service d'une bonne cause avec Skorzeny et sa « Bruderschaft »³³. D'ailleurs, Bormann m'avait donné Blondi, la mère de Wolf ! Mais je vous l'ai déjà dit. Je radote. Il nous reste encore des fonds cachés et heureusement, les Américains ne nous ont pas tout volé ! J'ai lu qu'en 1946, on confia la majeure partie du métal récupéré à une commission pour le redistribuer avec équité. Facile ! Les États-Unis étaient alors le pays le plus riche. Évidemment, les autres nations ont été obligées d'acheter des dollars avec de l'or. En résumé, les États-Unis ont fait main basse sur une bonne partie du stock. Les banquiers juifs américains ont dû se réjouir !

Il s'arrête net.

- Je crois que je me répète ! Mais en ce qui concerne notre avenir pécuniaire, nous devons retourner en Allemagne ! Il nous faut une voiture aujourd'hui, nous ne pouvons plus voyager en train.
- Je m'en occupe, de suite !
- Finissez de déjeuner.

De son côté, il avait déjà dégusté son dessert, un gâteau au chocolat, une part de forêt noire en provenance directe de la boulangerie où travaillait ma Julie. J'enfile mon manteau brun et me dirige vers la porte. Hitler sourit encore et m'interpelle.

- Georg ?

³³ La Bruderschaft (la « Fraternité »), se transforme en ODESSA (« Organisation des anciens membres de la SS »⁷, une organisation qui aurait été chargée de gérer les fonds récupérés par les anciens SS et permis ainsi d'assurer matériellement leur vie future).

- Oui.
- Je voudrais tester une Volkswagen ! Ou une Mercedes-Benz !
- Naturellement.

Je me suis exécuté, louant un modèle haut de gamme dans un quartier chic dans le but de lui faire plaisir. Je ramène donc chez nous une Volkswagen Phaéton. D'après le peu de grec que je connaissais, je le savais fils de l'astre suprême. Cela me convient, et me semble parfait politiquement parlant, notre svastika représentant le soleil. Hitler me félicite pour le symbolisme. Il s'accorde une pause contemplative avant de s'asseoir dans le véhicule, dont l'intérieur tout de cuir et de bois l'impressionne.

- Georg, quelle belle mécanique ! Comme le prétendait la publicité, cette automobile est vraiment de la « Deutsche Qualität »³⁴ ! Dommage que ce ne soit plus destiné au peuple, mais j'ai toujours adoré les voitures, vous étiez au courant, Georg ?
- Oui mon Führer !
- Et j'aime bien leur réclame avec les hérissons.

Il se trompait de marque, mais je fis mine de ne pas m'en apercevoir. Hitler regardait trop la télévision. Il était temps qu'il sorte. Nous démarrons et il ne cesse de parler.

- Ja ! Un bon modèle que cette berline ! Je me suis informé et je sais que les Allemands ont redressé la tête. Encore une fois ! Les Français ont pardonné à l'Allemagne ! Je suis heureux pour cette amitié Franco-Allemande et fier aussi pour mon pays ! Nous sommes encore forts !

³⁴ Signifie « Qualité allemande », terme mentionné dans une publicité télévisuelle d'Opel.

Puis Hitler s'assoupit, probablement sous l'effet de la digestion. Cela ne fut pas pour me déplaire, car je voulais profiter du pilotage de ce véhicule moderne et Allemand. La technologie avait beaucoup changé depuis la première Volkswagen, mais une voiture restait une voiture. Le voyage s'avérait trop long pour le réaliser d'une seule traite, nous nous autorisons une halte à Strasbourg au bout de 5 heures. Après une bonne nuit de sommeil, le trajet du lendemain nous mena à Karlsruhe puis Stuttgart. Nous évitâmes Munich et pûmes enfin arriver à Salzburg vers midi. Nous roulons désormais vers le Kehlsteinhaus, le célèbre nid d'aigle du Führer. Fidèle aux cartes papier, j'avais établi un parcours rapide vers Salzburg puis Berchtesgaden. Je découvris avec stupeur que les autoroutes étaient payantes en France ! J'appris par la suite qu'elles étaient privées ! Cela me rappelait le film « Le juif Süss³⁵ » !

J'avais consulté la météo qui se montrait clémente. Que demander de plus ? Je côtoyais Adolf Hitler et j'étais amoureux de Julie. Sans aucun doute, j'aurais préféré revenir dans mon village dans le Westerwald avec elle, mais je vivais une aventure dangereuse et cela me grisait.

³⁵ Le film « Le juif Suss » raconte l'histoire de Joseph Suss Oppenheimer qui fut administrateur des routes et « inventa » les taxes routières.

Chapitre 4 - Le nid d'aigle 50

Nous quittons Salzburg après le déjeuner et 45 minutes plus tard atteignons notre destination. Désirant me dégourdir les jambes, je sors enfin du véhicule. Ému par la beauté du paysage, ce paysage verdoyant, cet astre qui brillait si fort dans le ciel, je salue le bras tendu vers le soleil levant. Hitler fit de même. Depuis peu, le vent naissant avait dissipé les nappes du brouillard matinal, mais elles subsistaient sur quelques reliefs. Comment ne pas aimer le panorama qui s'offre à nous et ne pas ressentir un pincement au cœur, de retour au pays ? Quelques instants furent nécessaires avant de remonter en voiture.

La forêt nous surplombe, noire et somptueuse. En tant qu'Allemand, je ne peux qu'apprécier cette futaie de pins et de chênes comme faisant partie de l'âme Allemande romantique. Je me souviens de mon grand-oncle qui me racontait l'histoire du Roi des Aulnes³⁶ pour m'effrayer. Mais j'avais grandi et il n'était plus là, qu'il repose en paix. Nous roulons dans le parc de Berchtesgaden, le seul parc national alpin en Allemagne, d'après Hitler, qui lit et récite à haute voix les informations depuis son téléphone portable.

- Depuis 1990, l'UNESCO a reconnu cette « réserve de biosphère de Berchtesgaden ». Qu'est-ce que cela signifie ? Ach ! L'ONU ! Juste pour de l'argent ! On touche des subventions afin de laisser simplement un petit morceau de l'Allemagne intacte à l'abri des promoteurs. Une honte ! Quelle faiblesse de la part de cet état !

³⁶ L'Erl König est une créature maléfique du poème de Goethe qui hante les forêts et entraîne les voyageurs vers leur mort.

Je le regarde d'un air contrit et un peu réprobateur. Il me répond parfaitement calme.

- Mais rien ne gâchera ma journée. Promis, j'arrête, Georg ! Dépêchons-nous. Et puis tout de même, le seul parc...

L'Audi se gare sur une place goudronnée, très propre et presque pleine, mais assez loin du chalet. Malgré l'heure assez matinale, les touristes sont nombreux à se presser pour emprunter une navette et arriver au terminus devant l'entrée souterraine au pied du rocher. Beaucoup de voitures débarquent des visiteurs ce jour-là en raison d'un week-end particulièrement ensoleillé. Pas mal de caravanes motorisées appartenant à des retraités s'étaient établies sur cette aire accueillante. Quelques autocars rangés en épi déversent un flot discontinu de personnes âgées Allemandes et surtout Autrichiennes. Bien qu'essayant de demeurer discret, Hitler fut assailli par une bande d'une vingtaine de jeunes gens asiatiques descendus d'un bus et qui voulurent le prendre en photo. Énervés par le voyage ou par l'absorption de boissons alcoolisées, ils poussaient des cris de joie en scandant.

- Hitler, Hitler ! Caméra ?

Il en fut assez flatté et heureux, et accepta, pensant que ces touristes étaient japonais, et donc nos anciens alliés. La guerre avait cessé à n'en pas douter, mais il restait potentiellement des nostalgiques du III^e Reich et de l'Empire nippon au pays du soleil levant. Il se laissait faire, esquissant un signe léger comme lors des défilés. En effet, le moment ne semble pas assez solennel pour un franc hommage au soleil levant.

Les adolescents enchaînent des saluts effrénés en groupe, rapidement interrompus par un guide qui les sermonne, puis les emmène entamer la longue marche vers le sommet. Hitler se rensei-

gna un peu plus tard dans le bus sur son téléphone. Je lui avais signalé le drapeau qu'arborait un des garçons sur son t-shirt, celui de la Thaïlande. Il apprit que là-bas la mode du « Nazi-chic » faisait fureur. Il s'agissait d'une tendance vestimentaire, mais aussi d'un intérêt envers le style de l'époque. Les idées national-socialistes n'avaient donc pas encore fait leur chemin dans leur pays.

Hélas, les fils d'Abraham avaient réussi à dicter leur volonté. Le 27 janvier 2013, la Thaïlande avait célébré une journée de commémoration des « victimes » du génocide, imposée par l'ONU et la juiverie mondiale. La Shoah sera enseignée à des gens qui n'en avaient jamais entendu parler ! Ils ne connaissaient même pas de juifs, les chanceux ! Enfin pas pour longtemps, car la pieuvre étend ses tentacules partout.

Un bon quart d'heure plus tard, nous étions devant l'entrée en dessous de la montagne. Il fallait descendre et déjà réserver pour le retour et faire à nouveau la queue afin d'obtenir des billets au guichet. Patient, Hitler se tenait debout près du ravin et admirait le paysage. Avec un ciel clair et une température un peu fraîche, il frissonnait, car nous avions atteint 1700 mètres d'altitude. 300 mètres au-dessus, se dressait le nid d'aigle du Führer. Pour l'instant, il ne paraissait pas très impressionnant, vu de dessous, mais le panorama sur la vallée se révélait splendide.

- Enfin la véritable forêt noire ! Il ne manque que les cerises ! Vous savez que la « Schwarzwälder Kirschtorte »³⁷ a été in-

³⁷ Gâteau dit « forêt noire »

ventée par le pâtissier Josef Keller de Bad Godesberg en 1815 !

- Non, je l'ignorais et pourtant j'en ai mangé souvent.
- Et bien, par un des plus grands hasards, Bad Godesberg était aussi le lieu de naissance de Klaus Barbie, le chef de la police de sûreté Allemande basée à Lyon. Il fut accusé à tort de torture sur un certain Jean Moulin.
- Mon Führer ?
- Oui, d'accord. Allons-y entrons. Nous trouverons notre or au retour une fois le circuit effectué.

Je n'étais pas de cet avis et j'aurais préféré chercher sur-le-champ, mais je ne pouvais rien dire. Et puis j'avais envie de visiter ce site exceptionnel.

- Regardez ! Ils ont gardé les mêmes boutons dorés sur l'énorme porte en fer et ils ont nettoyé les pierres du tunnel !

Hitler restait aux anges et j'appréciais la promenade. On se serait cru dans un musée. Au bout de la galerie, un grand ascenseur lumineux nous emmena en hauteur. Ce lieu mythique m'impressionnait et qui ne le serait pas ? Je ne l'avais vu qu'aux actualités dans les cinémas de Berlin juste avant le film. Ce chalet majestueux se situait au sommet d'un piton rocheux, un point de vue fantastique sur les Alpes bavaroises et le but notre voyage. Hitler s'émouvait de retrouver cet endroit. Nous achetâmes deux tickets sous l'œil étonné du vieux monsieur qui tenait la caisse. Il n'osa pas poser de questions sur la ressemblance avec Hitler et se borna à chuchoter avec sa collègue qui regarda en notre direction. Une fois à l'intérieur, le Führer consulta son calepin puis le replia et voulut faire le circuit complet, expliquant chaque nouveauté, lisant les prospectus.

- Georg, ils ont mis des antennes sur le toit, ils ont ajouté une croix avec un edelweiss.

Tel un enfant dans un magasin de jouets, il commente tout et s'empresse de tout visiter, tout parcourir. Je lui demande la permission de boire un petit café à l'extérieur, ce que nous faisons immédiatement.

- Ne nous pressons pas. Nous avons tout le temps, je suis curieux de voir ce qu'il reste ! Ils ont tout de même gardé mon refuge, ces maudits Américains ! Mais bon, j'ai encore des milliers de visiteurs !

Il tente néanmoins de se faire discret, surtout en ce lieu, se montrant le moins possible, se cachant avec son écharpe. Dans une salle, il s'assoit dans un fauteuil et durant quelques instants peut se sentir revenu des années en arrière. Il ferme les yeux, essayant de se reposer un peu. Dans l'embrasure de la porte, un vieillard avance doucement. Il s'appuie sur une élégante canne et porte une veste autrichienne en flanelle de laine. Arrivé à la hauteur d'Hitler, il se figea, très ému, puis s'approcha, pensant à une effigie de cire.

Hitler se prenant au jeu ouvrit les yeux et l'interpella :

- Alors on ne reconnaît pas son chef !
- Mein Führer !

Le vieux monsieur se mit à chanceler. Hitler le soutenait pour qu'il s'asseye sur le fauteuil en souriant.

- Désolé, mais je n'ai pas pu résister à faire une bonne blague. Allons ! Soldat ! Un coup de fatigue !
- Qui êtes-vous ? Impossible ? Je rêve ? Un sosie !

- Écoute ton cœur !
- C'est bien vous, je le sens au fond de moi !
- Tu as raison. Comment t'appelles-tu ?
- Hans Grüber, Mein Führer !

Il bégaye, puis se redresse et tends le bras pour un salut réglementaire.

- Sieg Heil !

Hitler l'imité instantanément, car ils sont seuls dans la pièce.

- Merci, cela faisait longtemps !
- Je peux vous donner l'accolade ? Puis-je faire une photo avec vous ?

Hitler se laisse faire.

- Ne dis rien à tes proches, sinon on te prendra pour un fou ! Ou pire, un gâteux.
- Promis.

Ils restèrent quelques minutes à deviser du passé avant qu'Hitler se lève, conscient de ce qu'il avait à faire.

- Je dois partir, mais je suis content de t'avoir connu.
- La mort peut venir me chercher... Je suis heureux !
- Le plus tard possible, soldat !

Le vieil homme s'éloigne et Hitler me déclare que nous avons fini la visite. Nous devons songer aux choses sérieuses et empruntons l'ascenseur pour redescendre au niveau de l'entrée. Nous parcourons une cinquantaine de mètres en contrebas sur la route qui contourne le rocher guidé par Hitler, calepin en main.

Le petit bois s'éclaircit sur les quelques premiers mètres et tout en pente laisse place à une forêt dense. Le croquis permettait de localiser l'endroit précis, juste au pied d'un grand arbre centenaire isolé situé au nord. Il n'y avait aucun risque d'erreur. Tout concorde. Nous avons trouvé. Le chêne trône majestueusement au milieu de ses congénères. Espérons que les racines n'empêchent pas l'extraction de notre butin.

J'avais acheté un outil pour creuser, mais sans indiquer à mon Führer que le vendeur avait appelé cela une pelle « américaine ». Après quelques coups, je sens une résistance certaine et commence à exhumer une caissette en métal que je sors avec peine. L'ouvrir ne prend que quelques minutes pour révéler des lingots protégés par des tissus dissimulés sous des dossiers en surface en guise de camouflage. Le tout avait souffert de l'usure du temps, sauf l'or, bien évidemment. Tout se déroulait au mieux et j'allais pouvoir charger notre découverte dans la voiture, lorsque nous fûmes interrompus par des cris.

- Arrêtez ! Vous là-bas ! Que faites-vous ? C'est interdit !

Un grand gaillard en uniforme apparaît, à coup sûr un garde forestier. Il nous menace d'un fusil de chasse et nous ne pouvons qu'obéir. Je tente de masquer l'excavation en me positionnant devant, mais sans y parvenir.

- Qu'est-ce que c'est !

L'homme désigne le trou dans le sol. Je ne réponds pas. Il n'a aucune autorité sur moi malgré son costume. Il ajuste son arme, prêt à tirer.

- Vite ! Montrez-moi !

À contrecœur, je suis son ordre et dévoile notre trouvaille, mais pas son contenu.

- Allez-y !

À nouveau, contraint et forcé, je soulève le haut de la caissette, lui permettant d'apercevoir les dossiers marqués de la croix gammée et de l'aigle Allemand. Cela lui suffit pour s'exclamer.

- Ce sont des documents historiques ! Voleurs ! Passez devant moi et laissez le coffre sur place ! Refermez-le. Recouvrez-le avec de la terre et des feuilles.

Mon adversaire paraissait grand et fort. J'obtempère, mais, discrètement, glissais la main dans ma poche pour sortir mon Luger. Hitler m'en empêche d'un air coléreux et me foudroie de son regard d'acier. J'ouvre la marche et Hitler reste derrière moi. Le garde forestier en dernier bloquait toute tentative d'évasion. Voulait-il nous remettre à la police ou bien simplement garder tout pour son usage personnel ? Heureusement, il ignorait son réel contenu.

- On va au bâtiment 5...

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase qu'un bruit sec se fit entendre. Nous nous retournâmes pour voir notre agresseur s'écrouler au sol et juste derrière lui le vieillard autrichien tenant toujours sa canne à pommeau.

- Et pan sur la caboche ! Ha ! Ha ! Je l'ai eu !

Sous l'effort, le grand-père chancelle.

- Venez, asseyons-nous sur ce rocher, vous vous sentez bien ?

J'essayais de le soutenir, mais il refusa mon aide. Malgré sa faiblesse et son âge, il paraissait encore courageux et solide.

- Oui, ne craignez rien, je suis en pleine forme !
- Que faites-vous par ici ?
- J'avais envie de me soulager avant de partir et les toilettes étaient occupées. Et j'ai aperçu cet individu qui vous menaçait.
- Merci beaucoup, je t'aurais bien décoré, mais ce n'est plus possible de nos jours.
- Pas grave. Trinquons, prenez un peu d'eau-de-vie dans le bout de mon bâton, ça se dévisse.

Hitler s'exécute et y trouve un long compartiment dissimulé. Le vieil Autrichien la remplit d'un alcool fort, de la cerise d'après l'odeur. Il en absorbe un peu pour se remettre de ses émotions. Je fais de même, mais sans abuser et laisse Hitler discuter avec lui. Pendant ce temps, j'avais récupéré la caisse et rebouché soigneusement le trou puis recouvert celui-ci de feuilles mortes. Aucune trace ne semblait visible. Le corps inerte du garde assommé avait été disposé près de l'arbre le plus proche puis arrosé avec le reste du schnaps. Ainsi il sera moins crédible une fois réveillé. De plus, il aura l'air malin lorsqu'il racontera avoir rencontré un homme correspondant au signalement d'Hitler !

- Mon fils ne veut pas que je boive ! Dummkopf³⁸ ! Ah ! Mon Führer, ça me rappelle le bon vieux temps ! D'abord dans les S.A. à Berlin à Wedding³⁹, puis dans les SS ensuite !

³⁸ Imbécile, crétin...ou babou en yddish....

³⁹ Wedding est un quartier de Berlin

- Bien ! Tu nous as bien aidés !

Hitler le tutoyait désormais.

- Tiens, en cadeau, je te donne ceci ! Tu peux la conserver en souvenir ou la vendre. Elle vaut très cher.

Il lui tend un superbe bijou de poche, une montre en or jaune massif, cadeau d'anniversaire offert au château de Marienburg⁴⁰ et portant le svastika. Après un refus de politesse, le vieil Autrichien accepte avec émotion.

- Merci, je suis honoré. Je vais la garder, j'ai travaillé toute ma vie et j'ai de l'argent. Je ne m'en séparerais pas, elle n'a pas de prix. Vous avoir rencontré me suffit, je peux mourir en paix, mais j'avoue que je me suis senti revivre et je pense être encore là jusqu'à 100 ans !
- Je le souhaite ! Rappelle-toi, vétéran ! Pas un mot ! À personne !
- Promis !
- Ne me salue pas, on pourrait nous surprendre !

Il l'embrasse, content d'avoir revu un de ses soldats, comme un joyeux souvenir éclair de son passé, comme si Napoléon retrouvait un de ses grognards. Nous nous sommes éloignés vers la voiture rapidement alors que le vieil homme repartait doucement

⁴⁰ Aujourd'hui ville de Pologne. Forteresse teutonique.

et tranquillement soutenu par sa canne vers l'entrée du bâtiment principal pour rejoindre sa famille.

Pendant ce temps-là, je me préoccupais de l'or. Comment allons-nous faire sans l'Audi ? L'ayant soupesée, je savais que la caissette devait contenir une vingtaine de kilos de métal précieux. Nous ne pouvions pas transporter la totalité dans nos poches, mais Hitler déclara.

- Ceci n'est qu'un début. Il reste des tas de caches dans mon carnet. Prochaine étape, échanger ces lingots contre des euros, mais pas en liquide. Nous avons besoin d'un compte en banque et des papiers.
- Nous ne pouvons pas transférer tout dans la navette.
- Pourtant il faut que retournons en France, car nous ne pouvons pas passer une nuit à l'hôtel ! Ce serait trop risqué ! Impossible aussi de laisser cela ici.
- J'ai une idée. Vous ne bougez pas, je vais chercher deux sacs à dos. Plus jeune, j'ai fait partie des Wandervogel⁴¹ et marcher jusqu'à la voiture et revenir ne me fait pas peur. J'ai vérifié, ils ont beaucoup évolué de nos jours, le tissu est plus léger et très résistant. Le packaging de l'armée dépassait les 20 kg.
- J'approuve, mais je tiens à vous aider.
- Restez donc et enfouissez la caissette sur place en gardant les lingots. Si vous vouliez vous en charger, mon Führer ?
- Volontiers ! Je vais compter notre butin.

Pendant que je dévale la montagne d'un bon pas, Hitler s'occupe de vider le coffre au trésor et de le dissimuler dans la terre, se

⁴¹ Mouvement de jeunesse allemand apparu vers 1895 et lancé par des lycéens berlinois amateur de grandes excursions et de nature.

servant de la pelle « américaine ». Ce n'était pas trop dur, car le sol était déjà remué. Il en exhume auparavant 22 barres d'or fin de 1 kg qu'il cache temporairement sous des branchages. Le papier d'emballage fut conservé, mais pas les dossiers qui ne contenaient que des feuilles sans intérêt. Je revenais au bout de 40 minutes après avoir acheté deux sacs légers au marchand de matériel de sport de la ville voisine. Par ruse, je me procurais un modèle plus petit pour Hitler, espérant qu'il ne s'aperçoive pas de l'astuce. Je charge le mien abondamment et glisse quelques-unes dans celui d'Hitler.

- Je suppose que le modèle réduit est pour moi ?
- Vous avez raison !

Voyant mon air décidé et détaché, il n'ajoute rien et nous pouvons descendre sans nous presser. Nous avons convenu de rentrer d'une traite vers Paris. Le voyage fut long, mais nous avons traversé les frontières sans problème. Hitler, bon camarade, prit même le relais pour me laisser somnoler. Je tardais à m'endormir. Bien qu'il soit notre Führer, il n'était pas chauffeur de métier⁴² ! Sa conduite fut prudente au début et il maîtrisa le véhicule aisément grâce à la direction assistée et je peux enfin m'assoupir, entièrement rassuré.

De retour à Paris, je m'acclimatais de mieux en mieux à mes nouvelles fonctions « civiles ». J'avais beaucoup moins d'occupations et beaucoup plus de temps libre que je passais avec Julie. Bien qu'en théorie libéré de mes obligations mili-

⁴² Georg a fait là un jeu de mots. En allemand « führer » signifie guide, mais aussi conducteur.

taires, je ne voulais pas quitter Hitler. Nous vivions tranquillement, il peignait à nouveau et ses aquarelles avaient un effet calmant sur lui et malgré ma grande admiration pour lui, il n'était plus tout jeune. Ce n'est qu'au bout de quelques semaines qu'il m'expliqua la suite des événements. Toujours dans son petit carnet, Hitler avait noté les emplacements précis de trésors ou de valeurs diverses et comptait bien retrouver ces fonds un à un.

Nous avons donc préparé une nouvelle expédition pour récupérer notre or, celui de l'Allemagne triomphale ! La destination était Merkers dont il m'avait déjà parlé. Nous ignorons la quantité exacte restant sur place et non volée par les Américains, mais elle demeurerait colossale. J'élaborais un plan. Il nous fallait au moins deux moyens de transport, car nous partirions séparément. Par prudence, nous ne pouvions pas engager un chauffeur et je m'inquiétais de la grande distance qui pourrait fatiguer Hitler s'il conduisait seul. Mais je n'avais pas le choix. Nous ferions des étapes nombreuses, voilà tout !

Une fois un autre compte en banque créé et approvisionné, je devais acquérir les deux fourgons. Avec un budget presque illimité, je visitais Volkswagen et Mercedes-Benz. Je fis ma recherche avec deux bijoux mécaniques : un puissant et sobre « Sprinter » à la peinture métallisée blanche et un deuxième, noir « obsidienne », dit le concessionnaire. En effet, ce serait plus discret. Deux véhicules strictement identiques passeraient moins inaperçus. Nous n'étions pas dans une série télévisuelle américaine où tous les agents du FBI arrivaient tous en même temps avec des bolides rutilants sur la scène du crime.

Chaque utilitaire était confortable et capable de déménager une lourde charge et possédait un toit rehaussé. La version 4X4 nous permettrait de rouler sur tous les chemins, mais j'optais pour un modèle standard non rallongé. Je discutais un peu le prix pour ne

pas éveiller l'attention et me procurais tout un lot de sangles et des bâches en prévision de l'opération. Hitler tenait à sélectionner lui-même une automobile pour tous les jours. Il porta son choix sur une Audi RS6, un sublime break noir ou « fantôme », d'après le concessionnaire. Les sièges étaient ventilés et l'intérieur fleurait bon le cuir de la même couleur. Il avait toujours aimé les jolies voitures. Je l'avais accompagné pour cet achat et il se justifia, bien que ce ne soit pas nécessaire.

- Un véhicule rapide est utile si nous devons semer nos poursuivants éventuels. Il nous faut du confort, de la puissance et de la sécurité. De plus, elle a un énorme coffre, Georg !
- Mon Führer, elle est surtout très belle et Allemande !
- Oui, je l'avoue.

Nous avons tout planifié ou du moins nous l'espérions. Nous avions prévu de louer une maison sur place. J'avais pris des leçons pour manipuler le chariot élévateur. Cela nous serait indispensable pour ne pas perdre de temps une fois dans la mine. Pendant que je suivais mes cours, Hitler se familiarisait avec l'Audi qui se révélait des plus agréables à piloter. Il devait aussi apprendre à conduire les « Sprinters ».

Tout allait pour le mieux dans sa relation avec Anne-Lise. Il l'avait retrouvé avec un grand plaisir et exerçait tout son pouvoir de séduction sur elle. Il était devenu plus élégant, attentionné et charmeur. Ils se promenaient souvent ensemble se tenant par la main, ne voulant pas brusquer les choses, mais Anne-Lise était conquise.

Chapitre 5 - La mine de Merkers 64

Et ainsi, nous nous sommes retrouvés en milieu d'après-midi à Merkers-Kieselbach dans le centre de l'Allemagne pour une visite organisée de cette mine de sel. Dans une aussi petite ville, nous avons trouvé rapidement le but de notre expédition avec son mécanisme d'ascenseur très visible qui émerge des locaux industriels en briques tristes. Nous entrons dans un bâtiment moderne qui lui faisait contraste et au bout d'une demi-heure de patience nous n'avions toujours pas avancé. Cernés, non par l'ennemi, mais par les touristes. Un quart d'heure plus tard, mon Führer et moi partons enfin pour un tour guidé en compagnie d'une foule de personnes âgées.

Pour éviter de nous salir, nous devons nous habiller d'une veste et un pantalon bleu et mettre un casque de sécurité. Je me retiens de rire en voyant Hitler équipé de la sorte. En ma faveur jouait l'habitude du couvre-chef réglementaire Allemand : le Stahlhelm. Hitler me fait remarquer que les militaires de tous les pays en portaient et que les modèles actuels en imitaient la forme, et même les Américains avec leur PASGT⁴³. Hitler s'était transformé en dictionnaire, une encyclopédie vivante !

Malgré cet accoutrement, nous gardons nos gants, prétextant le froid souterrain, et surtout en raison des empreintes éventuelles. À la sortie du monte-charge, nous descendons quatre ou cinq niveaux, par un escalier métallique avant de toucher le fond de la mine à 500 mètres sous terre. Ce n'est qu'après avoir franchi une porte en fer que nous embarquons tous sur un grand camion pla-

⁴³ Modèle de casque de combat américain de 1980 jusqu'en 2003.

teau jaune par fournée de 25 personnes. Puis le chauffeur-guide nous emmène à vive allure à la simple lueur des phares, dans un labyrinthe géant de galeries qui se coupent à angle droit. Après avoir parcouru quelques kilomètres dans une semi-obscurité, on quitte tous le Mercedes-Benz pour visiter le musée rempli de vieux engins. Plutôt décevants, des camions et outils rouillés s'entassent sans vie. On arrive enfin à la « GoldRaum⁴⁴ » où des explications nous sont fournies. Hitler paraît très attentif aux commentaires de l'accompagnateur habillé tout de blanc et aux diapositives projetées.

Il nous raconte que le trésor du Reich était entreposé ici et détaille les reconstitutions. De grosses barres en métal brillant sans aucun marquage font impression auprès d'un public en admiration. L'or passionne toujours autant les foules, mais j'espérais autre chose, comme un peu de nostalgie pour la puissance du Reich. Quelques photos montrent des soldats américains rieurs s'emparant de l'or Allemand. Voleurs ! Une Jeep exposée avec un mannequin au volant et des sacs en tissu marron marqués d'un « Deutsches Reichbank - Berlin » dans un coin impressionne les visiteurs. C'était dur à supporter pour moi. Le guide poursuit et déclare qu'en 1945, 100 tonnes d'or et de nombreuses œuvres d'art furent retrouvées entreposées dans la mine.

Mon Führer sourit et se penche vers moi.

- Il ment, mais peu importe. J'ai repéré la cache, nous sommes passés devant tout à l'heure.

⁴⁴ Littéralement : « la chambre de l'or ».

- Ah, bien !
- Dire qu'à l'époque nous avions 300 tonnes ici !
- Chut, moins fort !
- Vous avez raison. Ils en auraient trouvé que 220 tonnes, mais je sais que les Américains en ont gardé sous le coude. Nous devrions en récupérer un peu plus de quatre tonnes dans les camionnettes, mais il en restera encore. Faites le calcul !

Je m'abstiens de compter, car le tour des lieux reprend. Le guide mène la troupe dans une salle de concert majestueuse pouvant contenir un bataillon entier de 1000 soldats ! Aujourd'hui on peut la transformer en salle de spectacle avec des lumières. Nous faisons ensuite une pause dans une sorte de caverne ronde afin de nous réchauffer et nous désaltérer d'un bon chocolat. Hitler me regarde avec malice me montrant le dessus de la cheminée, hélas, éteinte. Un marteau et un burin en métal y sont apposés. De loin, on pouvait les confondre avec le symbole du parti communiste.

Il me regarde avec un œil rieur et chuchote.

- Ils sont partout !

Nous achevons avec une immense grotte faite de sel⁴⁵ et de toute beauté. Ensuite la Kristallgrotte, encore une cavité remplie de cristaux géants dont certains atteignent un mètre.

Une fois la visite terminée, nous avons regagné la voiture pour trouver notre logis pour la soirée. Nous avons loué sous un faux

⁴⁵ La visite de la mine de sel existe et les salles mentionnées aussi, ainsi que tous lieux de ce livre.

nom une maison située sur les hauteurs avoisinantes dans le plus pur style bavarois ou même autrichien. Les murs étaient en pierre, les chambres confortables, équipées de meubles sombres et un peu vieillots pour cette époque, mais pas pour nous. Rien de bien luxueux, mais c'était très bien chauffé.

Malheureusement, toujours par discrétion, nous devons éviter de fréquenter les restaurants du coin. Alors nous dînons sur place d'un repas pas si frugal que cela, car composé de saucisses achetées chez le boucher local, d'un bon vin blanc et de pâtisseries. Puis nous discutons de l'opération, une fois rassasiés :

- L'endroit n'a pas été creusé ! La paroi semble intacte. Nous avons de la chance. J'ai préparé un plan. Ce sont plus d'une centaine de caissettes en bois que nous devons emporter. Chacune contient en moyenne une trentaine de kilos, car chaque barre pèse 12 kg. Si un lingot fait environ 40 cm de long, combien pouvons-nous en transporter ? Le tout à plat sur une palette bien entendu !
- Mein Führer, cela me rappelle les problèmes de calcul scolaire !
- Vous étiez à « Bad Tölz⁴⁶ » ou « Brunswick⁴⁷ » ?
- « Bad Tölz », et j'aimerais bien y retourner un jour ! J'ai d'abord été dans les jeunesses hitlériennes et dès 18 ans j'ai postulé. Lors du Parteitag, j'ai enfin adhéré comme candidat-SS puis j'ai prêté serment. On m'a décerné l'insigne sportif du Reich en bronze et même un avis très favorable de mon supé-

⁴⁶ Entre 1937 et 1945, Bad Tölz accueille le SS-Junkerschule Bad Tölz, centre de formation pour les officiers de la Waffen-SS.

⁴⁷ Autre école de formation des SS

rieur. Ensuite service du travail, Wehrmacht et encore SS. Un an après, je suis devenu un vrai SS et j'ai reçu mon poignard !

- Bravo Georg ! Un fidèle SS ! Visiter l'école ? On en reparlera une autre fois. Reprenons. Si nous voulons transporter tout l'or, nous ne pouvons pas dépasser un certain poids. Les véhicules de la mine sont des Sprinters à plateau, un modèle standard avec empattement de 3,60 m de long. D'après les brochures du constructeur et mes mesures, le PTAC⁴⁸ est de 5 t pour une charge utile de 2,5 kg. Il nous faudra conserver un peu de puissance tout de même.
- Naturellement. Le camion fait 3,5 mètres de longueur maximale et deux mètres de large. Si nous posons 4 caisses en largeur, en gardant de la marge, nous en mettrons 8 en longueur pour les mêmes raisons. Soit 32 à multiplier par le poids de 36 kg, cela donne 1152 kg par étage. Chacune fait 10 cm de haut. On pourra en empiler 4 sur 1 m pour moins de cinq tonnes. Le tout sans aucun problème sera réparti dans nos deux véhicules, car nous pouvons transporter jusqu'à 2,7 t. peux-je conduire en tête ?
- Si vous le voulez ! Nous devrions nous coucher tôt pour être en forme pour l'opération ! Je me sens un peu fatigué !

Je suis rassuré. Étant en première ligne, je peux protéger et avvertir Hitler en cas de coup dur. Le lendemain, nous reprenons la route pour la dernière visite de l'après-midi après un repas copieux, du moins pour moi.

Une fois au fond, le point crucial est de fausser compagnie au guide et d'échapper au comptage effectué par les surveillants

⁴⁸ Poids Total Autorisé en Charge.

pour pouvoir rester sur place la nuit suivante. Le responsable de groupe gère un ensemble de vingt personnes par camion et les recense après chaque arrêt. Je détourne facilement l'attention de l'accompagnateur en simulant une chute dans l'escalier. Celui-ci, inquiet, se précipite vers moi pour me relever, laissant donc passer un homme et une femme.

- Zut ! À combien en étais-je ?

Hitler est à côté de moi, prêt à répondre, en trichant.

- J'en ai dénombré 12.

- Ah ! Merci, beaucoup !

Par insouciance, ou plutôt parce qu'il a peur que quelqu'un se fasse blesser durant son service, il reprend ses calculs désormais erronés. Il restait encore un problème. Chaque visiteur recevait un jeton tiré de la poche du guide pour éviter d'être oublié au fond de la mine. Ils étaient comptabilisés. La solution était simple, il m'a suffi de glisser nos deux jetons dans sa propre poche pour disparaître de son inventaire humain.

Quelques minutes après, nous rejoignons un renforcement de stockage des matériaux dans un lieu discret. Nous nous débarrassons des habits bleus pour revêtir des vestes et pantalons blancs dérobés dans un coin de la mine de sel pour se déguiser en ouvriers.

Vers 17 h 30 l'activité se fait rare et la plupart des lumières sont coupées. Seul l'écho répète les ordres et les conversations des quelques contremaîtres restants. Une heure après, les haut-parleurs diffusent un signal annonçant la fermeture et le silence se fait. 10 minutes plus tard, je casse le boîtier mural contenant les clefs d'un camion et des engins élévateurs pour les subtiliser.

Je cale deux rampes à l'arrière du Mercedes-Benz jaune pour y charger le chariot indispensable avant de revenir vers le Führer pour un court trajet. Puis tous feux éteints, nous roulons vers l'endroit repéré.

Il fallait briser la pierre, je ne pouvais utiliser aucun des véhicules de peur de les endommager. Avec la masse, je commence à fragiliser la paroi qui cède peu à peu. Au bout d'un bon quart d'heure, un large trou se fait dans la cloison. 15 minutes de plus pour évacuer tous les gravats, et le passage est dégagé. La salle avait été fermée depuis plus de 70 ans ! Avec émotion, Hitler veut entrer le premier. Puis il me fait signe de le suivre, en me guidant. J'actionne les phares à pleine puissance pour éclairer une grande grotte où sont alignées soigneusement une centaine de caisses. Nous y étions ! Hitler avait ouvert l'une d'elles avec un outil puis brandissait une lourde barre d'or !

- Sieg Heil⁴⁹, Georg !
- Sieg Heil, Mein Führer !
- Dépêchons-nous !

Il ne fallut pas moins de 2 heures pour charger tout le contenu dans le camion, les recouvrir d'une bâche et nous échapper de la mine. Une fois sortis, au lieu de reprendre la route principale B62, nous avons roulé tous feux éteints pour faire halte dans un bocage proche situé au sud dans la direction opposée.

Je retourne la toile pour changer la couleur puis lance de l'eau en bidon sur celle-ci pour la laver. Puis à l'aide de bombes de pein-

⁴⁹ Salut de la victoire en allemand.

ture blanche et à la lueur d'une lampe torche, le Mercedes-Benz est grossièrement maquillé. Ainsi camouflés, nous avons rejoint discrètement notre point de repli. Notre maison était dissimulée à quelques kilomètres, en pleine forêt. Nous étions tranquilles, à l'écart de tout, en ayant pris garde de ne pas être suivis. Arrivé à bon port, le camion fut soigneusement caché dans une grange attenante.

Le lendemain matin à la première heure, je suis réveillé par des détonations. Je me lève rapidement pour chercher Hitler. Sa chambre est vide. Vite, les coups de feu viennent de l'extérieur.

- Ah ! Georg, vous êtes debout ? Je m'entraîne. Puisque vous êtes là, passez-moi encore quelques chargeurs.
- Nous n'avons plus que les miens.
- Ah bon, désolé !

Malgré tout le respect que je lui devais, j'avais été tiré hors du lit en sursaut et maintenant, il ne nous restait qu'une douzaine de cartouches. Ce n'est pas du tout prudent ! Je ne crains pas pour notre sécurité, mais tout de même avec une telle cargaison ! De plus, le bruit pouvait nous faire repérer ! De mauvaise humeur, j'entame un solide petit déjeuner puis m'occupe d'effectuer le transfert des caisses vers les deux fourgons tout neufs. Pour cela, j'avais à ma disposition un chariot élévateur de marque « Jungheinrich », acheté en France. Son nom me rappelle le frère de Julie et surtout ma petite amie. L'effort physique calme un peu ma colère.

À ce propos, je peux confesser un léger chauvinisme Allemand en ce qui nous concerne, Hitler et moi sur le choix de nos matériels. Chose avouée étant à moitié pardonnée, je continue donc. Le chargement fut complexe en raison de la taille plus réduite des Sprinters, et cela malgré le toit rehaussé. Cela me prit tout de

même une journée durant laquelle je craignais l'intervention de la police. Hitler se porta volontaire pour m'aider, mais j'avais insisté avec tact et finesse pour le mettre en faction comme guetteur en haut au premier étage. Mais rien ne devait nous interrompre et mon Führer eut le temps de lire un livre tranquillement.

Une fois mon travail fini, j'ai essayé plus ou moins d'effacer nos traces et nous avons quitté notre repaire.

Le lendemain à Berlin, l'inspecteur Dieter Holm pénétra dans le bureau du commissaire Hans Wizmann.

- Je te dérange ?
- Non, pas du tout ! Entre !
- Un autre cas « spécial » pour toi ! La mine de sel de Merkers a été « en quelque sorte » cambriolée.
- Comment cela ?
- Comme tu m'en as déjà parlé, il s'agit de l'endroit où était stocké l'or Allemand durant la Seconde Guerre mondiale. Un camion a été volé et un chariot élévateur utilisé. Une grande salle a été découverte derrière des gravats, mais totalement vidée de son contenu. J'ai fait établir des barrages sur les routes avoisinantes, mais sans résultats. J'ai demandé une équipe sur place pour isoler le périmètre.
- On part de suite !
- Ah ! Encore une info, la Mercedes a disparu ! La 770 !
- Ah bon ! Laisse tomber, on a du travail à faire. On en discutera en chemin.

Dans la mine, quelques heures plus tard, Wizmann raisonne tout haut.

- Aucune empreinte à signaler ! Mais au vu des traces relevées, il devait y avoir une énorme quantité de matériel à déménager. Vu le lieu, il s'agit sûrement d'or en caisses, qui n'avait pas dû être trouvé en 1945. Cela me rappelle l'affaire de la voiture brûlée.
- Les mêmes qu'à Berlin ?
- Pas forcément, mais le même groupe, certainement ! Alors au travail ! On vérifie tout : les hôtels, les locations. Si les barrages n'ont rien donné, ils ne sont pas loin. Il faut interroger le personnel et surtout les guides. Voyez les habitants de la commune pour essayer d'établir une direction de départ.
- Déjà fait. Rien à signaler pour les employés. Pas d'anomalies.
- Ils sont pourtant bien entrés. Pas de caméras ?
- Hélas, non.
- S'ils étaient rentrés avec les visiteurs, on s'en serait aperçu au comptage à la sortie ?
- Oui. Ils ont dû s'introduire par ailleurs.
- Pour le reste, les « visiteurs » souterrains ont brouillé leurs traces au sol. Impossible de connaître le nombre de voyages total, mais il devait y avoir au minimum une vingtaine de caisses ! On a trouvé des fragments de bois un peu partout et on va les analyser au carbone 14 pour la datation. Si elles contenaient des lingots, ou si elles sont anciennes, on le saura.
- Pas la peine, je me doute des conclusions du laboratoire !
- L'enquête de voisinage n'a rien donné sauf un grand-père qui affirme avoir vu un véhicule ressemblant, mais de couleur différente et avec une bâche verte.
- Et puis ?
- On a transmis leur signalement, mais sans aucun résultat. Aucun utilitaire de ce type-là n'a passé les barrages depuis.
- Réfléchissons. S'ils sortent du pays, soit la frontière tchèque à 200 kilomètres et Prague à 400. S'ils restent en Allemagne, Cologne est aussi à 200 bornes. Alors on fouille tous les environs sur 200 km, mais je n'y crois plus. Ce sont des profes-

sionnels. On les aura s'ils commettent une erreur. Nous avons peut-être affaire aux mêmes individus qu'à Berlin ! Diffusez les portraits-robots ! Surtout, montrez-les à cette personne âgée qui a aperçu le camion. Ils ont pu le camoufler. Mais pas un mot à la presse !

Quelques jours après, la présence de métal aurifère fut bien entendu prouvée, mais le montant fut sous-estimé. Le vieux monsieur Allemand put confirmer que les conducteurs étaient deux, un jeune et un autre. Mais pas moyen d'en apprendre plus, malgré les photos. À 75 ans, la vue baisse.

Hitler ne voulait pas rester trop longtemps en Allemagne, il désirait mettre son butin en Suisse, mais il devait agir en toute discrétion et brouiller les pistes d'éventuels suiveurs.

- Je pense savoir à qui je vais confier le blanchiment de l'or. Le conseil de sécurité des Nations unies a demandé des sanctions contre une firme de raffinage suisse « Argor Heraeus »⁵⁰. Ils ne devraient pas être trop regardants. Passer par l'Autriche serait plus court, mais je l'ai déjà fait... non, je plaisante. Nous devons traverser Nuremberg...

Et il se tut quelques instants pris d'une colère sourde et muette. Je n'osais pas le déranger.

- Accusations délirantes ! Bon, je m'égare ! Roulons !

Il monta à bord de son véhicule et je fis de même. Le trajet fut long, mais paisible et même ennuyeux. Nous avons laissé Nu-

⁵⁰ Firme suisse de traitement de l'or

remberg derrière nous, puis nous nous sommes dirigés vers Munich en direction du Liechtenstein pour arriver enfin à Vaduz sans aucun souci. Les frontières étaient des véritables gruyères en Europe et la police ne nous recherchait pas visiblement. Vaduz est une modeste ville très propre avec des immeubles de 3 à 4 étages maximum ressemblant fortement à une bourgade Allemande surplombée par un château sur les hauteurs. Mais nous n'étions pas là pour faire du tourisme. Je m'étonnais.

- C'est la capitale du Liechtenstein ? Petite capitale !

Vaduz était un paradis fiscal, nous l'apprendrons plus tard. Ce qui nous importait était de trouver un endroit pour se loger. Je ne voulais pas réserver à l'avance, ne sachant pas si l'opération serait finie à temps. De plus, la route de retour n'était pas prévue et c'était mieux ainsi. Nous avons enfin déniché un hôtel avec un garage sécurisé et passé une excellente nuit avec un petit déjeuner copieux.

Nous arrivons 2 heures et demie plus tard à Mendrisio, en Suisse dans une zone industrielle, devant les locaux de la société « Argor Heraeus ». Le bâtiment immense, impressionnant et froid, s'entoure de hautes barricades de béton brut comme pour une prison. Nul ne peut soupçonner un énorme complexe dédié au métal précieux. Seule une longue construction moderne et vitrée domine la muraille.

Hitler pénètre dans l'usine d'un pas ferme et demande à voir le directeur. La secrétaire veut lui fixer un rendez-vous pour le jour suivant, mais il insiste, son ton et son allure sérieuse finissent par la rassurer. Hitler peut enfin entrer dans le bureau de William Horner. L'homme à cheveux blancs a la quarantaine, vêtu d'un veston bleu-marine et porte une cravate à pois et des lunettes à monture noire. Il sourit, montrant un siège à son visiteur.

- Désolé pour le filtrage, mais j'ai beaucoup de travail.
- Je comprends.
- Sans vous brusquer, que puis-je pour vous ?
- J'ai de l'or, beaucoup d'or !
- Moi aussi.

Il se mit à rire doucement, puis se reprit immédiatement.

- Pardon, mais de quelle quantité parlons-nous ?
- Nous avons un chargement plus qu'important !
- Combien ?
- Disons environ 5 tonnes.
- Ah oui, tout de même ! J'ai une question un peu indiscrete. Ce niveau de stock est contrôlé par les états. Il me faut réfléchir. De plus, je dois prendre certaines précautions avant de vous communiquer ma décision. Puis-je voir et vérifier la marchandise ?
- Il vous suffit de faire entrer le fourgon blanc qui se trouve devant la porte principale. J'ai donné des ordres.
- Je préférerais envoyer quelqu'un auparavant ou mieux je vais avec vous sur le parking. Passez devant.

Horner agissait prudemment, on lui tendait peut-être un piège. J'étais au volant du Sprinter et Hitler revenait avec le sourire. Un homme en veston l'accompagnait. Une fois les présentations effectuées, j'entrebâillais le hayon arrière pour montrer notre butin. Soulevant une des couvertures, il put examiner les lingots d'une caisse ouverte par mes soins.

- Magnifique, impressionnant ! Nous en viendrons au pesage plus tard, retournons au bureau et nous discuterons en marchant.
- Vous fumez ?
- Non, merci !

- Vous permettez ?
- Naturellement.
- Alors voici mon offre. Habituellement nous prenons 40 % de marge pour un tel volume. Mais au vu de l'importance de la somme, je vous propose de ne prélever que 20 % de commission pour un prix de à 30 000 euros le kilogramme. Je pense pouvoir vous accorder un effort si la qualité du métal est au rendez-vous et une transaction en toute discrétion.
- Je vous fais confiance. Et je garantis la pureté !

Ils se serrèrent la main. Dans l'heure qui suivit, j'amenais le camion dans l'usine traversant une multitude de postes de sécurité, équipés de gardes et de caméras. Laissant le premier chargement, je me suis occupé du second. La pesée totale révéla en fait environ 4,6 t soit un butin de 120 millions d'euros !

Heller s'entendait bien avec Horner qui le guida dans le choix des banques susceptibles d'accueillir une telle fortune. Il savait juger les hommes et le directeur lui conseilla des experts financiers sur Paris et lui tendit sa carte de visite. Ils se donnèrent l'accolade en se promettant de se contacter bientôt.

Une fois revenu vers mon fourgon, il sourit :

- Je suis soulagé, tout va bien, Georg. Tout fonctionne pour le mieux ! J'aurais même droit à un petit bonus. Le trésor du Reich gardera mes initiales !
- Ah bon ?
- Oui, les lingots seront marqués AH comme « Argor Heraeus » ou « Adolf Hitler » !

Chapitre 6 - La banque 78

Hitler avait lui-même promulgué dans les années 1930 une loi qui rendait la détention de capitaux hors d'Allemagne passible de la peine de mort. Plusieurs Allemands furent exécutés pour avoir possédé des comptes en Suisse. Dans son calepin un seul numéro au nom de Gerd Mutz. Il s'agissait d'une réquisition effectuée sur un officier de la Wehrmacht indélicat qui s'enrichissait sur le dos du Reich. Il avait été jugé et passé par les armes.

Il voulait tester et vérifier la fiabilité des informations données par Horner. Pas question de lui confier une partie de ses finances, mais il allait ainsi jauger ses conseils sur deux établissements bancaires. La Suisse n'avait plus une bonne réputation à notre époque, semblait-il, et Hitler se méfiait de tout et principalement des hommes d'affaires. Il commença donc par vouloir se rendre au Luxembourg.

Nous n'étions pas rentrés sur Paris et avons prolongé notre séjour sur Vaduz. Hitler avait pu ainsi visiter le château et tester une banque locale. Horner avait vu juste. Hitler désirait être sûr et il me confia la tâche de louer les services d'une société qui se chargerait de rapporter nos deux véhicules en France. Puis je réservais un excellent hôtel dans la ville même de Luxembourg et Hitler s'occupa en personne de prendre rendez-vous avec la banque LGBT (Luxembourg General Bank of Trading) le lendemain après-midi. Ses informations étaient qu'on ne pouvait pas lui faire confiance.

En plein Luxembourg, je suis à la bonne adresse avec mon Führer. L'immeuble de quatre étages s'élève au-dessus des autres, en gris, du rez-de-chaussée jusqu'au premier, puis entièrement rose pâle. La rue paraît tranquille et rien ne permet de

deviner que c'était le siège d'une banque. Seulement quelques voitures luxueuses sont garées tout du long : Mercedes, Audi, Maserati, mais pas de marques françaises. Une fois la sonnette pressée et la lourde porte noire franchie, nous nous retrouvons dans un patio lumineux où trône un bureau en verre opaque massif. Nous sommes accueillis avec courtoisie par une jolie femme en tailleur avec une voix grave puis emmenés dans un salon beige très moderne, mais confortable. Hitler me prie de rester ici, cela ne me gêne pas, le voyage m'avait fatigué et le canapé moelleux me tend les bras.

La jeune blonde accompagne Hitler et un homme assez replet et obséquieux vint à sa rencontre. Il lui serre la main puis congédie l'assistante et le fait s'asseoir.

- Installez-vous. Un peu de café ? Du chocolat ? Du thé ? Quelques gâteaux ?
- Avec plaisir, je suis très gourmand, merci ! Délicieux.
- Oui. Je vais vous expliquer comment nous fonctionnons.

Hitler glisse sur la table un bout de papier et une pièce d'identité, carte et passeport. Tous étaient parfaitement corrects et en règle.

- Voici ce que j'ai.
- Bien, je vérifie. Le banquier se mit à pianoter sur son ordinateur et se figea sur l'écran. Il avait dû voir le chiffre.

Hitler esquisse un sourire taquin, saisissant le malaise.

- Tout va bien ?
- Ce n'est rien... Mais un peu au-dessus de la limite de mon niveau d'accréditation. Il presse les touches d'un grand téléphone gris et ultraplat et demande qu'on lui passe M. Glutzmann.

- Bonjour. J'ai un numéro « endormi » avec une cagnotte de 2 millions d'euros comme dépôt initial, ouvert en 1940 au nom de Gerd Mutz, de nationalité Allemande. Quel est votre avis ?

Hitler n'entend pas la réponse.

- Oui, je comprends... Mais depuis 1991, les comptes anonymes n'existent plus. À votre service Monsieur le Directeur ! Bien entendu, M. Mutz, vous possédez l'intégralité du montant original, mais aussi des intérêts acquis sur plus de 70 ans avoisinant les 6 millions d'euros. Comment voulez-vous en disposer ?
- Je ne désire pas tout cet argent de suite, mais simplement réintégrer cette somme en revenus réguliers et diversifiés.
- Nous pouvons vous proposer une structure moins secrète et rémunératrice que de l'« offshore », mais vous perdrez un peu dû aux impôts !
- Normal, je ne suis pas un fraudeur, j'ai retrouvé ce document après de nombreuses recherches chez mes grands-parents. Faites ce qu'il vous semble nécessaire, en toute légalité, dans la mesure du possible. Je tiens cependant à rester discret.
- Il va sans dire, M. Mutz ! Je vous recontacte semaine prochaine. Nous avons préparé un retrait de 20.000 € les ordres sont donnés et vous trouverez une valise pour le retour. Il suffit de montrer ceci au guichet à la secrétaire que vous avez rencontrée tout à l'heure. Évitez les voies que nous vous indiquons sur le papier bleu dans la mallette. Ce sont celles qui ont des barrages en ce moment.
- Merci !

Il sonne et la jeune femme vient le ramener dans la salle d'attente où je somnole sur le canapé. Elle s'absente pour aller chercher les 20 000 €, les priant de patienter.

- Alors Georg, je n'ai pas été trop long ?
- Non, j'ai fait une petite sieste.
- On rentre !
- Oui ! Et l'argent ?
- Laissez-moi faire ! Partons !

Le trajet le plus rapide me disait d'emprunter l'autoroute en direction de Metz. J'ignorais le GPS installé dans notre véhicule. Je préférais une carte traditionnelle.

- Tout d'abord l'A3 jusqu'à la frontière puis l'A31 et avant Metz on prend l'A4... Donc 3, 31 et 4 !
- Georg ! Prévoyez un itinéraire de secours, ce sera mieux ! Je n'ai pas confiance dans ce banquier ! On continue, mais au dernier moment on bifurque !
- Compris ! On va jusqu'à la croix de Bettembourg puis A13 et on rejoindra par l'A30 !
- Comme vous voulez !

Dans une voiture derrière eux à courte distance, un homme les poursuivait : M. Lebrun. Inspecteur en couverture au Luxembourg, il identifiait les fraudeurs à la source. Il faisait partie de TRACFIN⁵¹, l'organisme du Ministère de L'Économie et des Finances chargé de la lutte contre le blanchiment d'argent. Au besoin, sur commande, il fournissait de « vraies » fausses listes de clients ayant des comptes en Suisse certifiée par l'établissement complice. Cela avait déjà été utilisé par le passé.

⁵¹ Traitement du Renseignement et Action contre les Circuits FINANCIERS clandestins) est un organisme du Ministère de l'Économie et des Finances chargé de la lutte contre le blanchiment d'argent.

Dans notre cas, il avait été simplement renseigné par le patron M. Glutzmann. Lebrun n'avait pas assez d'éléments bien qu'il ait le nom du visiteur. Pour le coincer, il en faudrait plus, car à ce stade-là il n'y avait encore rien d'illégal. Sauf si celui-ci n'avait pas déclaré sa fortune au service des impôts de son pays d'origine.

Hitler était hors de danger, car il n'avait bien évidemment pas habité en France et l'identité mentionnée sur les papiers se révélait inexacte, mais cela, M. Lebrun l'ignorait. L'inspecteur avait employé une méthode bien rodée pour le piéger en ayant chargé la banque de remettre une certaine quantité de liquide. La somme limite autorisée par la douane ne devait pas dépasser 10 000 €. Hitler risquait de se faire arrêter surtout si Lebrun prévenait ses collègues, mais sans l'argent il ne pourrait rien prouver. Hitler avait deviné. Comment ? Le nom du banquier ? Peut-être ...

L'inspecteur contacta la cellule de Paris.

- Oui, Roger ! Ah non ! Dépêche-toi... Je comprends... Tu es têtue comme une mule ! Écoute-moi, donne-moi tout ce que tu as sur Gerd Mutz, 56 ans ! Numéro de carte et passeport. Alors ? Ça vient ?

Il grilla une cigarette, il se sentait toujours nerveux en filature.

- Tu n'as rien ? Gerd Mutz est décédé depuis longtemps ? Donc un faux nom. Et leur plaque d'immatriculation ? Une voiture de location. Très bien. Je sais, ce n'est pas « Les Experts » sur TF1. Il te faut une heure ! Ah ! Elle n'est pas volée... Bon ! Bande d'incapables je me débrouillerais seul !

Pestant contre l'incompétence et la lenteur de ses camarades, il raccroche. Il continua la poursuite. Quelques kilomètres avant la

frontière juste avant Bettembourg il enragea encore plus, car il les avait perdus. Il avait échoué.

Reconnaissant son échec, il fit demi-tour sur l'échangeur et retourna interroger, bredouille, le banquier luxembourgeois. Celui-ci lui communiqua plus de détails, en l'occurrence il expliqua le montage financier qu'il avait proposé à son client. Lebrun avait l'habitude de ces « montages » où se cachait une faille au cœur d'un système pourtant élaboré. Cela permettrait à TRACFIN de le coincer pour fraude. En échange de leur aide, Lebrun fermerait les yeux sur les agissements de la banque. L'arrangement se poursuivait ainsi depuis longtemps. Il n'y avait pas de compensation monétaire, les coffres de la France étaient à sec, gouvernement Hollande oblige.

Lebrun ne renonçait que rarement, il passa néanmoins un dernier appel téléphonique. Il avait récupéré une copie d'écran de la caméra de sécurité, heureusement pas très nette.

- Alors, Fournier ? Lebrun. Tu vas bien ? Écoute, je te donne un signalement d'un type louche. Je ne le sens pas, mais je tiens du lourd, un gros poisson. Tu préfères que je t'envoie la photo par messagerie ? Sur celle-là. OK, merci. À plus.

Il raccrocha, rasséréné, il connaissait un ami à la DGSI⁵², ça pouvait servir. Plutôt un « frère » franc-maçon.

La semaine suivante, Hitler reçut un fichier crypté lui présentant une proposition de structure financière qui impliquait plusieurs

⁵² Direction Générale de la Sécurité Intérieure

sociétés situées en France et à l'étranger. Le tout se diversifiait en fonds d'investissement, parcs d'immeubles et autres placements. Le système paraissait correct, mais il se méfiait des hommes d'affaires, qu'ils soient suisses, luxembourgeois et surtout juifs. Il fit contrôler le dispositif complet par un expert pris au hasard dans l'annuaire qui révéla rapidement la faille du montage. Une des firmes fictives tombait sous le coup de la loi française. Hitler se borna donc à laisser les millions sur le compte dormant.

Peu de temps après, il put prendre contact avec un établissement en Suisse, mais cette fois-ci, il nous évita le voyage. Il avait une totale confiance dans l'industriel Horner qui lui avait donné ces coordonnées. Effectivement, mon Führer savait encore jauger quelqu'un et il n'eut aucun problème. Cette banque lui rendit tous les services qu'il attendait.

Grâce à l'or de la mine, il possède à présent une richesse dont je ne pus jamais connaître l'étendue exacte. Je n'étais pas très fort en chiffres et je lui proposais innocemment que Julie s'occupe de la gestion de ce patrimoine. Il refusa non pas par crainte, mais, je crois, par discrétion et parce que cela dépassait ses compétences. L'argent n'était pas un but et il n'aimait pas le luxe. Il me le prouva en me convoquant un matin.

- Vous voyez cette enveloppe... Ma cagnotte personnelle ! J'ai donné ma fortune tout entière au parti, n'exigeant aucun salaire. Presque tout me vient de mon livre « Mein Kampf ». J'en ai vendu 12 millions ! Prenez ceci ! Je me suis chargé de tout pour vous faciliter la vie. Vous y trouverez un compte en banque, un bel appartement, des placements et de quoi acheter une maison. Et pourquoi pas en Allemagne ? Vous pourrez pour vous installer avec Julie. Je sais que vous êtes chrétien, alors bon mariage !

- Je ne vous abandonnerais pas.
- Ce n'est pas mon désir ! Mais cet argent est pour vous, j'insiste !
- D'accord ! Je vais confier ceci à Julie !

Bien que potentiellement riche, je souffre de « phobie administrative ». Comme la plupart des hommes, politiques ou non, je laissais Julie s'occuper de la paperasserie et l'argent m'importait peu. Hitler continuait à me verser ma solde tous les mois et je n'en voulais pas plus. Mais j'accepte, car cela me permettra de m'établir avec Julie, mais sans mettre de côté le Führer pour autant, ni mon poste. L'avenir me semblait des plus radieux et je décidais d'en parler rapidement à Julie et pourquoi pas de l'épouser !

En ce qui concerne les affaires de cœur, Anne-Lise n'était pas insensible au charme de ce monsieur Heller. Bien que plus jeune que lui, elle fut séduite par un être raffiné et aimable. Ils roucoulaient comme deux tourtereaux. J'observais la scène avec plaisir et m'amusais de voir Hitler rougir.

Celui-ci lui proposa un soir de prendre l'avion ensemble pour assister à un concert de musique à Vienne, ce qu'elle acquiesça avec joie. Bien qu'absent de ce voyage, je m'aperçus de l'importance de ce rendez-vous en remarquant le comportement d'Hitler qui avait changé. Il jubilait et découchait pour la première fois.

Le récital magnifique se donnait dans une des plus belles salles de spectacle du monde : le Musikverein de Vienne. L'estrade se remplissait peu à peu d'interprètes en costume, salués par un public de fervents amateurs. Ce lieu illustre formait un écrin ivoire et doré pour une mélodie sublime et si douce. Les fauteuils en velours, les lustres composaient un tableau un peu kitsch ou par-

faitement romantique selon le point de vue. Hitler semblait du second avis, amoureux d'une ville qui lui rappelait sa jeunesse bohème, lorsqu'il étudiait à l'Académie des Beaux-Arts. Et aussi conquis par Anne-Lise.

Ce soir-là, l'Orchestre philharmonique de Vienne enchantait leurs oreilles. À l'entracte, en parfait mélomane il ne tarissait pas d'éloges sur le jeu des musiciens. Il explique à Anne-Lise les détails du son si spécial de cet ensemble puis plaisante sur le recrutement uniquement masculin, qui avait d'ailleurs cessé en 1997. Anne-Lise l'écoute, subjuguée même, en tant qu'amatrice éclairée.

Après le spectacle, Hitler avait réservé une table pour dîner et deux chambres au Bristol, un cinq-étoiles luxueux, dont la noble façade n'avait pas changé depuis la guerre. On aurait pu croire que le temps s'était arrêté. L'intérieur n'avait pas été modifié, mais simplement rénové. Par tact, Hitler avait évité l'Hôtel Imperial où il avait résidé avec Éva Braun après l'Anschluss⁵³.

Anne-Lise marche à son bras, superbe, arborant une robe de soirée noire mettant ses formes en valeur et une étole en soie. Hitler porte un costume gris clair et une écharpe blanche. Ses yeux brillent et ceux d'Anne-Lise pas moins.

Les lustres du restaurant étincellent de mille feux et Anne-Lise semble radieuse et lui sourit.

- Anne-Lise, vous êtes magnifique !

⁵³ Regroupement de l'Autriche et de l'Allemagne plébiscité par 99% des votants.

- Vous également.

Elle approche sa main pour prendre la sienne.

- Merci. Vous m'avez comblée. J'adore la musique de Strauss. D'ailleurs, je considère Vienne comme une ville de toute beauté. On y trouve des tas d'endroits étonnants.

Une fois le serveur éloigné, elle ajouta.

- Je dois avouer que mon nom Brunner est faux et que j'ai un secret de famille assez lourd.
- Moi aussi.
- Ah ?
- À vous l'honneur !
- Je me souviens de mon grand-père comme un homme charmant qui plaisait beaucoup aux femmes. Un SS très célèbre : Ernst Kaltenbrunner⁵⁴, un ami d'Adolf Eichmann. Mes parents ont dû changer cette identité qui nous amenait tant de problèmes !
- Je connais.
- Ah bon ? Cela ne vous choque pas ? Mais je parle trop. Et votre mystère ?
- Je ne suis pas Rodolphe Heller, mais Adolf.
- Ce n'est pas si grave que cela !
- Mais je m'appelle Adolf Hitler !

Elle se mit à rire devant mon Führer médusé et un peu surpris.

⁵⁴ Ernst Kaltenbrunner fut l'un des principaux responsables du système policier, avec le grade d'Obergruppenführer.

- Mais non, je ne me moque pas ! Nous avons le même problème de patronyme, voilà tout !
- Que signifie « patronyme » ?
- Vatersname, le nom du père.
- Ah, je comprends ! Mais que pensez-vous vraiment de votre aïeul !
- Il n'était pas un criminel, je le sais. Le seul reproche que je lui ferais serait d'avoir eu une maîtresse ! D'ailleurs, cela l'a trahi ! On l'a accusé des pires horreurs et voulut lui faire certifier des documents contre son gré. Mais il a repoussé l'offre des bourreaux. Ils ont contrefait sa signature et il a été pendu en 1946.

Elle retenait une larme. Hitler lui prend la main pour la consoler.

- Un homme de courage ! Il a été assassiné par les Américains ! Mais si un jour j'ai les moyens, je me vengerai. Il m'a toujours répété qu'il me laisserait une boîte avec des souvenirs pour moi. Mais je n'ai rien trouvé, je n'ai rien de lui. Ils lui ont même refusé une sépulture décente et ses cendres ont été dispersées sur la rivière Isar.

Plus qu'intéressé et ému, Hitler bredouille.

- Mon histoire est la même que la vôtre. J'ai dû changer d'état civil. Pour votre projet, je vous aiderais. Mais parlons encore de vous.

Ce fut un véritable coup de foudre. Les yeux bleus des deux amoureux se croisèrent puis se figèrent silencieusement. Ils écrivaient les pages d'un roman de Somerset Maugham ou de Jane Austen pour nos lectrices modernes.

- On peut se dire tu ?

- Oui. Anne-Lise vient ici, je veux vous... Euh... Te confier une chose très importante.
- Ah bon, quoi donc ?
- Mon vrai nom.
- Et ?
- En fait, je suis un ancien SS.
- Et alors ?
- Je suis leur chef.
- Mon grand-père aussi. Et Heinrich est décédé, tout comme Hitler, paix à son âme.
- Merci, mais je ne suis pas mort !
- Évidemment.
- Regarde-moi, je suis...
- Adolf Hitler ? Je sais que tu lui ressembles beaucoup. Mais si tu avais raison, tu aurais plus de 120 ans !
- J'ai fait un voyage dans le temps...
- Mais bien sûr... Tu te moques de moi ? Vilain ! Toute petite, j'entendais sa voix à la radio et je t'imitais. En même temps, tu nous fascinais.

Elle porta deux doigts sous son nez, mimant Hitler et sa fameuse moustache.

- Mais non. Je te jure ! Je dis vrai. Écoute-moi... Tu veux bien.

Il se mit à refaire un de ces discours avec la fougue qui le caractérisait. Il revivait la tribune, la foule, mais il se calma, car les voisins de table commençaient à les examiner d'une façon étrange. Anne-Lise n'avait d'yeux que pour Hitler et ne savait plus que croire. Il s'arrêta puis la fixa intensément.

- Alors ? !
- Cela ne prouve rien. J'ai une idée, dis-moi ce que mon grand-père a reçu en cadeau de notre bien-aimé Führer !

- Femme de peu de foi, pourquoi douter ?
- Cette phrase n'est pas de toi ! Elle est de Jésus !
- Saint Matthieu. Mais peu importe. Je lui ai donné une boîte avec les initiales EK gravées dessus, et à l'intérieur une montre en or aussi. J'ai pris le thé avec tes grands-parents, ta grand-mère portait une robe bleue avec un col en dentelle et tu jouais avec ta poupée Sophie. Tu lui avais coupé les cheveux trop courts...
- Mais excuse-moi, tu es ...

Elle se lève, troublée et esquisse un salut aussitôt réprimé.

- Mein Führer !
- Appelle-moi Adolf tout simplement.

Il s'approche d'elle et ils s'embrassent sans prononcer un mot. La suite de la soirée fut passée à discuter, à danser et à s'enlacer. Vint enfin le moment des confidences. Même si elle fut sa maîtresse, il n'avait pas été amoureux d'Éva Braun. Il n'avait pas eu le temps pour les sentiments, ou du moins il ne s'en était pas donné la possibilité. Avec Anne-Lise, il sentait quelque chose naître au fond de lui-même, un émoi, une sensation qu'il n'avait plus éprouvée depuis « Geli ». Il ressentait comme une herbe fragile qui repoussait sur un sol aride et desséché.

Il avait été trop timide. Tout comme l'avaient fait Horst Wessel et pas mal de SS, il avait privilégié son combat et laissé son bien-être de côté. Il devait montrer l'exemple et avait hésité à se marier avec « Geli », mais y avait renoncé par devoir. À nouveau, son cœur battait, il avait accompli son destin et pouvait s'accorder une nouvelle vie.

De même, il n'avait pas eu d'enfants et cela lui manquait parfois. Pourtant, ils étaient le plus grand bonheur du SS. Il avait promu

le Lebensborn et avait même déclaré : « seul peut mourir en paix celui qui a des fils et des enfants ».

- Je sors d'une liaison douloureuse... Mais...
- Dois-je comprendre que tu désires en rester là ?

Le visage d'Anne-Lise s'assombrit instantanément. Hitler ignorait que cette phrase avait servi à de nombreux hommes justifiant leur départ ou ayant peur d'une relation sérieuse.

- Mais non ! Je... Enfin... J'ai besoin de toi. Je commence réellement à ressentir quelque chose pour toi, Anne-Lise ! Fais-moi confiance, je peux t'aider. Pour te le prouver, et si nous enquêtons ensemble à la réhabilitation de ton grand-père ? Nous pourrions demeurer ici quelques jours, loin de tout ? Tous les deux ?
- Je ne sais pas, mais pourquoi pas, mon travail me laisse encore quelques jours de libres.
- Alors, voici ce que je te propose...

Ce soir-là, le Führer ne dort pas seul et Anne-Lise non plus. Le lendemain matin, je reçois un coup de fil me demandant de les rejoindre en Autriche assez rapidement ! Enthousiasmé par l'idée, je prépare mes bagages. Je craignais pour sa santé et sa sécurité, bien qu'il soit entre de bonnes mains. Amusé et curieux, je pourrais mieux observer son comportement avec Anne-Lise. Tout en le protégeant, naturellement.

Chapitre 7 - L'opération K 92

Je devais rejoindre Hitler par le premier avion. Il m'avait téléphoné la veille. Pour la première fois, j'empruntais ce genre de transport. Mais tout se passa pour le mieux. Avec beaucoup de plaisir, je les retrouvais tous les deux. Ils étaient assis au beau milieu d'un splendide salon doré et lumineux de l'hôtel avec une carte étalée sur la table basse.

- Bonjour Georg !
- Bonjour, M. Heller...
- Vous pouvez m'appeler par mon nom !
- Vraiment ?
- Je vous en conjure.
- Bien, mon Führer !

Cela me semble une bonne chose, tout serait plus simple. Je me fais servir un café viennois et Hitler prend la parole.

- Nous allons monter une nouvelle opération. Nous partons pour l'Autriche en Styrie, précisément près du lac d'Altaussee. Je veux aider Anne-Lise à faire le point sur sa famille et peut-être récupérer quelque chose. Elle est la petite-fille de l'Obergruppenführer Ernst Kaltenbrunner⁵⁵.
- Anne-Lise se mit à expliquer.
- J'ai fait quelques travaux de documentation en bibliothèque sur l'histoire de mon grand-père. Adolf, ne trouvez-vous pas

⁵⁵ Anciennement chef de la SIPO et du SD (Sicherheitsdienst). Après son exécution en 1946, on a trouvé enterrés dans son jardin 76 kilos d'or. Puis de nouvelles recherches ont exhumé 2 tonnes d'or dans 50 caisses, une collection de timbres valant 5 millions de marks-or. Un plongeur a trouvé dans le lac d'Altaussee en 2001 le sceau personnel de Kaltenbrunner sur lequel était gravé « chef de la police de sécurité et de la SD »

curieux que l'on ait découvert son poinçon personnel ? Un objet de quelques centimètres ? Au milieu de toute cette boue ? Personne ne s'est posé la question ?

Hitler en profita pour prendre la parole.

- Je pense avoir certaines réponses. Le sceau n'a aucun intérêt, Ernst s'en est débarrassé, car il n'avait aucune valeur que celle d'un vulgaire tampon administratif ! Une simple fausse piste. Pour le reste, les Américains ont cherché un peu partout. Georg, j'ai ici avec moi un ouvrage d'un certain Norman Scott emprunté à la librairie. Ils ont fouillé le fond, fait joujou avec de la dynamite, mais n'ont rien obtenu de très satisfaisant.

Il abandonna le livre sur la table.

- De même pourquoi aurait-il dérobé deux tonnes d'or ? Je ne savais pas ! Il les aurait gardés pour lui ?
- Non, je peux vous affirmer, Anne-Lise que votre père était un honnête homme. Nous avions un plan. Ce trésor partait vers une cache.

Hitler eut un sourire en coin.

- Je faisais office de commanditaire. En revanche, la collection de timbres lui appartenait et les 76 kg de métal jaune trouvés sous son jardin sûrement ses économies.
- Je peux vous dire ce que j'ai appris sur ma famille et ce « trésor ». Les Américains ont été renseignés par une dénonciation. Mais je n'ai jamais réussi à connaître l'identité du responsable malgré mes recherches.
- Non seulement Ernst était un SS fidèle, mais ce qui a été découvert faisait partie d'un vaste programme qui devait rester

secret. Il fallait tout mettre à l'abri pour une éventuelle reconstruction nationale et socialiste après la défaite. Nous avons donc dissimulé en quelques cachettes le trésor du Reich. À Merkels, mais dans d'autres endroits aussi.

Hitler eut le même sourire en coin que précédemment.

- Le nom du code du plan était KAMERADEN pour les initiales. Ce moyen mnémotechnique permettait de les retenir. Les voici dans l'ordre : Kremsmünster, Asse, Merkels, Eichhof, Rumpenheim, Altaussee, Dürmberg, Eggenberg et Neuschwanstein. Notez, Georg ! J'ai appris la liste par cœur. J'ai vérifié, ces lieux existent encore sauf pour la mine de sel d'Asse ou nous ne pourrions pénétrer. De 1995 à 2004, elle a servi de stockage de déchets radioactifs ! Ce serait trop dangereux.

J'inscrivais soigneusement sur un calepin les localités qu'il me dictait, lui faisant répéter au besoin.

- Tous ces endroits contiennent des caches, au plus profond de la terre ou d'un château. Ensuite, Kaltenbrunner ou d'autres dignitaires pouvaient dissimuler une part du trésor là où ils le désiraient, mais devaient laisser un indice. Pour Merkels, comme pour toutes les villes ou tous les villages, la marque était basée sur la lettre K. Le mur de la grotte et les étais de soutènement formaient un « K ». Vraiment très astucieux !
- Anne-Lise, vous ne connaissiez pas le plan. Votre grand-père se devait de vous communiquer cette information ! Et à vous seule ! Comment a-t-il procédé ? Il ne pouvait tout de

même pas donner directement le code. Quels furent ses derniers mots ?

- Je les ai mémorisées⁵⁶ ! « J'ai servi mon peuple avec un cœur chaud. J'ai fait mon devoir selon les lois de mon pays. Je suis désolé que mon peuple dans ces temps difficiles ne soit pas exclusivement dirigé par des soldats. Je suis désolé que des crimes aient été commis. Je n'ai pris aucune part à ceux-ci. Je me suis battu honorablement. Allemagne, bonne chance ! »
- Il se devait de formuler un message neutre sinon il aurait été censuré. Donc en résumé, seule la dernière partie compte. Essayons. D pour Deutschland, G pour Glück et A pour Auf ! Soit les initiales DGA. Je le soupçonne même de nous avoir mis sur le chemin avec « heißem Herzen » (un cœur chaud) qui nous donne HH.
- Que signifient ces lettres ?
- Heil Hitler, évidemment !

Il parcourut la carte après m'avoir jeté un regard mêlé de reproche et pourtant rieur.

- Si je cherche en partant d'Altaussee ? Pas loin, nous avons Grundlsee, alors où est le D.... L'unique village de la région qui commence par D est Döllach⁵⁷ ! Comique pour un trésor Allemand ! Si on tire un trait depuis le lac, puis le deuxième on arrive sur cette bourgade. Il nous faut un château, mais il n'y en a pas à Döllach ! Fausse piste !
- Dommage !

⁵⁶ Soit en allemand : « Ich habe meinem Volk mit heißem Herzen gedient. Ich habe nach den Gesetzen meines Vaterlandes meine Pflicht getan. Ich bedaure, daß mein Volk in dieser schweren Zeit nicht ausschließlich von soldatischen Menschen geführt worden ist. Ich bedaure, daß Verbrechen begangen worden sind. Ich hatte keinen Anteil an ihnen, ich kämpfte ehrenhaft. Deutschland, Glück auf! »

⁵⁷ Hitler a sûrement voulu faire un jeu de mots avec la monnaie : le Dollar

Je profite de cette pause pour manger un morceau et Hitler savoure lentement sa tasse de thé. Je ne comprenais pas qu'un vrai Allemand comme lui puisse aimer cette infusion de feuilles ! Mais il m'avait déjà fait prendre conscience à juste titre que l'on fabriquait la bière avec du houblon ! Anne-Lise se remet à lire l'ouvrage de Norman Scott, apporté par Hitler. Un marque-page indique les passages intéressants.

Au bout de quelques minutes, elle s'écrie.

- Eurêka ! J'ai trouvé ! Comme le lac est très profond et très grand, Norman Scott n'avait rien localisé d'autre que la carcasse d'un vieux véhicule militaire tout rouillé. La peinture avait dû disparaître et on ne distinguait plus la couleur verte. Il n'en a pas fait mention dans son livre ! Die Grüne Ambulanz ! DGA !
- Mais il aurait découvert l'or à l'intérieur !
- Pas forcément ! Allons vérifier !

J'ajoutais.

- Anne-Lise, il manque le K ?
- Non, en allemand, on dit Krankenkraftwagen. Soit trois fois la lettre « K » dans un seul mot !

Elle avait sûrement raison. Je m'occupais sur-le-champ de louer une voiture confortable et tout terrain puis chargeais les bagages dans le 4X4. Après une heure de route tortueuse, mais entretenue, nous étions sur place. Le soleil faisait briller les eaux bleues et sombres entre les montagnes boisées. Un spectacle merveilleux. Nous apercevons enfin l'ambulance en photo sur un panneau faisant la réclame pour une attraction. Hélas pour nous, elle

demeure invisible depuis la berge caillouteuse, immergée à quinze mètres à côté d'une cabane de pêcheur.

Il fallait trouver un moyen pour m'approcher de plus près. Nous n'étions pas seuls. Au bout d'un ponton, des touristes se préparaient à descendre contre quelques billets. Je décide de me joindre à eux. Plonger n'avait aucun secret pour moi, mais je l'avais toujours fait sans l'aide de bouteilles d'oxygène et jamais aussi profondément. Mais un SS n'a peu de rien. Les organisateurs m'équipent et je m'enfonce au sein de la masse liquide sombre et glacée.

Je suis soigneusement et lentement le groupe qui se dirige vers le fond pour entrevoir l'épave au travers d'une eau trouble. Elle paraît comme endormie et relativement intacte.

Tous les militaires Allemands connaissaient ce modèle qui parcourait hélas ! trop souvent les champs de bataille. Nous l'approchons et je profite d'un moment d'inattention des guides pour me pencher et gratter un peu le métal subrepticement. Je reconnus instantanément la couleur jaune caractéristique de l'or que je dégageais sous mon couteau. Il était là sous la vase, la rouille et le restant de peinture. Comme je le pensais, rien à l'intérieur, aucun chargement, mais seul comptait le contenant. Il y en avait pour une fortune ! Je maquille mon éraflure et rejoins à la hâte les autres pour sortir enfin et m'entretenir avec Anne-Lise et le Führer.

- Vous aviez raison ! Il s'agit d'une Phänomen Granit 25H, la plus grande ! La carrosserie est en or ! Comment la tirer de là ?
- Je n'en sais rien, Georg, il va nous falloir du matériel et du personnel. Elle a dû être coulée par votre grand-père, Anne-Lise, et cela depuis plus de 70 ans ! Les 2,5 t de cette

« carcasse » dorment au fond de ce lac pour une valeur d'environ 60 millions d'euros ! Venez, nous en discuterons ailleurs !

- Mais où est le reste ?
- Nous avons en tout 7 cachettes qui devraient contenir à peu près 400 tonnes d'or ! Cela fait au cours actuel un milliard d'euros ! Mais la guerre faisait rage et le projet fut difficile à mener au bout. Partons. Nous devons enrôler. Georg, je vous charge de cela !

Pour tirer l'ambulance de la boue, je voulais une équipe complète, ou plutôt un commando ! Je les quittais, un pincement au cœur de laisser Hitler sans défense. Nos deux tourteraux rentrèrent sur Paris. Je recherchais des compétences utiles, un plongeur, un grimpeur, un spécialiste en explosif, un combattant, un expert électrique, un mécanicien, un chauffeur.

Le recrutement commença, m'emmenant un peu partout en Allemagne, en Autriche, en France et même en Hongrie. Je délaissais mon Führer, mais aussi ma Julie pour quelques jours, car c'était mon devoir. Un noble nationaliste français, fervent catholique, ancien membre d'une organisation royaliste, fut sélectionné par mes soins. Il avait de grandes connaissances en technologies actuelles et télécommunication, une tête pleine, un peu comme le jeune Henri. Jean-Michel de L. T., châtain et frisé, souriait tout le temps derrière ses lunettes rondes, le regard franc droit dans les yeux de son interlocuteur.

Ensuite vient le tour du mécanicien. Évitant de gros bras trop typés et tatoués, par discrétion, je choisisais un homme qui faisait merveille, m'assurait-on. Je le testais avec mes faibles talents, mais nettement en dessous de son niveau. Je m'attardais donc sur ce profil. Jorgen S., sorte d'ours roux et barbu, aimait la nature et militait pour l'église de Wotan. Un pur esprit païen

suédois qui s'était appelé Kristian. Mais, devenu profondément anti-chrétien, il avait changé de nom par la suite.

Kurt M., le combattant autrichien avait rejeté le FPÖ⁵⁸ pour rejoindre un groupe plus porté sur l'action. Il m'avait terrassé assez rapidement à la lutte et je n'en menais pas large. Je ne lui en voulais pas et nous avons fini autour d'une bière. Blond, le visage carré, il aurait fait sans peine la couverture de « Signal »⁵⁹. Anne-Lise n'étant pas avec nous, les effectifs du commando parlaient tous Allemand. Hans officiait comme expert en karaté et alpiniste.

Serge A., membre des ex-JNR⁶⁰ tenait le rôle de chauffeur. Une véritable armoire à glace qui avait les cheveux rasés et les traits poupins que traversait un grand sourire. D'une extrême gentillesse, il ne s'emportait que contre l'ennemi. Vraiment habile de ses mains, il pouvait tout réparer ou tout casser.

Le brun et petit Gian-Carlo F. maîtrisaient l'art des explosifs. Beau garçon, ce fasciste italien aimait un peu trop les femmes, les fusils et pistolets qu'il collectionnait en quantité. De toute façon, pour cette mission, j'avais prohibé les armes à feu. Mais toute expérience serait bonne à prendre.

Je cherchais des hommes polyvalents et sportifs, plus rusés et résistants que forts. Leur allure importait, car le commando ne devait pas attirer l'attention. Nous devons trouver un juste équi-

⁵⁸ Le Parti de la liberté d'Autriche (Freiheitliche Partei Österreichs, FPÖ), est un parti politique nationaliste autrichien fondé en 1955.

⁵⁹ Magazine Allemand de propagande.

⁶⁰ Jeunesses nationalistes révolutionnaires (JNR)

libre entre une équipe uniforme et une bande de pieds nickelés avec pour eux 1 million d'euros à la clef !

Par le plus grand des hasards, je tombais sur la fiche d'un légionnaire Allemand qui avait fini son contrat pour des raisons personnelles familiales. Il avait ensuite effectué plusieurs séjours comme mercenaire pour certains conflits, spécialiste des systèmes d'alarme. Un individu sans scrupule ne nous intéressait pas, je me devais d'approfondir son caractère. Hans F. entra d'un pas solide et s'assit en face de moi. Athlétique et fort, ce blond aux yeux verts restait impassible en toute situation, passant sa main entre ses cheveux coiffés en brosse en cas d'émotion. Lors de l'entretien, je confirmais ma première impression en vérifiant ses motivations. Chaque participation à un combat se faisait au côté de ceux qu'ils considéraient comme faisaient partie du clan des « justes⁶¹ ». Ne vous trompez pas, il parlait des nationalistes. Il avait fait une pause pour vivre avec une Hongroise, puis avait rejoint le parti Jobbik⁶². Sa compagne étant décédée, il voulait changer de pays.

Contacté par téléphone, Hitler désire à tout prix un septième membre. Pourquoi ? Par sécurité surtout, en cas de défection de l'un d'eux, mais il m'avoua aussi avoir vu récemment un film japonais d'un certain Kurosawa : « les 7 samouraïs ». Il nomma le commando « K » comme Kommando, Kaltenbrunner ou Kameraden, peu importe. Le principal étant que j'en prenais le commandement. Je le dirige avec fierté, impatient d'agir et de servir. Enfin faire mon devoir autrement qu'en montant la garde.

⁶¹ Ne pas confondre avec une autre notion « juive ».

⁶² « L'Alliance des Jeunes de Droite-Mouvement pour une meilleure Hongrie » communément appelé Jobbik, est un parti politique hongrois nationaliste fondé en 2003.

Ensuite, je pourrais retrouver le chemin de Paris et les bras de ma Julie.

J'estime avoir trouvé le dernier en Alain S., visage volontaire, sec et mince. Pas très jeune, mais spécialiste en boxe française et beau parleur. On l'appréciait beaucoup et même la gent féminine. Il travaillait en France chez IKEA au rayon des canapés. Il pourrait être le coordinateur si tout se déroulait comme prévu, devenir la tête pensante du groupe, car Hitler ne pouvait pas tout gérer lui-même depuis la France. Ou bien si je devais m'absenter. Il pratique la plongée à haut niveau tout comme Jean-Michel. Un bon point pour lui.

Le courant passa tout de suite entre les membres de notre petite troupe. Un idéal fort les unissait et il n'y avait pas d'ego surdimensionné. Je ne leur avais pas communiqué nos intentions réelles ni la présence d'Hitler à nos côtés. Il était trop tôt. Nous leur avions simplement fait part d'une rémunération considérable pour une action destinée à récupérer un véhicule militaire allemand en toute discrétion. Tout le commando avait été convoqué. Dans un salon privé de l'hôtel, j'explique à tous le but de l'opération, faisant un dessin au tableau, laissant à chacun la possibilité de s'exprimer et de poser des questions.

Alain et Hans semblent prendre le dessus lors des débats. Hans, le plus expérimenté, commence par lister ce dont il a besoin.

- Un camion et deux utilitaires pour transporter l'équipe et le matériel léger. Des équipements de plongée. Beaucoup de bouteilles. Un groupe électrogène pour l'air. Ça devrait suffire !

Alain enchaîne.

- J'ai compris, on va soulever l'engin avec des ballons ? Et puis on l'amène jusqu'au bord avec un palan. Dernier obstacle, le chargement.

Hans continua son langage concis.

- Un treuil ultra solide. Des rondins de bois. Ça devrait aller.
- Comme pour les pyramides, on la tire et on la guide au besoin. On pourrait utiliser un chariot élévateur... Et ensuite, on la met dans le camion. Mais pour arriver jusque-là, nous devons la tracter avec un bras de levage ou une grue.
- Et une dépanneuse.
- OK. Chacun son rôle. Gian-Carlo ?
- Je m'occupe de la surveillance du coin, de la logistique et des communications. Talkie-walkie pour tous.
- Jean-Michel, tu pilotes l'engin, Serge, Hans et Kurt, vous plongez avec moi ?

Ils acquiescent. Jorgen n'avait pas encore parlé.

- Et moi ? Je prends le poids lourd ?
- Désolé. Oui si tu veux.
- Il faudra peut-être de la force ! On va aussi doubler les treuils ! Aucun problème pour moi.

J'ajoute avoir l'intention de rester hors de l'eau pour superviser et la réunion finie, le commando se disperse. Quelques jours s'avérèrent nécessaires pour rassembler tout le matériel. Parmi celui-ci, un 38 tonnes immense et deux véhicules pour transporter l'équipe. Au moment prévu, à 21 h le convoi se met en route. Kurt conduit le minibus et Jean-Michel le grand camion. Pendant le trajet, le royaliste discute ferme avec Alain qui lui laisse peu de chance de répliquer, à son habitude. Jean-Michel est d'accord sur la plupart de ses idées, mais a du mal à s'exprimer. Jorgen

parle nature et politique avec Gian-Carlo. Seul Serge calcule de tête tout bas en grommelant :

- 2,4 t ! 5,4 m de long, 2 m de large, 2,3 m de haut donc ça rentre.

Arrivés sur place vers 22 h, les engins sont garés sur le parking à proximité de l'eau. Le 4X4 se positionne aussi près du bord du lac et les bonbonnes d'oxygène et le Zodiac sont débarqués. Gian-Carlo se poste en hauteur sur la route pour observer le voisinage. Il changeait souvent d'emplacement, mais conservait un contact radio permanent avec le reste de l'équipe.

Les tenues et bouteilles de plongée sont rapidement distribuées et équipées puis les hommes se laissent couler vers le fond. L'étape la plus délicate est de repérer la cible sous la surface en utilisant peu d'éclairage. En pleine nuit, en ce coin reculé, mais dégagé, toute lueur aurait pu être aperçue à plusieurs kilomètres. Gian-Carlo veillait au grain, mais personne ne vint les déranger.

Le système de production d'air consistait en un énorme compresseur fixé sur le plancher du camion. Une fois la carcasse approchée, des ballons sont immergés et apportés à proximité de l'épave. Puis leur gonflage débute. Il en fallut par moins de 6, complètement en pression, pour que la lourde masse commence à bouger. La vase aspirait encore le châssis du véhicule et Hans, Kurt et Serge et Alain durent employer toute leur force pour la hisser difficilement à l'aide de barres de fer. Kurt passait de ballon en ballon pour les surveiller et Alain put enfin donner le signal de traction.

La dépanneuse se met à l'œuvre et l'ambulance se dirige peu à peu vers le bord du lac. Le puissant moteur suffit pour la dépla-

cer. Dès que la berge fut en contact, on stoppe tout. Les plongeurs s'arrêtent et les ballasts improvisés sont détachés. La « Phänomen Granit » se couche sur la rive heureusement très caillouteuse. Le treuil fait bien avancer l'épave, mais elle a tendance à s'enfoncer. Le toit sort de l'eau et sa forme rectangulaire vieillotte caractéristique se démarque facilement de la surface immobile. Le commando doit encore la poser sur des rampes en acier pour la tirer hors de la vase. Ensuite, un chariot élévateur prendrait le relais pour la hisser en entier. L'appareil de levage peine et malheureusement le procédé se révèle très bruyant. Les roues frottaient parfois contre le métal et grinçaient. Par chance, la boue servit peu à peu de lubrifiant et le crissement cessa. Enfin, la carcasse fut chargée et la bâche noire du camion rabattue. Le matériel fut rangé sans tarder et le convoi se met en branle vers le point de repli.

Toute l'équipe a élu domicile en pleine forêt, occupant une ferme louée pour quelques mois. La grange abrite les véhicules et la bâtisse possède de nombreuses chambres et d'espaces de stockage. Après l'intervention, j'avais été contacté pour venir chercher l'or. Il me fallait ensuite m'en débarrasser rapidement et partir vers la Suisse conformément à nos plans. Mais avant je devais avoir une conversation avec notre groupe. Allaient-ils continuer l'aventure ? J'entrais dans la salle où tous dînaient, l'air solennel et un peu crispé, tristes de se séparer, mais heureux d'avoir réussi leur mission. Alain m'interpella.

- Alors Georg ?
- Je peux vous verser votre argent immédiatement. Soit 2 millions d'euros par personne. En liquide ou sur une banque. Je vous avais promis 1 million, mais j'ai encore besoin de vous si vous êtes d'accord. Pour une prime supplémentaire de 5 millions d'euros ! Le même travail qu'aujourd'hui, mais sur 5 endroits différents !

Ils se concertent du regard et après une minute de silence, tous acceptent avec enthousiasme.

- Maintenant, nous pouvons boire !

Le soir même dans ma chambre, après avoir rassuré ma Julie au téléphone durant une bonne demi-heure, je pris une carte pour planifier la récupération du restant de l'or. Je sortis mon crayon et pointais méticuleusement les caches et rayais celles déjà faites : Merkels-Kesselbach, Altaussee et Asse. Je ne cherchais pas à calculer le trajet le plus court, ni à respecter l'ordre du mot « KAMERADEN », mais à brouiller les pistes. Nous devions quitter l'Autriche pour y revenir par la suite. Rumpfenheimer serait notre prochaine destination en Allemagne à Offenbach-sur-le-Main. Eichhof se situait aussi en Allemagne, proche de Bad Hersfeld, à 100 kilomètres environ. Ensuite, ce serait l'Autriche avec trois étapes. En premier, Eggenberg en Styrie au sud-est de cet hôtel, près de la ville de Graz. Puis Kremsmünster et à côté de Salzburg, la mine de Dürmberg.

Je gardais pour la fin de notre périple, le meilleur, le château de Neuschwanstein près de Füssen dans l'Allgäu, en Allemagne. L'admirable palais de Louis II de Bavière restait une légende pour tout Allemand, le symbole du romantisme allemand. Un vibrant hommage à Richard Wagner qui ne pouvait que plaire à Hitler. J'étais impatient de pouvoir le visiter, n'ayant jamais pu le voir. Hitler m'avait promis que nous irions tous ensemble, il avait même prononcé un discours sur place en août 1933, et en avait fait une superbe aquarelle en 1914.

Chapitre 8 – Rumpenheim 106

Rumpenheim n'est pas un vieil ouvrage médiéval, mais une énorme construction toute blanche au toit d'ardoises d'un gris foncé et brillant. Elle se détache avec netteté sur un ciel d'un bleu éclatant. Des centaines de fenêtres percent les façades de tout l'ensemble du bâtiment et même sur les deux grandes ailes identiques, le tout formant un immense U adossé au bord d'un fleuve. Du côté gauche, il touche la ville et de l'autre une forêt de chênes. Le lieu semble désert, il était encore un peu tôt pour la visite. Nous en avons profité pour peaufiner les derniers détails et lire la documentation procurée par l'office du tourisme local. Le château a l'air flambant neuf, il avait été restauré en 2002. Les architectes avaient commencé par les caves. Fort heureusement, ils avaient épargné les tonneaux d'époque, ce qui se comprenait vu leur poids et leur contenu. Ils en avaient fait une attraction supplémentaire, d'autant plus que l'intérêt historique ne sautait pas aux yeux.

- Nous devons tout d'abord déterminer l'endroit exact. On le sait tous, il peut être identifié par une marque simple ou double basée sur la lettre « K ». Ce peut être un signe sur un mur ou n'importe quoi. Réfléchissez ! Posez-vous la question. Comment cacheriez-vous des tonnes d'or et depuis la guerre sans risque de découverte ?
- Aucune réponse ne vint.
- Georg, je n'en ai aucune idée, « amici », on entre et on avise ! J'en ai assez d'attendre. Inutile d'y aller tous ensemble !

Gian-Carlo part devant suivi par les inséparables Kurt et Hans qui voulaient une bière. Parler de tonneaux leur avait donné soif.

- Tu restes là, Alain ?
- Oui, je me concentre.

Alain prenait peu à peu la place du chef. Cela ne me gênait pas, je pourrais les laisser agir en toute autonomie. Au bout d'un quart d'heure, il avait trouvé.

- Plus la peine de chercher ! Rappelle-les ! Lisez cet imprimé ! « Découvrez notre cave exceptionnelle et possédant des spécimens uniques de tonneaux multi centenaires ; la cave du roi » ! König's Keller ! Deux fois « K » ! Les gars, 1 à 0 pour moi, Jean-Michel !
- Ça y ressemble ! Ne les préviens pas, on y va tous par petits groupes.

Le château ouvre enfin et la cave du roi aussi. Nous sommes les premiers et les seuls d'ailleurs, faisant mine de ne pas nous connaître. Une hôtesse nous guide, Gian-Carlo et Alain se chargeant avec plaisir de distraire son attention et Hans et Kurt restants en retrait. Ce dernier tente discrètement d'action le robinet d'une barrique.

- Que fais-tu ? Ce n'est pas l'heure de goûter au vin !
- Je veux vérifier quelque chose. Attention, je déverrouille la bonde. Je confirme. La pression est anormale, insuffisante pour une barrique de cette taille. Je l'affirme. Je suis passé par Heidelberg et Ludwigsburg. Ces villes possèdent toutes les deux de plus grands tonneaux et le débit y est beaucoup plus fort. Les barriques sont creuses ! Je peux le jurer !
- Ah bon, si c'est scientifique !
- Je peux finir mon verre ? Oui ? Je dois contrôler les autres !
- Très consciencieux de ta part.

Rejoignant le groupe, ils informèrent Alain de leur découverte. D'après Kurt, une seule barrique contenait de l'or. La visite terminée, rendez-vous fut pris pour un deuxième parcours, mais en pleine nuit.

À 11 heures de soir, Gian-Carlo montait la garde dehors avec Alain, à l'angle du bâtiment, près des maisons avoisinantes. Jean-Michel et Serge étaient éparpillés, mobiles autour du château pour effectuer une surveillance complète. La porte de la cave fut facile à crocheter et le système s'alarme ne résista pas longtemps à Hans.

- On fera quoi du vin ? On ne va pas le jeter tout de même ? Ce n'est pas écologique du tout ! Il ne faut pas gaspiller !
- Kurt, tu en fais ce que tu veux ! Du moment que tu ne le vends pas avec une étiquette « Ein volk, ein Reich, ein Führer » ⁶³ !

Jorgen empoigne sa scie sauteuse sans fil et s'approche du tonneau pour entamer la face arrière. Il tremble, n'osant pas. La barrique lui inspire un respect « viticole » tout naturel puis enfin décide d'attaquer franchement le tonneau. Comme Kurt l'avait deviné, aucun liquide ne coula. Jorgen fut rassuré. Le foudre possédait bien un double fond. Il introduit une caméra sonde éclairée pour vérifier. L'inspection révèle un compartiment secret. Kurt avait eu raison, car on pouvait clairement identifier un éclat lumineux et jaune à l'aide de la lampe torche : de l'or.

- On peut soulever cette grande barrique ?
- Non. Trop lourd.
- Bien Hans, on découpe tout ?
- On casse tout.

⁶³ Un viticulteur italien Alessandro Lunardelli lance en 2003 une série de vins « historiques » avec, au choix, des photos de Hitler, Himmler et notamment des slogans nationalistes dont celui-ci. En vente sur son site <http://www.vinilunardelli.com> dans la partie « Linea Storia ». Un beau cadeau pour les fêtes ou anniversaires ! Ou un gros coup de buzz !

Il s'empara d'une masse et frappa le bois aidé par Jorgen. Au bout de quelques chocs, une brèche suffisante fut faite et l'or fut chargé, remplissant le camion. On utilisa des caisses et le chariot élévateur fit plusieurs allers-retours. Cela fut fatigant et prit beaucoup temps. Jean-Michel, Gian-Carlo et Serge quittèrent leurs postes de surveillance et Alain resta seul. Mais rien ni personne ne vint nous déranger et, avant les lueurs de l'aurore, tout avait été récupéré soit environ deux tonnes. Sans oublier quelques litres de vin pour lesquels un billet fut abandonné en échange.

Pour l'évacuation, nous sommes repartis par la route, rassurés par le déroulement parfait de l'opération. Un bac permettait pourtant de franchir la rivière du Main derrière le château, mais trop petit pour nous transporter tous. Serge conduisait le camion, Jean-Michel le véhicule contenant le matériel et toute l'équipe s'écroula dans les sièges. Je saluais le commando.

- Bien joué, on file sur Bad Hersfeld, vers Eichhof. J'ai réservé des chambres dans plusieurs hôtels. Vous vous reposez et moi je vais cacher l'or avec Serge et Jean-Michel. Ensuite, je reviens. Ça me prendra du temps, mais demain on se donne rendez-vous à 21 h pour une première visite de nuit. Le lieu est privé. Alain, tu vois cela comment ?
- Ça complexifie le problème, je ferais des recherches sur Internet. Ils doivent avoir le Wi-Fi. Je vous prépare un plan dès cet après-midi.
- Donc on passe à l'action ce soir ? Parfait ! Mais là, nous, on roupille ! Alain, fais-moi plaisir, dors !
- D'accord Gian-Carlo !

Il se révélait souvent difficile de faire taire Alain. À l'heure précise, tous étaient présents et de bonne humeur après un excellent repas. Alain expliquait.

- Depuis 2010, le château abrite l'Institut Fraunhofer pour l'énergie éolienne. Pour les béotiens, un truc écologique à la mode. En ce qui concerne l'édifice, d'un côté, un grand donjon carré juxtaposant un bâtiment à la façade blanche. De l'autre une tour ronde et deux flancs de muraille sur deux niveaux. Les premiers et deuxièmes étages sont en pierre et le troisième à colombages bordeaux et peint à la chaux. Pour le reste, ils ont ajouté des corps de ferme pas très loin en forme de L et un immense hangar avec un toit en double pente. Tout autour une petite route qui donne aussi sur des constructions de bureaux et habitations. Un environnement où l'on pourra difficilement être discret. Donc on visite tranquillement et on décide ensuite.

Le minibus fut garé au fin fond un chemin de traverse et l'équipe se dispersa dans le noir. Progressant lentement à cause de l'herbe et du sous-bois, le devant du château devait être évité, car on entendait aboyer des chiens. La nuit était froide, mais dégagée. Contournant l'arrière du complexe, le groupe découvrit une chapelle baroque avec des piliers torsadés sur l'extérieur. Invisibles depuis « Google Maps », les arbres la camouflaient en totalité.

- Kolon ! Kirche ! Les colonnes ! L'église ! Et en plus, regardez-moi ces motifs ! Sur du gothique rococo à la rigueur, mais pas sur du roman. Ça ne se fait pas ! Alain, 1 à 1 pour moi !
- Jean-Michel, je ne vois rien, seulement des sculptures rondes comme une bille.
- Oui, cela se dit Kugel en allemand. Une confirmation de l'endroit pour celui qui a le code.
- OK, tu as gagné, normal, pour un expert en lieux de culte !

Jorgen s'approche avec sa perceuse et perfore le calcaire du support. La mèche s'enfonce rapidement puis rencontre quelque

chose de dur. Une fois le foret extrait, il put constater que celui-ci comportait des traces de métal doré à son extrémité.

- Vérifions-les toutes !

Il fit vite le tour et chacun des orifices révéla une marque jaune.

- Les piliers sont constitués d'or, mais avec de la pierre autour ! Nous en avons pour plusieurs dizaines de tonnes !
- Pas la peine de calculer, on charge tout. On bouche les trous pour revenir demain. Préviens tout le monde et on se replie.

Sur le chemin du retour, l'ampleur de la tâche paralysait un peu mon esprit. Je ne voyais pas comment faire pour tout évacuer en une seule visite.

- En informatique, on a le même problème ! déclara Jean-Michel. Pour réaliser des sauvegardes, on a parfois un temps limité pour effectuer une copie de données volumineuses. Nous avons besoin soit d'une plage horaire plus grande ou bien d'un plus gros débit.

Gian-Carlo confirma.

- Les ouvriers arrivent le matin très tôt à cause des cultures et partent le soir tard. On a pu constater qu'à 22 h, du personnel travaille encore.

Jean-Michel reprenait son argumentation.

- Disons que de 23 h à 5 h cela laisse 6 heures et sans compter la présence du gardien et des chiens. Il nous reste le week-end, mais une partie des employés demeure sur place en permanence. Pour le reste, il nous faut soit un véhicule de taille supérieure ou alors plusieurs poids lourds. Jean-Michel,

l'idéal serait un 50 tonnes comme dans les mines. Non, plutôt un camion-benne pour transporter la terre, ça doit suffire. Pour accroître le débit, deux mini tractopelles à godet embarquées dans le deuxième.

- Bien, Serge, on va essayer de gagner du temps. Demain matin, tous sur le pont pour chercher tout ça.

La journée suivante fut chargée. On avait « emprunté » ou loué l'équipement, mais à des kilomètres de là et avec beaucoup de difficulté. Nous avons dû prendre en main le nouveau matériel ce qui n'était pas chose aisée pour tous. Jorgen et Serge jouant le rôle de formateur pour Kurt et Gian-Carlo. S'occuper du surveillant et des alarmes éventuelles fut la tâche d'Hans et de Jean-Michel qui s'en acquittèrent rapidement.

- Pas de système de sécurité. Un simple cadenas.
- Tu es déçu, Hans ?
- Mais oui. Trop facile.
- Le gardien ? Les chiens ?
- Au dodo !

Ils se débrouillaient parfaitement sans moi. Désireux de les aider, je demeurerais encore pour cette mission, mais, par la suite, ils devront voler, si l'on peut dire, de leurs propres ailes.

Cette nuit-là, à l'arrière du bâtiment, le camion de chantier roule tous feux éteints. L'orage gronde et nous avançons sur un sentier boueux un peu trop étroit à mon goût. En deuxième position venaient les machines et enfin le minibus fermait la route. Devant le véhicule de tête, Jorgen et Kurt, en réels éclaireurs, tracent le chemin avec des lampes torches faiblement perceptibles.

Une fois atteint le côté du château, les petits engins jaunes descendent un à un pour s'aligner près de l'église. Jorgen démarre le premier.

- Faites comme moi !

Jean-Michel et Gian-Carlo restent en retrait, guettant sous la pluie, inquiets qu'il puisse abîmer la chapelle. Le toit pouvait s'affaisser. Cela s'avérerait non seulement dangereux, mais pas très « catholique ». Jorgen, en bon païen, ne s'en préoccupe pas. Il avance et frappe une colonne, la cinquième, et elle s'écroule fort heureusement vers l'extérieur de l'édifice, laissant la charpente intacte.

Il suffisait de réitérer la manœuvre avec les autres machines et de charger le contenu de chaque godet. Au total, l'opération ne prit « que » 2 heures. Le bruit était tout de même important, mais bien que les bâtiments ne se situant qu'à 500 mètres nous n'avons pas été dérangés. Le camion masquait les lumières et le vacarme était assourdi par l'orage et l'averse.

Alors que l'or et tout le matériel sont enfin embarqués, un problème majeur est survenu. L'engin de chantier, à cause de son poids, s'était presque embourbé. Par chance, le deuxième le poussa et il put en définitive reprendre la route. Rien ne nous retenait. Le convoi se met donc en marche vers le point de repli. Cette fois-ci, il va falloir faire vite pour sécuriser notre butin. Je m'occuperais de conduire un des deux poids lourds, rempli à bloc vers la Suisse vers l'usine de M. Horner et Serge dirigerait le deuxième avec Jorgen.

Nous étions de retour le surlendemain avec deux véhicules. Toujours par nationalisme chauvin, j'avais loué un petit bolide de chez Porsche et pour Jorgen en toute évidence une Saab sué-

doise. Mes compagnons m'avaient laissé après un dernier verre dans un bar. Je finissais ma bière tranquillement lorsqu'entrèrent deux personnes, dont une que je reconnus rapidement ; l'inspecteur allemand que nous avions entr'aperçu à la gare. Le deuxième ne semblait pas l'accompagner, il portait un costume sombre un peu comme un représentant de commerce. Je me souvenais de ce visage de type juif slave. Aucune chance de me cacher de lui sauf derrière ma chope, heureusement encore pleine. Je bus donc le plus lentement possible. Le stratagème échoua, car il se dirigea droit vers moi et vint s'asseoir en face de moi, calmement.

- Pas la peine de faire d'esclandre, le café est cerné. Nous nous connaissons. Je vous ai déjà vu à Berlin ! Sur une photo ! Ah, je ne me suis pas présenté. Inspecteur Wizmann ! Et vous ?

Il pousse un cliché devant moi sur la table. J'aurais pu ne rien répondre et ne pas rentrer dans son jeu, mais j'étais curieux.

- Que me reproche-t-on ?
- Vous étiez à Berlin avec la Mercedes et à la mine de Merkers. Donnez-moi des informations et je serais clément. Où sont vos complices ?
- LÀ-DEDANS !

Joignant le geste à la parole, je lançais le contenu de la chope au visage pour me ruer en direction des toilettes espérant trouver une sortie, bousculant l'homme en costume. Aveuglé quelques instants, le policier se jette derrière moi, ne me laissant que peu de portes à franchir. Je bloque celle-ci avec un meuble et m'assure de la solidité pendant que retentissent les coups de bouter sur celle-ci. Mais le chêne allemand massif résiste et je peux donc m'enfuir par l'arrière du bâtiment pour courir à l'hôtel.

Rassemblant mes bagages, je prends un taxi pour me mener à la ville la plus proche.

Durant ce temps, l'inspecteur Wizmann se séchait consciencieusement. Son plan avait fonctionné à merveille, mais il n'avait pas prévu l'incident de la bière. Il demanda une serviette à l'homme en costume et le questionna.

- Alors, vous avez réussi ?
- Oui, il a une puce dans la poche de son veston par sécurité au cas où il éteindrait son téléphone. On l'a placé sur écoute et géolocalisation. Mais il faut se dépêcher pour le suivre, il peut quitter le pays ou abandonner son vêtement.
- Mais non, laissez-le-moi. Je m'en charge.
- Il aurait pu porter une arme.
- J'en possède une, moi. Vous le tracez sans vous être repéré, mais interdiction de le perdre. Traversez la frontière si nécessaire et vous me faites un SMS toutes les 30 minutes au minimum. Je vais me changer à l'hôtel.
- Bien.

L'inspecteur Wizmann avait pu retrouver Georg grâce à la photo de la gare et à une enquête minutieuse de son service. La récupération de l'or ne pouvait pas passer inaperçue. On ne peut pas dire que les engins de chantier volés et loués aux alentours ou même les tonneaux éventrés à Rumpfenheimer étaient des plus discrets. En toute évidence, une équipe se dépêchait de se réapproprier les trésors du Reich, il pouvait l'affirmer haut et fort. Il devait anticiper rapidement le prochain « cambriolage historique ». Malheureusement pour lui, il ne possédait pas encore toutes les cartes en main.

Je changeais souvent de véhicule, bien qu'ignorant le piège de Wizmann. Il fallait à tout prix prévenir mes camarades. Mais

j'hésitais. Devais-je me servir de mon portable ? Si la police me recherchait, ils me surveilleraient sans doute. Je m'arrêtais alors sur le bas-côté puis sortit de ma poche un petit papier à carreaux plié en quatre et rédigé par Henri. Je devais suivre ses instructions à la lettre en cas de problème. Je dus me reprendre à plusieurs fois pour effectuer la manœuvre. Elle nécessitait d'éteindre celui-ci puis de le rallumer en appuyant sur trois touches puis choisir cinq ou six menus pour enfin redémarrer le téléphone. Une fois celui-ci effacé je retirais la batterie et le lançais hors du véhicule. De rage, j'avais ajouté ce dernier point pas du tout obligatoire ni décrit dans la méthode. Je remis le contact et fonçais vers la prochaine étape espérant les rattraper avant.

Pendant ce temps, l'équipe complète se dirigeait vers Eggenberg comme convenu. Jean-Michel et Gian-Carlo discutaient religion et sédévacantisme⁶⁴ et Hans apprenait le hongrois. Alain et Jean-Michel étaient toujours en concurrence pour trouver la cache suivante.

- Comment fais-tu pour gagner, Alain ?
- Je réfléchis, Jean-Michel...
- Personnellement, j'ai un dictionnaire sur mon Samsung !
- Moi aussi pour traduire rapidement !

Fort heureusement, la destination du trajet était ouverte au public. L'immense palais baroque d'Eggenberg se nichait dans une splendide forêt et se dotait d'un jardin « à la française ». La fa-

⁶⁴ Le sédévacantisme (de l'expression latine *sede vacante*, « le trône de saint Pierre étant vacant », utilisée entre la mort ou la renonciation d'un pape et l'élection de son successeur) est une position religieuse défendue par une minorité de catholiques du courant traditionaliste. Ils affirment que, depuis 1958 (mort de Pie XII) ou 1963 (mort de Jean XXIII), le siège de Pierre est vacant et que les papes qui se sont succédé depuis ne sont que des usurpateurs

cade ne possédait pas moins de 52 fenêtres. Jean-Michel les avait toutes comptées. Sa forme rectangulaire avec quatre tours carrées et une plus haute au milieu qui en imposait. Les 4 côtés identiques encadraient une cour majestueuse ornée d'arcades et de coursives en pierre de taille ocre. L'intérieur rivalisait avec les plus somptueux châteaux, mais l'équipe ne venait pas fréquenter les lieux par simple plaisir. Ils avaient inauguré une nouvelle méthode de prospection plus discrète. Hans et Kurt en touristes se promenaient avec une caméra HD et un téléphone transmettant en « Facetime »⁶⁵ le contenu de leur trajet.

À la sortie du circuit, en fin d'après-midi, nos deux compères rentrent à l'hôtel où le reste du commando les attend. Pour ne pas éveiller les soupçons, ils avaient réservé une salle prétextant une réunion d'entreprise. Le visionnage fut long. Après avoir scruté son GSM pendant un bon quart d'heure, Alain signala doucement, presque en chuchotant :

- Kanone Kammer, la chambre aux canons, ou des canons...
- Où as-tu aperçu cela ?
- Dans la cour sur une des portes.
- Je veux l'examiner de près.

Une fois la chose vérifiée sur la vidéo, Jean-Michel et Alain furent renvoyés sur place. Dès leur retour, ils confirmèrent.

- La serrure est très vieille et s'ouvre en 10 secondes. Dans une grande pièce, on peut voir quelques supports en bois. Mais aucun mortier !

⁶⁵ FaceTime est une application de visioconférence développée par Apple.

- Les gars, pas la peine de chercher un dictionnaire. Ils sont peut-être au musée de la chasse au rez-de-chaussée.
- Mais oui, Hans, laisse-moi vérifier sur mon téléphone
- Alain, notre score semble correct ou pas ?
- Oui, ça compte ! On y va !
- On déjeune quand ? fit Jorgen.
- Après !
- Zut.

Il fallut quelques minutes pour trouver le bon cliché du musée et son adresse puis un quart d'heure pour grimper dans le véhicule. En effet, un seul était nécessaire au vu du nombre et l'équipe monta à l'arrière debout dans le grand camion. Quant à lui, Serge conduisait à côté de Hans. Une dizaine de petits canons dans les 100 kilos environ pouvaient être portés à plusieurs. La chose fut assez aisée et le retour à l'hôtel triomphal avec le chargement. Contents d'eux-mêmes et affamés, ils dînèrent de bon cœur. Mais le tirage au sort désigna Jorgen pour aller livrer l'or avec Gian-Carlo en Suisse. Après le repas et quelques verres, bien sûr.

Pendant que mon commando faisait des merveilles, j'étais sur la route. Je tombais malheureusement en panne en rase campagne. Hélas ! Me sentant suivi et désireux d'échapper à la surveillance probable de l'inspecteur Wizmann, j'avais eu la mauvaise idée de changer pour une discrète et vulgaire Renault. Je ne voulais pas les contacter par téléphone, mais arriver avant eux. Vu l'heure, je n'y parviendrais plus. Ma direction demeurerait toujours Kremmünster en Autriche, mais au vu de l'état du véhicule et sans moyen de les joindre, je devrais encore parcourir à pied le reste du trajet. Le résultat n'était pas garanti, à des centaines de kilomètres. Il me fallait en reporter au Führer et cela me gênait. Je n'aimais pas l'échec.

Je laissais la voiture pour entamer une grande marche. Il faisait beau et j'avais chaud. Je me mettais à l'aise, abandonnant la plupart de mes affaires, ne gardant que mon veston et un pull noué autour des épaules⁶⁶. Je retroussais les manches de ma chemise, mais je tenais à conserver une allure correcte pour faire de l'auto-stop. Je commençais donc ma « longue marche »⁶⁷. Au bout d'une heure, je fus emmené par un camion qui roulait vers la France. J'en profitais pour emprunter le portable du chauffeur et alerter Alain au sujet de mon interpellation ratée. Il me rassura me prévenant qu'il se chargeait du reste et que tout se passait au mieux. Je pouvais enfin rejoindre mon Führer et ma Julie.

⁶⁶ Habitude BCBG élégante mais fortement et honteusement pratiquée et pas seulement à droite.

⁶⁷ La Longue Marche est un périple de plus d'un an à partir de 1934, mené par l'Armée rouge chinoise et une partie de l'appareil du Parti communiste chinois pour échapper à l'Armée nationale révolutionnaire du Kuomintang de Tchang Kaï-chek durant la Guerre civile chinoise.

Chapitre 9 - L'attaque 120

De retour à Paris, Adolf Hitler me fit part de son besoin d'écrire. En toute logique, j'avais l'intention lui acheter un stylo élégant et raffiné comme il les aimait, mais il préféra s'acclimater à la technologie moderne. Depuis peu, il tapait ses textes lui-même sur le clavier de son ordinateur portable comme une simple dactylo. Était-ce par goût ? Je le crois vraiment, car Internet devient pour lui une fenêtre sur le monde. La saisie directe lui permet de se passer d'intermédiaire et de se former à ce nouvel outil et moyen de communication. Il commence à mettre en forme ses idées et son histoire, s'aidant d'Internet puis voulut que son travail fût publié. Anne-Lise lui apporte toute son assistance, car il pensait et rédigeait tout naturellement encore en langue allemande. Il contacta donc un des rares éditeurs en Suisse qui propageaient des écrits nationalistes ou controversés pour la parution de son premier ouvrage (depuis son retour). Cette biographie révélait certains points inconnus sur sa vie. Il s'excusait souvent auprès de moi de cette « vanité ».

- Les mensonges juifs devront être démontrés, mais « Rome ne s'est pas fait en un jour ». Je n'ai pas aimé cette allégation sur mes testicules ! Et comme le dit la publicité, « je les aurais un jour, je les aurais⁶⁸ » !

En dépit d'un succès tout relatif en librairie, il continue dans cette voie et publie d'autres livres sur ce qu'il maîtrisait le mieux : lui-même et l'Allemagne. Graduellement, sa littérature se diffuse de mieux en mieux, plutôt bien accueillie, car fourmil-

⁶⁸ Paroles d'une publicité télévisée pour MAAF. Hitler regarde trop la publicité.

lant de détails, et aussi bien en Allemagne qu'en France. Par souci de sécurité, il lui faut éviter soigneusement toute allusion à la Shoah et tout nationalisme exacerbé. Son éditeur suisse avait d'ailleurs refusé d'imprimer un de ses manuscrits à cause de la présence de sujets polémiques. Une société française prit alors le relais avec plaisir, en raison de l'augmentation des ventes. Le premier public d'Hitler fut les historiens, puis il se tailla une réputation de sérieux auprès des universitaires.

Il travaillait toujours sur deux volumes en même temps, précisément sur son dernier ouvrage et en parallèle sur la réfutation de l'holocauste. Il avait entrepris de rassembler un ensemble de preuves établissant que la propagande russe était à l'origine des rumeurs de « camps de la mort » et que la Shoah était une vaste fumisterie. Il alla jusqu'à acheter des dizaines de documents issus des bibliothèques américaines (« National Archives and Records Administration ») concernant le procès de Nuremberg. Il complétait ses sources provenaient par des archives russes. Bien sûr en raison des positions officielles de ces deux gouvernements, tout n'y était pas, mais par recoupement on pouvait obtenir des conclusions intéressantes.

La tâche se révéla beaucoup plus ardue qu'il ne pensait, et cela pour plusieurs raisons. La première est que le révisionnisme était interdit. Il avait pu se rendre compte de la chape de plomb qui recouvrait les opposants au système et cela, quel que soit le pays. L'Europe s'était dotée d'une presse audiovisuelle et écrite toujours et encore liée à la juiverie financière sinon au mieux d'opinion gauchisante. La deuxième raison était plus matérialiste. Aucun livre ne pouvait connaître le succès sans être exhibé sur le petit écran. Malgré la qualité de ses manuscrits, ils ne seraient pas diffusés à une grande échelle sauf si son auteur « passait » plusieurs fois à l'antenne. La notion de « passage » exprime parfaitement l'idée de brièveté de la chose. Le message

télévisuel reste court par essence même. La capacité d'assimilation des masses étant limitée dans de telles conditions, l'information devait être simple et répétitive et donc partielle. Hitler le disait en d'autres termes dans « Mein Kampf » sans compter Goebbels.

L'écrivain « Mr Heller » dut patienter une année pour se bâtir une réputation d'« expert ». Il n'était pas de gauche, ni juif, ni homo, ni noir, ni d'une minorité quelconque et n'accédait pas aux médias par relations. Il dut se résigner à retarder sa lutte contre le plus gros mensonge du siècle. Mais il pensait sérieusement à mettre sur pied un comité de recherche spécifique sur la question qui regrouperait et financerait les travaux des grands révisionnistes comme Robert Faurisson ou Vincent Reynouard. En attendant, il décida d'établir le contact avec les nationalistes français pour en dresser un état des lieux en commençant par les plus proches localement et tous courants confondus. Son idée de départ était de les aider secrètement. Certains y seraient réfractaires par principe, mais pour ceux qui accepteraient, aucune ingérence de sa part ne serait imposée dans leur stratégie ou leurs lignes de conduite. Ce n'était pas de la corruption, il leur accordait une totale indépendance et une confiance absolue. Ils se comporteraient comme bon leur semble, réconfortés et assistés dans leur combat sans craindre les attaques coûteuses en temps et argent. Tous les frais judiciaires seraient payés par un fonds d'investissement spécifique. Pour éviter une stigmatisation journalistique, l'origine des sommes serait dissimulée. Le CRIF et la LICRA risquaient de voir leurs actions en justice diminuer en nombre. On peut se permettre un procès et une lourde amende si l'on a les reins solides !

Hitler décida donc d'aider les mouvements suivants : les royalistes, l'« Action Française », l'« Œuvre Française », Rivarol, sans oublier le « Front national » et les identitaires. Mais aussi

Philippe Ploncard d'Assac, Alain Soral, Vincent Reynouard et tous les sites Web patriotes, salons beiges ou bruns. Hitler ayant toujours été pragmatique il finança même des groupes de musiques nationalistes. Certains furent présentés à « M. Heller ». Ce fut assez « folklorique » et je le pense, assez plaisant pour lui. Malgré notre manque de culture RAC et Oï et notre scepticisme sur l'utilisation du rock, musique d'essence américaine, ils étaient de notre bord.

Et Dieudonné ? Eh bien, vous ne me croiriez pas si je vous disais que je comprenais tous ses spectacles ainsi qu'Hitler, mais ses partisans formaient un vivier très intéressant qui pouvait être un des ferments d'une possible révolution. Bien sûr, il n'était pas d'accord avec toutes ses idées, mais cet individu avait fait chanceler les bases de leur prétendue démocratie, il avait droit à son soutien.

Le premier à être reçu par Hitler fut Vincent Reynouard, le premier à s'être ouvertement et publiquement affirmé comme national-socialiste et à avoir connu la prison. Un lundi, celui-ci se présenta. Un homme replet, pas très grand, et d'apparence modeste franchit le seuil de la maison. Ce matin-là, mon Führer était affairé à ses recherches et le nez dans les livres. Il laissa entrer M. Reynouard au salon. Lorsque celui-ci se leva pour l'accueillir, il blêmit.

- Vous ! Vous !

Il avale sa salive et continue.

- Pardonnez-moi, mais vous ressemblez beaucoup à ...

Hitler l'interrompt et le pria de s'asseoir.

- Hitler. On me l'a déjà dit et comme lui, je partage ses idées. Ce sont les vôtres, je le sais. Allons droit au but, je veux...
- Dernière question ? Auriez-vous un lien de parenté ?
- En effet, mais restons discrets là-dessus, nous en parlerons plus tard. Discutons.

Il passa la journée entière avec M. Reynouard. Le soir venu, il prit congé avec un air guilleret qu'il n'avait pas en arrivant. Il avait reçu le support inconditionnel du Führer. Malheureusement quelque temps après il fut condamné. Très exactement, le 11 février 2015, il subit 2 ans de prison fermes « pour avoir diffusé sur Internet des vidéos contestant les crimes contre l'humanité de la Seconde Guerre mondiale ». Puis il purgea encore deux mois supplémentaires en mai de la même année. Hitler s'occupa de lui et finança un soutien actif. Il ne pouvait faire moins pour ce héros de la cause national-socialiste qui avait failli abandonner la lutte pour des raisons familiales et de découragement bien compréhensible !

Ce jour-là, précisément, le commando « K » m'avait contacté au téléphone. Tout se déroulait comme prévu et aucune police en vue. Je me présente devant Hitler pour prendre des ordres. Il reste quelques instants à réfléchir puis déclare.

- Ils peuvent se débrouiller sans vous. Laissez-les finir la mission. Nous les rejoindrons pour l'ultime partie de la « récolte ». Vous n'êtes pas indispensable, Georg.
- Bien. Merci, mon Führer.

Je le quitte pour retrouver Julie, rassuré et content.

Hitler rongea son frein, mais eut bientôt la satisfaction de connaître enfin une réputation littéraire grandissante, en Suisse, puis en France et en Europe. Pour se distraire et également par amu-

sement taquin, il illustrait parfois ses livres avec des aquarelles de son cru. Il était tout de même flatté par cette réussite sous un faux nom. Il était apprécié pour sa juste valeur, son talent.

Arriva ce qui devait arriver, il fut invité sur le petit écran par l'animateur Frédéric Taddéi pour parler d'un de ses ouvrages. Quelques jours avant l'émission, une polémique vit le jour sur son passage à la télévision. Un obscur scribouillard juif avait dû apercevoir le visage d'Hitler. Il écrivit dans un quotidien le commentaire suivant : « En l'époque actuelle où l'antisémitisme est en pleine expansion, la présence d'un auteur ressemblant autant à Adolf Hitler à la télévision ne peut que poser problème ». Il fut soutenu par l'intelligentsia israélite et quelques gauchistes anciens trotskistes.

Le soir venu, je l'accompagne, désireux de rester en retrait. Inconnu de tous, mes traits et ma physionomie auraient pu accroître le malaise. Il ne faisait pas bon être blond et de type aryen sur ce plateau. J'étais pour eux une caricature, un véritable « négatif » photographique.

Sont présents : Arno Klarsfeld⁶⁹, ainsi qu'un représentant du CRIJF⁷⁰. Élisabeth Levy⁷¹ était là également, et une journaliste appartenant au parti socialiste. Un insipide pseudo-dissident faisait son « mea culpa ». Ils allaient pouvoir se déchaîner sur lui : Édouard Nabe⁷². Pour se défaire d'une accusation de mono-

⁶⁹ Fils aîné de Serge Klarsfeld, avocat et écrivain juif d'origine roumaine, et de Beate Klarsfeld.

⁷⁰ Conseil représentatif des institutions juives de France. La presse omet souvent le J du mot juif. Pèchent-ils par action ou par omission ?

⁷¹ Élisabeth Lévy est une journaliste, polémiste et essayiste française, directrice de la rédaction du magazine Causeur. Descendante d'une famille de Juifs séfarades algériens installés au Maroc.

⁷² Alain Zannini, dit Marc-Édouard Nabe, est un écrivain et pamphlétaire français.

pole télévisuel purement « fortuit » ce jour-là, on avait rameuté une célébrité « neutre », non pas par son genre sexuel, mais par ses idées.

Dès le début, la discussion porta sur la personnalité d'Adolf Hitler, sujet central du livre de M. Heller. À chacun son tour, les invités ne faisaient que prononcer des inepties ou des insultes en demi-teinte. Pour eux, l'ouvrage était bien renseigné sur le fond, mais la forme était critiquable, à la limite du révisionnisme. Hitler ne pouvait être qu'un monstre sanguinaire et tout document tentant, même sans mauvaise intention, de le réhabiliter serait criminel. Mon Führer bouillait d'impatience. Il les remettait calmement à leur place, un à un, en détaillant ses arguments. Qui mieux que lui connaissait la vérité !

Ses talents d'orateurs et son charisme font merveille. Il avait totalement changé de style. L'univers intimiste et relativement clos d'un plateau de télévision ne se prêtait pas aux envolées dignes des discours donnés devant des milliers d'hommes. Il avait compris en visionnant un grand nombre d'émissions que convaincre exigeait un ton doux, mais ferme, une voix assurée. Cela consistait surtout à faire réagir positivement les personnes présentes dans le studio. Comme au spectacle, ou dans un salon, le plus amusant avait forcément raison. Autour de lui, tous se taisaient peu à peu sauf un Arno Klarsfeld survolté qui persistait.

- De toute façon avec un visage comme le vôtre on ne peut être qu'antisémite ! Regardez-le, il a la gueule d'Hitler !

Son attitude est étrange, il bredouille, ses yeux n'étaient pas fixes et il paraît sous l'emprise d'une quelconque substance : alcool ou stupéfiant ? Un verre de whisky près de lui et caché à la caméra me le confirme. Le public pousse un « oh » d'indignation à la mention du nom d'Hitler ! Les invités se figent ou s'emportent.

Élisabeth Levy se met à plaisanter et, comme à son habitude, éructe un rire de hyène bruyant et désagréable pour masquer son embarras. Le représentant du CRIJF examine tout autour de lui d'un sourire gêné. Il tente de calmer Arno Klarsfeld. Mais Hitler l'apostrophe.

- Quoi ? Antisémite ! Retirez cela tout de suite ! Je suis un vieil homme, mais je ne me ferais pas insulter. Vous me devez le respect !

Arno Klarsfeld s'entête. Il arrive tout juste à se contrôler suffisamment pour ne pas lancer quelque chose à la face d'Hitler comme il l'avait déjà fait lors d'une autre émission.

- Je n'en ferais rien ! Vous êtes Hitler !

Je craignais son tempérament naturel qui l'aurait trahi, mais il avait compris parfaitement qu'il n'était pas à la tribune au NSDAP⁷³. Il maîtrisait l'outil audiovisuel et feignait une totale indignation.

- Monsieur, vous êtes un xénophobe ! Vous me critiquez pour mon apparence ! Cela a un nom : le racisme. Je vous prends à témoin. Est-ce ma faute si j'ai ce visage ? Dois-je avoir honte de mes parents ?

Klarsfeld le regardait fixement et répétait, mais plus bas.

- C'est Hitler, Hitler ! Je le sais !

⁷³ Le Parti national-socialiste des travailleurs Allemands (Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei, est désigné sous le sigle NSDAP.

- Nous irons en justice, vous l'avez voulu !

Mon Führer avait marqué un point et le public applaudit chaleureusement. Le reste de la dispute finit dans un brouhaha digne d'une cantine des S.A. que je fréquentais lors de ma jeunesse à Berlin. Mais il sort en grand vainqueur de ce débat. Arno Klarsfeld s'attarde dans le studio, sirotant une nouvelle rasade de sa boisson ambrée. En partant, je constate qu'il avait vidé son verre et dérobé celui d'Hitler. Il devait être trop saoul pour s'en apercevoir. En quittant les lieux, Hitler fut retardé par le représentant du CRIJF qui essaya de le dissuader de tenter un procès. Il l'aborde d'un ton mielleux et engage la conversation, ce qu'Hitler fait volontiers. L'avocat commença par le flatter sur ses ouvrages, mais en vient rapidement à l'altercation.

- Il est un peu dérangé et saoul, soyez magnanime.
- Non j'en fait une question de principe et vous devriez me soutenir.
- Je comprends, mais que cela reste au moins en privé. Nous allons le rappeler à l'ordre.

Il ne cessait de fixer sa montre et insistait lourdement.

- Quelle est votre position ?
- Immuable, je porte plainte contre cet individu. À son âge, ce n'est plus un enfant qui mérite une punition. Ou alors, faites une déclaration publique.
- Ce n'est pas possible. Si vous persistez, sachez que nous serons contre vous.
- Je croyais que vous m'approuviez ?
- La conversation est terminée, on se reverra au procès si vous osez !

Il tourna les talons en regardant une dernière fois l'heure. Quel lâche ? Je fis de même. À 23 h 30, nous devions rentrer. En tant qu'aide de camp, je tenais à ce qu'Hitler se couche tôt. Mon Führer et moi grimpons dans un taxi attrapé au passage. Il est calme et détendu, presque goguenard.

- Je suis assez satisfait de cette première émission ! Goebbels aurait été fier de moi. Ceci étant dit, je me suis fait un ennemi et j'ai besoin d'un avocat rapidement. Un ou plusieurs, je me le demande ?

En arrivant chez nous, il était une heure du matin. Je me suis tout de suite rendu compte que quelque chose n'allait pas. L'entrée du pavillon était restée entrouverte. Sur le trottoir personne, au loin une voiture grise avec deux inconnus à l'intérieur. Je paie le chauffeur, laissant Hitler un peu à l'écart, puis m'introduis prudemment dans le jardin en avançant vers la maison.

La porte était fracturée et le sol du couloir jonché de débris. Le salon était dévasté et un tag à la bombe de peinture couvrait le mur : « FACHO on aura ta po ! ». Ce n'était pas un cambriolage ! Même sans signature, cette inscription prouvait, à coup sûr, que ce fou drogué et ses amis n'avaient pas apprécié l'humiliation télévisuelle. Je comprenais mieux pourquoi le juif regardait sa montre avec insistance. Il avait pour mission de nous retarder. Accessoirement, ce graffiti donnait aussi une bonne indication sur le niveau intellectuel et scolaire des attaquants.

Notre refuge n'est plus sûr du tout. Je vérifie nos biens les plus précieux pour dresser un court inventaire. Aucun risque pour les documents, car Hitler ne se déplaçait jamais sans sa mallette avec son ordinateur portable sécurisé, sa clef USB et son disque dur cryptés. Mais nous avons une cache secrète où nous stockions notre or et nos papiers. Un rapide coup d'œil me permet de

constater qu'ils ne l'ont pas trouvé. Leur amateurisme me rassure. Rien ne peut révéler notre identité. Aucun drapeau noir, blanc, rouge avec la croix gammée et tant mieux, car ce simple fait nous aurait condamnés d'après ce que j'avais lu dans les journaux. En France et en Alsace, un individu avait été inquiété pour ce délit alors que la bannière était dans son salon⁷⁴ !

Hitler ne m'avait pas obéi. Il était venu me rejoindre, il avait couru en direction du chenil pour prendre des nouvelles du berger allemand, il m'avoua avoir eu un mauvais pressentiment. Il avait raison, Wolf était étendu au sol, raide mort, empoisonné. Pour la deuxième fois, je vis Adolf pleurer, il tient Wolf contre lui, ne disant rien, puis quelques minutes plus tard il se relève, les mâchoires serrées.

- Georg, ils le regretteront !
- Oui, ce sont des lâches !

À ce moment précis, une horde bruyante se présente au portail. Certains portaient la cagoule et scandaient « Am Israël Hai⁷⁵ ». Ils allaient être servis, Hitler se lève et se dirigea rapidement vers la maison en déclarant.

- Retenez-les, je reviens !
- Mais non, restez dedans, je m'en occupe seul !

Ma stratégie est simple. Employer la tactique de l'ennemi juif. Diviser pour mieux régner, disait, je crois, Machiavel. Diviser le groupe pour mieux les mettre hors d'état de nuire. Je prends la

⁷⁴ Véridique ! A Saint-Blaise-la-Roche sur un mur faisant face à une fenêtre donnant sur la rue !

⁷⁵ Faites une recherche de la signification exacte. La traduction est au-dessus de mes forces.

gamelle de Wolf pour la lancer violemment à la tête d'un des cinq types qui s'étaient avancés dans le jardin. Je n'emploierais même pas le mot d'hommes pour des individus qui tuent un chien sans nécessité et n'envisagent le combat qu'à cinq contre un. J'atteins ma cible et l'adversaire s'écroule en criant avant de partir en courant se tenant l'arcade sourcilière ensanglantée. Une chance que le bol ne fut pas en plastique.

Je me souvenais de l'assassinat de Horst Wessel⁷⁶, mais je n'avais pas l'intention de finir comme lui. De plus, les agresseurs n'étaient pas lourdement équipés : un poignard, une batte de baseball et un poing américain formaient heureusement leur pitoyable arsenal. En tant qu'ancien SS, je n'allais pas me laisser terrasser par des produits américains. Je profite du trouble occasionné par mon lancer pour m'emparer de l'arme de mon opposant et l'asséner sur la tête des deux plus proches de moi. Je porte un violent impact au visage d'un frêle barbu arborant un vêtement de sport (sweat-shirt⁷⁷) avec la mention « Antifa⁷⁸ ».

L'individu restant tente un lancer de pied qui me touche en pleine poitrine. Un instant destabilisé, j'étais presque content d'avoir quelqu'un avec qui me confronter. Il sort un couteau de sa poche, ce qui me permet de me jeter sur lui pour le plaquer au sol. Déséquilibré, je le mets hors d'état de nuire avec seulement deux coups de poing. Le combat cessa faute de combattants. J'attrape un des attaquants toujours dans les pommes pour tenter

⁷⁶ Sturmführer Horst Wessel, membre des SA, assassiné par les communistes à Berlin

⁷⁷ Littéralement « maillot qui permet de transpirer » ! Dégoutant anglicisme, non ?

⁷⁸ Antifa = antifasciste, sous-espèce de la race humaine (« untermensch » en allemand).

de le réveiller. Ce fut le moment où Hitler arrive à ma rescousse avec son arme, un « Walther PPK ⁷⁹ ».

- De l'aide, Georg ?
- Non, pas la peine, ils sont partis, mais je conseille de ne pas demeurer ici, ils vont sûrement revenir plus nombreux. Que fait-on ? Je charge tout dans le 4X4. On se replie ?
- Bien, mais d'abord, je m'occupe de ce type.

Ma prise n'est pas glorieuse, un individu chétif et chauve qui se réveille et implore notre pardon. Hitler l'emmène dans le salon pour l'interroger.

- Je ne te demande pas pour qui tu travailles ni qui t'a envoyé ! Tu n'es qu'un pion et je sais déjà ! Mais réponds à cette question ! Pourquoi avoir empoisonné Wolf ?
- Ce n'est pas moi, c'est Jonathan !
- menteur, tu as encore ses poils et son odeur sur toi ! Comment t'appelles-tu ?
- Ducamp ! David ! Mais ce n'est pas de ma faute, c'est Jonathan ! Il l'a tué, car le chien aboyait trop fort !
- David ou Jonathan, garde tes mensonges pour toi ! Me reconnais-tu ?
- Oui, un facho ?
- Non, tu te trompes de pays. Observe-moi mieux !
- Euh... Je ne vois pas !
- Mais que tu es stupide ! Et avec une petite moustache ?
- Mais... Vous êtes mort ? Vous êtes Hitler ou son fils ?

Il bégaye et fixe le visage du Führer. Hitler grommela :

⁷⁹ Une des armes favorites d'Hitler

- Juif et con ! Ce n'est pas incompatible !

Il le regarde froidement avec ses yeux bleu clair.

- Je n'ai malheureusement pas eu d'enfants ! Mon nom est Hitler, Adolf Hitler ! Le méchant ! Je vais te descendre !

Hitler sort son pistolet et se prépare à tirer.

- Pi..Pitié ! Je vous en supplie...
- Tu n'en as pas eu pour le chien ! Mais tu te fais dessus ?
- Sniff...

Hitler ajuste, le coup part et la balle s'écrase contre le mur. La détonation avait claqué à quelques centimètres des oreilles de notre agresseur. Il était indemne et en était quitte pour un pantalon trempé et une surdité momentanée d'une heure ou deux.

- Déguerpis, et dis à tes maîtres ce que tu as vu et qui je suis ! Mais personne ne te croira !

J'avais observé la fin de la scène ayant presque fini de transvaser nos affaires dans l'Audi. Je devais mettre Hitler à l'abri de toute urgence. Bien que nous n'ayons commis aucun méfait, les juifs nous attaquaient ! L'histoire se répétait. Hitler ramassa encore quelques objets personnels puis nous avons abandonné les lieux. Il était temps, car à peine au bout de la rue d'autres voitures avaient fait irruption ; des véhicules de police.

Chapitre 10 - La riposte 134

Nous avons dormi à l'hôtel ce soir-là et discuté longuement pour prendre certaines décisions cruciales. Bien que se déplacer en taxi à Paris soit pratique, cela n'était pas très sécurisé. Nous retournâmes chez nous deux jours plus tard après une brève reconnaissance de ma part. Je devais trouver une demeure sûre et nous devions louer les services d'une agence de protection. J'insistais pour que ce ne soit pas dans le même quartier, et pas trop loin de Julie. En attendant, Hitler avait contacté plusieurs cabinets pour une action contre Arno Klarsfeld. Certains avaient refusé par peur ou par principe et étrangement à cause d'un emploi du temps plus que chargé. Il réussit tout de même moyennant la promesse d'une prime substantielle à convaincre un des rares avocats de type « non juif ». Le jour suivant, maître Boulanger arrive à l'hôtel, il était grand, âgé, et tout à fait sympathique. Il s'installe avec mon Führer dans le salon pour y travailler. Une fois la situation expliquée, l'homme de loi déclara.

- Votre affaire paraît simple et gagnée d'avance, mais vous devez en assumer les conséquences. L'agression physique ne pourra pas être prouvée et Klarsfeld est avocat lui-même. Il connaît très bien le code. Si vous attaquez, vous pouvez dire adieu au petit écran. Ils ont eu Soral et Dieudonné, alors vous ne faites pas le poids. De même, je vous parie que votre éditeur ne vous publiera plus. Que fait-on ?
- On continue, je m'en moque !
- D'accord !
- Et vous, Maître ? Vous ne craignez pas de représailles pour votre carrière ?
- Je suis couvert par mon métier, et puis je prends ma retraite dans un an !

Malgré tout, le procès eut lieu. Dans le hall du palais de justice, Arno Klarsfeld affichait toujours ce sourire hautain en se pavant au milieu des photographes et de la presse. Il fit s'approcher ensuite ses hommes de loi. 5 avocats en toge faisaient corps autour de lui. Aucune télévision ne vint voir Adolf Hitler sauf une chaîne d'informations qui, de plus, déforma ses propos le soir même après montage. Le jugement fut rapide et Hitler gagna, mais n'eut qu'un euro de dommages et intérêts et dut payer la procédure. Une victoire à la Pyrrhus tout de même. En outre, Arno Klarsfeld s'opposa aux interviews à la sortie de l'audience, trop soucieux de son image. Deux jours après, comme par hasard, l'éditeur d'Hitler le contacta et cassa son contrat à ses torts et à ses frais.

- Maître Boulanger avait raison ! Comme en 33, je suis encore boycotté par ces maudits juifs ! Je vais le faire paraître à compte d'auteur. Mon premier livre a très bien marché et mon dernier était en rupture alors j'en publierais 5 000 et me passerais d'intermédiaire.

Ainsi, après quelques semaines et démarches, son ouvrage fut fin prêt. Mon Führer le proposa gratuitement aux libraires qui eux s'empressèrent de le distribuer. Certains refusèrent par allégeance au système, mais d'autres furent attirés par le gain potentiel. Le stock fut vite écoulé et le deuxième tirage fut augmenté. 10 000 exemplaires furent imprimés et rapidement vendus. À ces 10 000, succédèrent d'autres pour enfin arriver à obtenir un franc succès en librairie. En ce qui concerne les émissions de télévision, malheureusement, Hitler ne fut plus invité, mais il tenait là sa riposte.

Notre jeune voisin nous rendait souvent visite et expliquait comment faire sa propre chaîne YouTube. Il lui avait donné

quelques astuces pour rester anonyme. Lorsqu'il venait, « Tonton Rodolphe » était de bonne humeur et très studieux.

- Si vous voulez envoyer des messages de façon confidentielle, servez-vous du programme Tor.
- Comme le dieu ?
- Cela ne s'écrit pas de la même façon que THOR avec le marteau comme dans le film. On peut utiliser ce logiciel depuis une clef USB ainsi aucune trace sur le PC. Par sécurité, lisez votre courrier électronique avec Tor. Si vous devez vous connecter sur Internet sans cela, alors masquez votre adresse MAC et passez par un point Wi-Fi gratuit.
- Ou cela ? Dans ce quartier ?
- Oui au Mac Do.
- À quelle adresse ? MAC ?
- Non. Vous confondez. Cela n'a aucun rapport. Oubliez, je vous paramètrerais tout.

Je ne comprenais rien, mais j'avais entendu, en amenant le goûter. J'avais du mal à voir Adolf Hitler manger un hamburger au « Mac Donald's » du coin ! J'avouais y être allé pour essayer pour faire plaisir à ma copine Julie, mais la nourriture n'était pas très bonne ni très copieuse. Henri continuait à parler de téléphones dans un jargon technique qu'Hitler se faisait traduire. La conversation durait encore pendant une heure entre l'élève et le jeune « professeur » puis ma chérie vint le rechercher et naturellement m'embrasser.

Le choix de notre futur domicile répondait à un cahier des charges précis. Pour des questions de sécurité, notre nouvelle habitation devrait disposer d'un vaste terrain et de plusieurs entrées. Malgré cela et grâce à un budget conséquent, M. Heller fit l'acquisition d'un hôtel particulier dans le quartier de Julie et de deux résidences avoisinantes dont une mitoyenne. Un parc

l'entourait avec de grands arbres. La demeure était ancienne, cossue sans être luxueuse. Le père de Julie étant entrepreneur, il s'occupa des quelques transformations nécessaires envisagées par Hitler qui s'amusa de cette tâche, réaménageant une partie des locaux. En secret, il fit faire la jonction entre le bâtiment principal et la maison la plus proche. Il voulut même faire un « bunker », mais se contenta d'arranger et de renforcer la cave.

Mais Hitler avait une autre idée, un but précis. En parallèle à ses visites sur le chantier, il préparait ses deux équipes. Elles étaient composées d'une poignée de détectives et d'avocats dans le seul but de se consacrer à ses premières cibles : LDJ, Betar et Antifas. Ils étaient séparés en deux entités distinctes ou « cellules » totalement indépendantes. Le cloisonnement permettait d'éviter toute fuite. Il avait aussi accepté l'aide des nationalistes, mais en toute discrétion. Chaque cellule avait son objectif sur Paris.

Au vu de la racaille incriminée et après seulement un mois d'enquête, les rapports commencèrent à affluer. Un de ses « bataillons » comme il aimait à le dire avait trouvé une section Antifa et s'était mis à l'observer en détail. Les autres « limiers » furent affectés à la surveillance des sionistes parmi lesquels on retrouva comme par hasard des gens du Betar et le chauve qui avait tué son chien. La cible était dans le viseur, il ne restait qu'à les coincer et fabriquer un traquenard. Cela rappelait les débuts d'Hitler en politique et ce n'était pas sans lui déplaire.

Le piège consistait à monter une fausse attaque d'un local Antifa. Mais cela ne fonctionna pas comme prévu et à l'heure de la bagarre, personne n'était au rendez-vous. Aucun membre du Betar en vue. Une enquête poussée permit de déterminer d'où provenait la fuite. Grâce à un contact nationaliste trouvé par un détective, la taupe fut identifiée, un franc-maçon qui renseignait un proche du parti socialiste nommé Dupré et qui était inspecteur de

police et qui s'était fait embaucher par Hitler. Quoi de plus subtil que de prendre l'ennemi à son propre jeu ? L'embuscade fut donc tendue à nouveau et le commissariat où travaillait Dupré fut prévenu par une source « anonyme ». Un groupe de « fascistes » allait agir vers 15 heures ce samedi pour attaquer un bar.

En fait, la section Antifa locale fut alertée par Dupré. Mais le message fut intercepté et modifié, et ils furent avertis qu'ils ne devaient pas brandir de drapeaux ni de banderoles pour éviter d'être repérés. Pour cette même raison, ils devaient aussi porter des brassards noirs ou rouges. Au dernier moment, un agent double infiltré glissa discrètement quelques modèles blancs dans le sac et permit de verrouiller le piège.

Il faisait froid ce soir-là, à ne pas mettre une Femen⁸⁰ dehors toute nue. La totalité des Antifas était dans la camionnette payée par le PS comme au temps de SOS racisme. Une dizaine de volontaires était regroupés, accroupis sur le plancher et discutaient.

- Allez, on casse la gueule à tous ces nazis⁸¹ !
- D'accord, mais pas de slogan tout de suite ! Ce sont les instructions. On marche vers le café puis on rentre !
- Oui !
- Momo, enfile ton foulard ! Tout le monde pareil !

Tout se déroula comme nous avions prévu, l'attaque fut rapide et violente. Même rempli de mâles tatoués, musclés, et le crâne

⁸⁰ Une Femen est une pseudo féministe ayant pour caractéristique principale de montrer ses seins ou toute autre partie de son anatomie dans le but de choquer.

⁸¹ Un vrai national-socialiste se doit de réfuter le terme nazi. Car celui-ci a été inventé par Konrad Heiden, journaliste juif (Lire cet article en anglais <http://rexcurry.net/swastika-nazi-sozi-goebbels.html>).

rasé, le bistrot n'était pas un repaire de fascistes, ni d'Antifas, mais un bar gay. Imaginez l'affrontement. Une section Antifa bataillant contre une autre et surtout au milieu d'une faune homosexuelle. Évidemment avec leurs brassards aux couleurs noir, blanc et rouge, ils passèrent pour des nationaux-socialistes. La presse, avertie à temps par les détectives d'Hitler, était là. Le piège se referma. Ils étaient les assaillants, des skinheads et furent identifiés comme tels, et embarqués par la police. En dépit de leurs contacts politiques et avec les RG, il ne fut pas possible pour eux d'éviter les problèmes avec la justice. Quoique les attaquants soient de « gauche », contre ce crime ils ne pouvaient bénéficier d'aucune protection. Le gouvernement ne les portait pas dans son cœur depuis le barrage de Sivens⁸² et le cocktail Molotov lancé contre une voiture de policier. Bien sûr, cela ne valait pas une agression antisémite, et « au-dessus c'est le soleil ! », comme disait Dieudonné. Les homosexuels, persécutés ce jour-là, n'avaient pas leur Shoah.

Rien n'avait été laissé au hasard et le « bataillon » avait disséminé tout un tas d'indices à l'attention des enquêteurs. Des drapeaux allemands avaient été cachés à leur domicile, pendant plusieurs jours leurs connexions à Internet avaient été piratées, et une fréquentation assidue de sites nationalistes simulée. Des fichiers révisionnistes furent stockés sur leurs ordinateurs et quelques tickets de concerts de musique RAC⁸³ glissés par-ci, par-là. En résumé, le résultat d'un véritable travail de fourmi.

⁸² Le barrage de Sivens fut un projet controversé de barrage dans le bassin de la Garonne qui donna lieu au déclenchement de hordes d'antifas.

⁸³ « Rock Against Communism » = Rock contre le communisme

Hitler avait préparé de son côté un livre assez court, mais extrêmement documenté puisque possédant toutes les preuves. Il fit imprimer lui-même 20 000 exemplaires de ce brûlot qu'il nomma « Antifas chauds ! » Il les distribua gratuitement sans oublier d'en envoyer aux journalistes par l'intermédiaire de sa maison d'édition.

Alors que les Antifas étaient couverts habituellement par le ministère, cette fois-ci leur défense fut impossible, car ils passaient pour d'affreux « terroristes ». C'était faux, mais la « démocratie » médiatique ne s'encombre pas de ces choses-là. Les prétendues certitudes de leur culpabilité n'auraient pas tenu devant une analyse policière très poussée. Valls avait à sa portée un groupuscule et une occasion de se faire une publicité à bon compte. Encore une fois, on citait à tout bout de champ et pour n'importe quelle raison le national-socialisme. Un véritable concert d'invectives s'éleva dans la presse, les Antifas étaient condamnés sans être jugés. Quelle ironie de les voir taxés de fascistes ! La phrase attribuée à raison ou à tort à Churchill était désormais confirmée⁸⁴ !

Tout naturellement, Hitler ou plutôt Rodolphe Heller fut invité à nouveau sur les plateaux, lui qui avait été traité comme un Soral ou un Dieudonné était de nouveau fréquentable. Mais seulement chez Taddéi et en présence de la clique habituelle : un gauchiste, un représentant du PS et des membres du CRIJF, de la LICRA et du MRAP. Il ne manquait plus qu'une activiste Femen, toutefois ce n'était pas le sujet. La religion n'était pas en cause alors Caroline Fourest fut mise de côté et ce soir-là on désirait de vrais

⁸⁴ "Les antifascistes d'aujourd'hui, feront les fascistes de demain". Winston Churchill (1874-1965)

écrivains ou des gens qui comptent. Pour cette raison, on délaissa aussi Haziza.

Le spectacle débutait. Hitler semblait seul contre tous, mais il aimait cette situation et riait sous cape. Il savourait le moment présent. Dès le départ de l'émission, tous s'interrogèrent sur la réalité des faits et parlèrent de la banlieue et de l'islam, de l'influence du racisme. Puis ils firent appel au monstre de l'homophobie et tentèrent de minimiser l'implication des Anti-fas. Mais peine perdue, Hitler avait marqué un point.

- Vous plaisantez ! Sous le couvert d'antifascisme, qui ne veut rien dire d'ailleurs, le gouvernement socialiste a cautionné et financé ces extrémistes !
- Faux ! Vous êtes un menteur, M. Heller !
- Ah bon ? Je le démontre page 85 de mon livre et je tiens cette copie à notre public. Si cela ne suffit pas, j'ai une interview à ma disposition et des témoins !
- Monsieur Heller, cela finira devant les tribunaux !
- Vous ne connaissez que la répression, décidément...
- En tant que représentant du CRIJF je déplore encore une fois une attaque antisémite !
- Vous pensez vraiment qu'il s'agit seulement d'hostilité envers les juifs et les homos !
- Euh... Mais oui, comment osez-vous nier cela ! Vous êtes un fou et un négationniste ! Seriez-vous complice de ces gens-là ?
- Je vous préviens qu'Arno Klarsfeld a été condamné pour injures. Si vous voulez en prendre le chemin, pas de problème ! Je n'irais pas en justice, car je n'ai pas besoin de gagner de l'argent en intentant des procès comme vous le faites ! Qui plus est, je suis chrétien et je sais pardonner. Mais je vous rappelle que les agressions ont été faites contre des gays ! Pourquoi tout ramener à vous ? Je ne vois ici aucun membre

de la communauté LGBT ! Comment cela se fait-ce ? À moins que vous soyez homosexuel vous-même ?

- Mais comment osez-vous ?
- L'assistance se met à rire.
- Comment ? Qu'avez-vous dit, je prends le public à témoin ! Vous vous sentez attaqué ! Vous considérez « Homosexuel » comme une insulte ! Bravo, monsieur le socialiste !

La salle s'esclaffe à nouveau puis hue le représentant du PS.

- Mais nous changeons de sujet, déclara le porte-parole de la LICRA ! Nous avons été trahis et les coupables doivent être châtiés !
- En effet ! Je suis d'accord avec vous, il faut interdire le mouvement et supprimer cette association et tous les responsables !
- Euh... il ne s'agit que d'un simple cas isolé.
- On ne peut pas envisager de demi-mesures ! Celui qui a commis cette agression que vous qualifiez vous-même d'antisémite doit être puni !
- Mais... cela ne représente qu'une minorité !
- Aucunement ! Mais quand bien même, vous devez dissoudre les Antifas ! Cela aurait dû être fait dès mai 2016 après l'assaut contre la voiture de police !

Un applaudissement d'approbation le soutient puis la gêne s'installe et fit le silence dans les orateurs. Le représentant du MRAP fit une dernière tentative en prêchant pour sa paroisse.

- Je considère le MRAP comme une formation honnête qui ne saurait être confondue avec ces groupuscules désordonnés et antisémites.

Il avait du mal à prononcer ces mots. Le débat fut clos, car l'émission s'arrêta quelques instants plus tard. La presse du lendemain se déchaîna sur les vilains fascistes, mais sans mentionner l'implication des Antifas. On vit alors l'influence de la télévision sur les masses, mais le livre d'Hitler connut un véritable succès en librairie et s'arrachait comme des petits pains. Hitler fut invité dans tous les talk-shows pour proposer ses réflexions sur les récents événements. De plus, la communauté LGBT se mit en branle, pour ainsi dire, afin d'incriminer les Antifas. Les socialistes bien-pensants furent obligés de monter au créneau et à leur corps défendant.

Il fallait porter le coup de grâce, l'interdiction totale de ce mouvement de lâches était en jeu. Le second « bataillon » de détectives avait décidé de réitérer peu ou prou le même schéma en s'attaquant à un autre comité parisien des Antifas. Les moyens avaient été renforcés, car la section ciblée était beaucoup plus nombreuse. Le piège avait été préparé avec minutie et devait faire encore plus de bruit. Si le guet-apens fonctionnait, le gouvernement serait forcé d'agir. Les nationalistes avaient annoncé une manifestation multipartite en guise de protestation le lendemain en cas de succès.

La maison était prête et nous pûmes emménager par un week-end ensoleillé. Hitler convoqua son « bataillon » la semaine suivante. En toute discrétion fut appliquée la seconde partie du plan qui visait cette fois-ci les Femen. Estelle, une jeune femme nationaliste, les avait déjà infiltrés tout comme l'avaient fait les

« Caryatides » ou les « Antigones⁸⁵ ». Tout se passa comme prévu et la réussite fut totale.

Mais écoutons le compte rendu de « mission » d'Estelle.

- Ce vendredi, toutes étaient présentes. Pas un homme dans la salle. Juste quelques lesbiennes, des bourgeoises de gauche et la chef qui nous encadre. On a eu la veille la visite de « Caroline Founereste⁸⁶ ». Le clan l'appelle ainsi, car elle se tape souvent l'incruste au sein du groupe. Enfin si j'ose dire « sein ».
- Et qui pilote les Femen ?
- On connaît tous le financement. 100 % casher. Historiquement, le milliardaire allemand Helmut Geier, la femme d'affaires allemande Beat Schober, ainsi que le patron de presse Jed Sunden puis Georges Soros⁸⁷. Pour l'organisation on peut considérer une première strate ; les sympathisantes, puis une deuxième ; les chefs, le noyau dur. Mais il a suffi que je creuse un peu pour découvrir qu'une seule dirigeait vraiment et recevait ses ordres par SMS. Mais on s'en moque.
- Alors ? Comment as-tu fait ?
- J'ai installé un logiciel espion dans son téléphone et une fois les renseignements obtenus, je l'ai effacé. Sinon pour le reste rien de plus simple ! Une action en deux points. Tout d'abord, une fausse plaque en cuivre posée sur la synagogue pour la désigner comme mosquée. Aucune destruction de matériel de ma part. Deuxièmement, un message électronique truqué avec

⁸⁵ « Les ANTIGONES » est un rassemblement féminin anti-Femen tout comme « Les Caryatides »

⁸⁶ Il n'y a pas de faute, juste un mauvais jeu de mot.

⁸⁷ Comme il est dit sur leur page Facebook, George Soros a arrêté de financer en Juillet 2014 l'organisation après avoir découvert que les Femen voulaient ouvrir un bureau en Israël en Juin d la même année.

un plan Google Maps modifié et d'autres photos montages. J'avais aussi choisi une entrée la plus discrète possible pour éviter tout repérage préalable. Les Femen sont intervenues où je le voulais !

- Et pour le Betar ?
- La veille, j'ai mis ma tenue « Myriam Abitbol ». Sexy et vulgaire. Puis j'ai traîné dans un café du Sentier. J'ai sympathisé et ils ont mordu à l'hameçon. Le jour venu, ils sont arrivés rapidement sur les lieux et la bagarre a commencé ! Dès le début des hostilités, j'ai enlevé la plaque pour la dissimuler dans mon sac et voilà !

Sous les applaudissements de l'ensemble des détectives, elle termina sa phrase. Hitler s'était levé pour la féliciter.

- Bravo pour votre action et votre courage, vous êtes une vraie combattante !

La soirée se déroula ainsi, à discuter de la suite des événements et à commenter les flashes d'information continue sur BFMTV et les autres chaînes. Le Betar était donc impliqué dans le passage à tabac de militantes qui elles-mêmes tentaient de profaner une synagogue. Il en était fini des Femen. Elles avaient enfreint son mot d'ordre et avaient osé s'attaquer aux juifs. Pareillement, la presse de gauche qui les avait portées au pinacle les descendait en flamme. Les « vraies » féministes furent obligées de monter enfin au créneau. Elles protestèrent contre ces prétendues rebelles qui ne trouvaient pas mieux de montrer leurs seins. Et d'insérer des poulets dans leur vagin⁸⁸ en plein supermarché !

⁸⁸ Anecdote réelle : <http://www.youtube.com/watch?v=vSK-W5oKTZI&feature=related>

Elles furent interdites de territoire en France et le mouvement cessa quelques mois plus tard.

Les « chiennes de garde » n'avaient pas supporté que l'on moleste leurs consœurs. D'un seul cri, elles réclamèrent la tête du Betar. Heller faisait d'une pierre deux coups avec deux ennemis en moins. Le lendemain même de cette « agression inqualifiable », Valls se fendait d'une déclaration à l'emporte-pièce quoiqu'ambiguë. En effet, il se devait de ménager les femmes, les juifs et les « gens » de gauche tout en ayant une posture de fermeté destinée à faire plaisir aux « gens » de droite. Il fallut tout de même, un laps de temps pour que la dissolution du Betar fût prononcée.

Une autre conséquence inattendue quoique logique fût le retrait de la loi proposée par un député nommé Meyer Habib. Cet individu voulait sanctionner, au nom de sa communauté et de la « décence », l'acte potache de la quenelle. Il lui fut opposé que le poing brandi par les Antifas et puis par les Femen était un vrai geste de haine. Il pouvait aussi bien représenter un « salut nazi main refermée », qu'un « salut nazi déguisé ». Mais la nature historique « gauchiste » de ce signe l'emporta finalement. Sachez qu'une photo de SS poings levés fut même diffusée dans la presse, mais hélas sans succès. En revanche, des clichés de jeunes hitlériennes effectuant un portez armes tout à fait standard fût publié sur un site sioniste pour démontrer l'horrible signification de la preuve du ralliement « dieudonniste » ⁸⁹!

⁸⁹ Lisez par vous-même la bêtise du Bureau National de Vigilance contre l'Antisémitisme !
<http://alyaexpress-news.com/2013/12/la-quenelle-serait-a-lorigine-des-jeunesses-hitleriennes/>

Le projet suivant était de faire tomber la LDJ. Comme dans un jeu de dominos, il fallait établir le lien avec le Betar. Le bataillon de détectives travailla longuement sur le sujet avant de proposer un plan. Les membres de ces deux milices sont souvent les mêmes et les deux listes furent rapidement obtenues. On dénombra au moins 100 personnes qui faisaient partie des deux structures. On pouvait faire aisément l'amalgame. Si l'une était interdite pourquoi pas l'autre ?

Aux yeux de la loi, on peut mettre fin à la LDJ comme association pour plusieurs causes. Soit l'effectif minimum était atteint, ce qui n'était pas le cas. Soit à l'échéance de celle-ci ou si la raison d'être n'existe plus ou devenue sans objet. Le terme légal avait été fixé très loin dans le temps, en 2099. Quant à la « raison d'être », on aurait tant à redire sur ce point subjectif. Leur précédente dénomination « Liberté démocratie judaïsme » avait été annulée en 2003 à la préfecture de Paris, par absence de démocratie dans leur mouvement, probablement. Un article de 1901 prévoyait, la dissolution si elle portait « atteinte à l'intégrité du territoire national et à la forme républicaine du gouvernement ».

L'angle d'attaque principal était celui des infractions graves perpétrées par ces individus. Un grand nombre d'adhérents à la LDJ ont été à l'origine d'agressions, de violences et même de meurtres. La plupart ont été commis en réunion, et en profanant des incitations à la haine anti-française. Il était donc clairement établi qu'il s'agissait bel et bien un ensemble de groupes de combat et constituait réellement une milice privée. Après une longue bataille juridique, la LDJ fut interdite. Pour la petite histoire, ce qui fit pencher la balance de son côté fut la trahison de certains membres. Ils étaient furieux d'apprendre qu'en cas de défaite de leur camp, les apports financiers ne seraient pas restitués à leurs propriétaires ou à leurs ayants droit. Le juif ne changera jamais !

Chapitre 11 – Kremsmünster 148

La verdoyante commune de Kremsmünster se trouve en Haute-Autriche. Elle peut s'enorgueillir de posséder un immense et magnifique monastère bénédictin de style baroque. Son lycée avait donné naissance à un certain prêtre catholique, Joseph Mohr, l'auteur des paroles de « Stille Nacht, heilige Nacht ». Mais le commando « K » n'était pas venu pour entendre des chants de Noël. Toute l'équipe se doit de parcourir la totalité du gigantesque couvent en ne laissant aucun indice de côté.

Kurt et Hans tiennent à inspecter tout naturellement la cave marquée d'un grand drapeau rouge vertical à la mode japonaise et où les vins reposent sur des marches de pierre. Peut-être à cause du nom Kellerei qui commençait par un K ? Mais ils ne trouvent rien d'autre qu'un excellent petit blanc sec et fruité.

Chercher dans ce véritable labyrinthe est plus que difficile. Il leur faut beaucoup de chance. Ils sont prêts à renoncer et aussi aller dîner au restaurant du monastère : le « Stiftsschank », mais il n'est pas encore ouvert. La visite était fatigante et Jean-Michel eut une idée de génie, celle de faire une pause dans la maison de Dieu. La décoration est somptueuse dans un style rococo très chargé, mais surtout il fait frais à l'intérieur. Jean-Michel, toujours en compétition avec Alain, avait déniché grâce au dictionnaire de son téléphone le mot Kloster (cloître) et il avait déjà utilisé Kirche (église). Jorgen ne les accompagna pas et était parti admirer les arbres et la nature. Gian-Carlo s'était mis à prier au frais.

Encore une fois, Jean-Michel découvrit la cachette. Voici comment. Il s'était assis vers le devant du chœur avec Gian-Carlo, mais il ne se recueillait pas. Il observait, cherchait, balayant du regard le lieu saint. Puis il se leva d'un bond et courut plus qu'il

ne marcha vers le côté opposé de l'allée. Il n'oublia pas de se signer en passant dans l'alignement de l'autel puis fit signe de le rejoindre.

- La voilà ! La chaire du chancelier se dit « Kanzler Kanzel » et elle se trouve dans une église (Kirche) et à côté du cloître (Kloster) ! Alors, Alain ?
- Elle a été rénover. Donc rien de certain !

En effet, la chaire de type baroque était peinte en blanc et les ornements recouverts de dorures. Une restauration parfaite avait été accomplie. Jean-Michel s'approche du côté de la colonne de pierre la soutenant puis demande de l'aide à Serge pour crocheter la serrure du petit portillon. Il finit par grimper à l'escalier.

- Je ne vois rien.
- Mais cherche mieux dans le sol. Laissez-moi faire, donnez-moi un outil, un tournevis ou une lame. Serge ?

Avec le couteau, il descelle peu à peu un carreau puis un autre. Ils ne craignent rien. Personne à l'intérieur de l'édifice, car il faisait beau dehors et en fait un peu trop froid dedans. Ceci expliquait cela. Jean-Michel constate que le dessous est composé d'une unique et grande dalle. Convaincu, il s'attaque donc aux bords pour la dégager. Jean-Michel n'y parvient qu'au bout d'une demi-heure. Pendant ce temps, le reste de l'équipe faisait diversion. Un couple d'Allemands fut évincé par Gian-Carlo qui les emmena à l'extérieur pour un prétexte futile. Kurt et Hans furent rappelés et s'attroupaient devant le monument dissuadant les touristes en objectant une proche fermeture.

Le carreau de ciment est enfin libéré et Serge le soulève facilement pour y découvrir des petites caisses en bois vermoulu ! L'or était là ! Il faut évacuer les lieux au plus vite et tout embarquer.

Les sacs à dos sont mis à contribution, mais cela ne suffit pas. Serge court s'en procurer d'autres. La boutique du monastère ne fournissait pas ce genre d'articles, mais il ne revint pas les mains vides. Il les avait achetés directement aux visiteurs. Jorgen est contacté par SMS pour monter la garde. Il avait fait un tour à la jardinerie qui outre des objets pieux vendait des fleurs et des plantes. Gian-Carlo apprit par la suite que la marchande était aussi une belle jeune fille « plantureuse ». Jorgen fait le guet désormais devant la porte ce qui lui évite de rentrer dans l'église. Le chargement s'effectue sans encombre et Gian-Carlo tint même à laisser quelques billets pour la restauration de la chaire. Pourquoi pas ? Cela valait tout de même mieux qu'un lingot frappé du sceau du Reich allemand.

À la nuit tombée, ils étaient déjà en route pour Dürmberg, une autre mine de sel. Serge ne venait pas avec eux, il partait en binôme avec Kurt mettre l'or à l'abri en Suisse. Après une nuit d'hôtel reposante et un bon petit déjeuner, le brainstorming eut lieu en route. Ils n'étaient pas pressés, l'exploitation ouvrait à 10 heures pour fermer à 15 heures. La même société gérant d'ailleurs plusieurs établissements, dont celle d'Altaussee.

- J'ai fait 15 secondes de moins que toi, tu as perdu !
- Jean-Michel, tu es sûr ?
- Oui, Alain ! À toi, Jorgen !

Le géant roux glisse comme un bolide le long toboggan de plus de 30 mètres destiné jadis à la descente des ouvriers. Il bat ainsi le record au grand dam de ses collègues. L'utilité des blouses blanches qu'ils avaient revêtues paraissait désormais évidente, elles évitaient de se salir. La suite se fait en petit train, toute l'équipe s'amuse comme des enfants. Ils en oublient parfois le but de leur visite. Ils poursuivent dans le lac souterrain, occupant un bateau à eux seuls, car il n'y avait encore personne. Et puis,

comment agir librement avec des étrangers dans la barque ? Les cristaux de sel parsèment le plafond de la grotte, mise en valeur par des lumières artificielles, un véritable émerveillement de la nature. Jorgen est aux anges.

- Alain, à toi l'honneur ? Tu peux plonger ?
- Tu parles, j'ai pied ! Mais observez par ici. Ça ressemble à une tête d'oiseau !
- Mais où ?
- Là-bas.
- Une corneille ! fit Jorgen. Je connais bien ce volatile.
- En allemand, on dit: « Krahe Kopf » ! fit Alain. J'ai gagné. Regarde cette concrétion sur le rivage, près de la pancarte et de cette porte noire.
- Non ça ne compte pas. Jorgen a trouvé, pas toi !
- Mauvais joueur, on fait comment ? Rivage se traduit par « Küste » en plus.
- On descend de la barque et on fait un trou ! Ensuite, on prend une masse et on casse tout !

Jorgen objecta.

- Attends, mais ça a sûrement des millions d'années ! Tu crois que c'est quoi ? Un simple caillou ?
- Écoute, je suis certain, ça ne peut pas être une sécrétion originale, car la couleur ne correspond pas ! Je le sais, j'ai étudié un peu la géologie ! Cette roche est un ajout.

Réflexion faite, Jorgen approuve et sort du sac de Kurt la désormais célèbre perceuse qu'il ne quittait plus, afin d'attaquer le bloc de pierre. La grotte amplifie le bruit et il faut faire vite, ils n'avaient que 30 minutes et peu de matériel disponible. Alain a raison, de l'or se cache sous les stalactites, mais ils n'avaient pas le nécessaire pour la récupération.

En attendant, Serge s'ingéniait à crocheter la porte toute proche. Le panneau métallique fut enfin ouvert et il s'engouffra dans un couloir étroit puis un petit réduit attenant contenant des outils.

- Génial et intéressant, Alain. Touche le ciment !
- Quoi, Serge ?
- Le sol est étrange, car sec. Cela signifie qu'il est exposé à l'air. Regarde ce conduit d'aération qui monte à la surface. Pourquoi un tel aménagement si on ne stocke que de l'équipement ?
- Parce que... La pièce est très ancienne ?
- Oui ! Je suppose aussi que ventiler ici n'a aucun sens alors que l'on se trouve près d'une grotte naturelle ! Sauf si cela doit rester secret !

Avec un marteau, il frappe légèrement les cloisons. Il se concentre sur un endroit et s'empare d'une masse énorme. Il prend son élan avec difficulté au vu du manque de recul et la fracasse contre le mur. Un trou béant met à jour un vaste local. Il lui faut encore 5 minutes pour dégager un espace suffisant pour y pénétrer. Ameuté par le bruit, le commando arrive et ils entrent silencieusement chacun à son tour. La salle se révèle sèche et sans lumière. Au milieu trônent une chaise et un bureau tout simple avec un encrier, un sous-main et une bougie. On aurait dit que le temps s'était arrêté. Une casquette et un poignard SS recouverts de poussière sont posés sur une caissette. Rapidement ouverte, elle dévoile une mallette en cuir remplie de documents, des photographies. Quelques boîtes en bakélite protégeaient quelques rouleaux de film et des négatifs. Enfin, on trouva une lettre cachetée avec une inscription « Pour Anne-Lise » et signée « E. Kaltenbrunner ». Le tout est parfaitement emballé pour éviter tout contact avec l'air et la détérioration.

- Émouvant ! fit Gian-Carlo. Rien n'a bougé depuis la guerre ! Nous conserverons tout ceci, mais occupons-nous de l'or ! On ne pourra pas passer devant les surveillants de la mine avec notre chargement !
- Alors on revient cette nuit. Je préviendrais Georg !

Quelques heures plus tard, tout fut extrait de la grotte. Le vieux gardien avait été endormi et le système d'alarme mis hors service. Notre aventure touchait à sa fin. Il ne restait qu'une seule cache. Alain m'avait téléphoné pour m'informer de leur réussite et de la découverte des documents. J'avais décidé avec Hitler d'aller sur place emmenant Anne-Lise pour examiner la caisse. Ce serait une surprise pour eux de rencontrer le Führer en chair et en os. De plus, Hitler se portait à merveille et avait un peu changé. On aurait pu croire qu'il rajeunissait. Probablement le repos ou le bon air parisien. Le voyage fut agréable et nous avons déniché de charmants hôtels, dont le dernier proche de la ville de Dürmberg. Nous avons rendez-vous le matin même avec l'équipe au complet, car Serge et Kurt revenaient de Suisse, une fois leur mission remplie.

Ce matin, Hitler vient taper à ma porte. Déjà prêt et habillé, je lui ouvre.

- Bonjour Georg. Vous avez vu Anne-Lise ? Elle s'est levée plus tôt ? Je ne la trouve pas.
- Elle a dû descendre prendre le petit déjeuner.

Malgré nos recherches, pas de trace dans le restaurant, ni à la réception.

- Laissez-moi faire, mon Führer, je la contacte.
- Merci, je m'inquiète un peu.

Le téléphone sonne dans le vide. J'essaie de joindre tous les membres du commando, mais sans aucune réponse. Au bout de quelques rappels, je réussis à m'entretenir avec Kurt qui m'expliqua qu'ils étaient tous les trois au point de repli avec Anne-Lise avec Hans et Jorgen. Les autres arriveraient plus tard. Hitler, rasséréné, prend mon GSM pour lui parler.

- Alors, on m'abandonne ? On déserte ?
- Désolé, mais ils ont trouvé une lettre de mon grand-père. J'étais trop pressée. Tu me pardonnes ?
- Oui, je viens tout de suite ! Je suis rassuré !

Je me sentais apaisé aussi. Nous pouvons savourer notre petit déjeuner. Pendant ce temps-là dans les bois autour de la grande bâtisse bavaroise, lieu de ralliement, une ombre avance, l'inspecteur Wizmann. Seul, car il n'a pas prévenu INTERPOL. Ni par bêtise ni héroïsme, mais il veut tout le magot et n'a pas l'intention de partager. Il les a suivis pas à pas et ils vont lui donner ce qu'il désirait le plus au monde. Il doit faire vite avant que le reste du commando arrive. Il progresse sans encombre puis entre brusquement.

- Haut les mains !
- Nous ne sommes pas armés.
- Tant pis pour vous !

Il tend un lien en plastique à Anne-Lise pour attacher les pieds et les mains des trois hommes puis il les bâillonne avec des chiffons qui traînaient.

- Qui êtes-vous ? fit Anne-Lise.
- Mon nom ne vous apprendrait rien, je suis le petit-fils de Mendel Szkolnikoff⁹⁰. Je suis au courant de votre chasse au trésor et je veux la totalité. Quant à vous, je connais votre identité ! Une descendante d'Ernst Kaltenbrunner !
- Comment savez-vous ?
- Je vais tout vous raconter si vous avez l'amabilité de faire de même. Je vous ai suivis depuis Berlin, vous et votre équipe ! Depuis l'affaire de la Mercedes !
- Comment ? Je ne comprends pas !
- La 770 a, disons, été subtilisée pour mon propre compte. Je ne me répèterais pas. Où se trouve l'or ?
- Je l'ignore ! Et cette histoire de voiture aussi !

Elle disait vrai, mais Wismann n'en savait rien. Il se dirigea vers Jorgen et lui tira froidement une balle dans la tête. Il s'écroula. Ses camarades se mirent à se débattre dans leurs liens, en vain.

- Ordures, vous avez tué Jorgen !
- Vous, fermez là ! Je vous laisse saine et sauve si vous me communiquez l'endroit de la prochaine cache !
- Je le ferais si vous me donnez le nom de la personne qui l'a dénoncé.

Cette fois-ci elle mentait, mais il l'ignorait.

- C'était mon grand-père. Il a beaucoup marchandé à l'époque. Les Américains se sont emparés de la plus grosse partie du butin, comme d'habitude, en ce temps-là. Mais il a réussi à partir avec plusieurs centaines de kilos ! Je suis né en Espagne

⁹⁰ Escroc juif ayant réellement vécu. Son histoire est des plus édifiante.

pour pouvoir ensuite passer pour une victime juive du nazisme. J'ai d'abord travaillé comme consultant puis officiellement pour Interpol. Mais revenons à ma question. J'exige une réponse !

À ce moment précis, la porte s'ouvre et Wizmann fit feu sur Alain qui surgissait, mais la balle vient s'écraser sur le chambranle. Alain se rue sur l'inspecteur et lui place un coup de savate. Le terme technique importe peu et je vous fais grâce de l'explication précise, mais l'arme vole au travers de la pièce. Avant qu'Alain puisse saisir le pistolet, Anne-Lise est prise à nouveau en otage.

- Où se trouve l'or ?

Alain n'eut pas d'autre choix que de désigner la camionnette. Après vérification, Wizmann démarre et s'enfuit avec sa captive. Il avait déjà gagné en partie, et récupéré beaucoup, mais il en voulait plus. Wizmann tira dans les pneus des véhicules restant pour neutraliser une poursuite éventuelle et par malheur, il avait aussi dérobé les téléphones. Sans eux, comment obtenir une aide quelconque ?

Alain court à perdre haleine jusqu'à la maison la plus proche, une ferme. Un berger allemand aboie et un paysan rougeaud lui offre de se reposer et de boire un verre de vin. Malgré l'heure matinale, Alain accepte par politesse et obligation et peut passer son appel.

Je suis en voiture, en chemin avec Hitler, lorsqu'il nous contacte. Le visage du Führer se ferme. Impassible, il déplie une carte et ordonne.

- Par chance, on arrive à proximité. On prend la prochaine à droite, on va le rattraper !

Il avait raison, le petit camion roulait moins vite que l'Audi RS6 et nous pûmes l'apercevoir devant nous. Elle avançait doucement et tranquillement, ralentissant parfois. Au bout d'un quart d'heure, son intention était claire. Le ravisseur cherchait un coin pour s'arrêter. Il le trouve dans une forêt. L'utilitaire emprunte un sentier de terre battue sur quelques centaines de mètres. La vie d'Anne-Lise est entre les mains d'un tueur et nous devons intervenir. Hitler et moi descendons, armés et prêts à tirer. Hitler avait élaboré un plan.

- Laissez-moi procéder !
- Bien, mon Führer !

Persuadé de son intelligence tactique aux commandes de la Wehrmacht et des régiments SS, je doute néanmoins. En combat rapproché, allait-il faire le poids ? Le véhicule s'est garé près d'une petite maison dissimulée par les arbres. En m'avançant, je n'aperçois Wizmann que de dos et Anne-Lise qui lui parle tranquillement ?

Cette personne n'était pas Anne-Lise. Mais qui est-ce donc ? Elle avait pu berner le commando, parce qu'ils ne la connaissaient pas. Elle avait simplement dû sortir de l'hôtel pour les rejoindre sans souci et nous n'avions rien remarqué lors de la poursuite, car elle portait les mêmes habits. Le problème restait entier ; où était Anne-Lise ? La réponse vint sous peu. La femme s'absente et revient avec la véritable Anne-Lise les mains liées derrière elle. Elle était à leur merci.

Mais Wizmann n'a aucunement l'intention de partager son or et s'approche à bout portant de sa partenaire et lui tire froidement une balle dans la tête. Elle s'écroule sans bruit.

La tournure des événements me satisfait tout de même. Un ennemi de moins n'est pas pour me déplaire. Le sale type maintenant avait mis Anne-Lise en joue et j'en profitais pour riposter. Je fais feu au travers de la vitre, mais rate mon coup à cause de la visibilité réduite. Wizmann fait volte-face et se cache derrière Anne-Lise. Le lâche, il se sert d'elle comme bouclier humain ! Hitler me laisse dehors. Il a un plan. Il arme son PPK et prend mon Luger pour entrer par la porte après avoir frappé. Wizmann blêmit un instant quand il le vit. Je l'observais par la fenêtre et le carreau cassé. Il avait reconnu son visage, mais la peur ne dura pas longtemps.

- Vous ressemblez vraiment à l'autre nazi !
- On le dit. Libérez-la !
- Ah ! Enfin vous voilà ! Je suppose que vous êtes le chef de ce petit groupe. Oui ? Alors, donnez-moi le code de l'opération et l'endroit où vous stockez le reste de l'or ! J'en ai déjà une partie ! Vous avez perdu !
- Il est en lieu sûr et loin d'ici en Suisse. Vous n'aurez rien ! Cela appartient au Reich !
- Le Reich est mort ! Pauvre nazi ! Je vais la tuer et je vous descendrais ensuite ! Lâchez votre arme ! Levez les mains !

Il posa soigneusement mon Luger à terre puis se relève. À ce moment précis, je crée une diversion comme prévu en lançant un gros caillou dans la fenêtre. Le verre part en éclats sous l'action des projectiles tirés par Wizmann. Il n'a pas le temps de regretter son geste, car Hitler a fait feu avec son PPK le blessant à l'épaule. Par chance, Anne-Lise s'était dégagée et laissé tomber de la chaise où il la tenait captive. Wizmann ajuste son pistolet, mais Anne-Lise détourne son attention en poussant un cri et Hitler put réagir instinctivement et faire feu à nouveau.

Wizmann était atteint, l'air stupéfait. Hitler le regarde fixement et vide son chargeur en lui logeant méthodiquement toutes les balles dans la poitrine. J'entre rapidement, inquiet de savoir si mon Führer était touché. Mais il avait encore échappé au pire. Il avait eu beaucoup de chance. Il avait survécu à de lâches attentats et il ne pouvait pas mourir ainsi. D'ailleurs, il en incarne la preuve vivante. Il se précipite vers Anne-Lise pour la relever pendant que je la détache.

- Tu n'as rien ?
- Non, rassure-toi.

Et elle l'étreignit. Bien que n'aimant pas les marques d'affection en public, il la serre dans ses bras. Le Führer avait changé. L'époque probablement. Malgré l'émotion, nous devons quitter l'endroit en toute vitesse. Je m'efforce de nettoyer la maison et d'enterrer les deux corps dans la forêt, cette fois-ci sans pelle américaine, mais avec l'aide d'une solide bêche allemande. Heureusement, Wizmann avait fait cavalier seul et aucun véhicule de police ne vint me déranger. Toute trace effacée, je prends le volant de la camionnette et Hitler conduit Anne-Lise avec l'Audi. Une fois à l'hôtel nous convoquons toute l'équipe pour statuer sur la suite des événements. Tous étaient écroulés, abattus, dans la grande salle des séminaires. Ils écoutaient tristement une chanson sur un petit haut-parleur en mémoire de Jorgen : « And the snow fell » chantée par une artiste suédoise nommée Saga. Je rentrais le premier avec Anne-Lise, puis Hitler. À la découverte du visage d'Hitler, ils se figèrent. Hans et Kurt firent les premiers le salut nazi puis Serge. Les autres étaient perplexes, ne sachant que faire et qui se tenait en face d'eux. Une explication permit de confirmer qu'en effet le sang du Führer coulait dans ses veines. Cette précision avait pour mérite de ne pas trop travestir la vérité. Mais les discours devaient laisser place à l'action et ils durent attendre tout comme je l'avais fait lors de notre arri-

vée à Paris. Nous avons donc pris un verre ou deux puis abordé les sujets les plus préoccupants. Il fallait s'occuper en premier des obsèques de Jorgen. Nous dissimulerons notre butin plus tard et déciderons si l'équipe désirait continuer ou pas. Il subsistait un risque pour que Wizmann ait laissé des instructions.

Jorgen avait confié au groupe qu'il voulait être brûlé lors de funérailles « Viking ». Pour l'or, Serge et Jean-Michel se relaieraient pour faire un voyage en Suisse. Mais il restait le choix de chacun pour la suite de l'aventure. Hitler leur fit un exposé clair et précis des sommes recueillies. L'ensemble du commando accepta les nouvelles conditions et l'argent ne semblait pas le seul motif. Ils parlèrent longuement avec « M. Heller » qui leur dévoila une partie de ses projets. Malheureusement et même s'ils se portaient volontaires il ne pouvait pas utiliser ces hommes pour son service pour l'instant, cela était trop hasardeux. Il ne leur demanda rien. Ils devaient uniquement remplir leur mission.

À la nuit tombée, selon ses vœux, le corps de Jorgen fut disposé sur une sorte de chaloupe au préalable recouverte de rondins de bois et de combustible, tel un chef Viking. En effet, il avait toujours voulu ce rite funéraire. Il serait incinéré et sa dépouille accomplirait un dernier voyage en bateau. Heureusement, on trouva un cours d'eau proche et digne de ce nom : la Salzach. L'affluent majeur de l'Inn et la principale rivière du land de Salzbourg paraissait suffisamment calme et sans aucun risque de faire chavirer le frêle esquif.

Première concession à la modernité, la barque en métal permettrait au brasier de se consumer lentement et de voguer sur une grande distance. Deuxième concession et petit écart, il partirait seul pour son ultime aventure, car il n'avait pas de femme. Enfin, ils n'érigeraient aucun tumulus de pierre. Mais comme la coutume l'exigeait, le mort devait quitter ce monde avec quelques

possessions terrestres. Hans et Kurt posèrent dans le bateau la meilleure des bouteilles de vin qu'ils avaient pu dénicher. On avait disposé sa perceuse près de lui, son téléphone et ses papiers. Alain plaça un livre sur Wotan, le dieu nordique. Serge mit un morceau d'or dans ses mains. Gian-Carlo fit offrande d'un couteau. Jean-Michel se retint de prier, mais médita quelques instants et épingla une petite croix gammée sur son torse, l'unique croix qu'il aurait pu accepter.

Le feu fut allumé, le vaisseau funéraire fut poussé sur le fleuve. Le silence et le recueillement laissaient le bruit du brasier prendre le dessus. Il crépitait et s'élevait dans la pénombre tandis que le frêle esquif se glissait dans le courant tranquillement tout au milieu de la rivière. Dans la nuit claire, les étoiles brillaient. Lorsqu'il fut presque à perte de vue, il brûlait encore quand deux détonations furent perçues. Détail macabre, les batteries du téléphone et de la perceuse avaient dû exploser dispersant les restes du défunt.

Quelques jours plus tard dans le journal, Hitler apprit que la barque avait été retrouvée totalement vidée de son contenu dans les rapides avec seulement quelques traces de cendres.

Chapitre 12 - Les RG 162

À 9 heures du matin, le ciel gris, la façade sale et les vitres ruiselantes de pluie de l'immeuble de la rue Levallois à Paris ne mettent pas spécialement M. Fournier de bonne humeur. Il n'a pas à se plaindre pourtant de son poste à la DGSI. Il a fait son chemin depuis la fusion de la DST et des RG, comme simple agent jusqu'à devenir inspecteur, chef de département puis responsable de secteur. Son service fonctionne parfaitement et il était bien vu de ses supérieurs. Mais aujourd'hui, quelque chose le tracassait, son flair l'avertissait de quelque chose de louche enfoui au plus profond de son cerveau.

Frileux, il rentre rapidement pour éviter l'averse glacée, salue le gardien et passe le portique de sécurité. Une fois dans son bureau, il étale les derniers dossiers en cours. Il avait une mémoire visuelle et comptait l'exploiter. Il paraissait doublement inquiet, car le ministre avait communiqué, en cette fin de janvier 2015, une véritable bombe. En surface, l'effet d'annonce était imparable. Pour plaire aux électeurs et en réponse aux attentats du 11 janvier, le gouvernement devait prendre des mesures. Il débloquerait 425 millions d'euros pour créer 2680 emplois au lieu des 500 prévus. Si on considère les 3000 membres du personnel de la DGSI, il ne s'agissait, ni plus ni moins, que du doublement des effectifs ! Et sans oublier une rallonge de 60 millions d'euros ! Bien entendu, la plupart des chiffres mentaient, mais 500 agents allaient être réellement recrutés.

L'affaire semblait importante. Fournier devait absolument intervenir pour profiter de l'aubaine et prévenir ses frères. Bien que fils unique, David Fournier appartenait au « Bnaï Brith ». Pour ceux qui l'ignorent encore, c'est une imitation de franc-maçonnerie juive, non reconnue en France par les principales obédiences maçonniques. En 1986, cette association de malfaiteurs

avait réussi à convaincre les responsables des partis politiques de ne faire aucune alliance avec le « Front national ». Un peu plus tard en 1990 ils influencèrent favorablement le vote de la loi Gayssot qui malgré son nom n'a aucun rapport avec les homosexuels déficients d'esprit.

David Fournier, par sa position, renseignait à la fois la DGSI sur la Loge, ses « frères trois-points » sur les actions de son service et enfin le « Mossad » sur le tout. Un parfait agent triple en activité, pour Israël un vrai « sayan ». Cette initiative gouvernementale l'inquiète tout de même, car dans ce métier il faut rapidement jouer des coudes pour éviter de se laisser submerger. Les identitaires pouvaient profiter du mouvement pour s'infiltrer. Il devait prévenir ses « frères » et ses amis là-bas en Israël pour pouvoir répliquer. Il devait noyauter le système en mettant sur un pied un plan d'embauche pour un maximum de sympathisants.

Fournier ne peut pas prendre contact tout de suite et convoquer la Loge, car ses conversations étaient peut-être enregistrées. Les membres de la DGSI se surveillent dans un va-et-vient constant de méfiance et de suspicion. Chaque responsable de section pouvait espionner un autre sans en informer officiellement le chef de secteur. Il ne pouvait utiliser son ordinateur « sécurisé » ou plutôt « surveillé » et son téléphone portable non plus. Rien de grave, la réunion hebdomadaire restait prévue le lendemain. Il s'accorde quelques moments de calme et regarde les couvertures colorées des chemises cartonnées, une à une. Malgré l'informatique omniprésente, on n'avait pas encore atteint l'objectif « zéro papier ». Le jaune attire son attention et il se met à lire en diagonale et parcourir les nombreux feuillets du dossier Heller. Fournier connaissait l'homme public. Au premier abord, son visage l'avait frappé en raison de sa ressemblance avec Hitler puis il avait voulu se renseigner plus en détail. Il avait une équipe qui le surveillait en catimini.

L'affaire des deux fausses agressions le troublait. Bien que Heller ne soit impliqué personnellement dans aucun des cas, ces faits étaient survenus peu après son passage télévisé. Fournier avait été au courant des agissements de la LDJ en toute discrétion et du saccage de la maison. Ces imbéciles avaient fait du grabuge pour rien, car Heller se trouvait déjà sous filature. Mais cet Arno Klarsfeld avait réagi trop vite et avait contacté ses amis, de jeunes séfarades excités par la bagarre.

Revenant à son dossier, il se doute que cet écrivain cachait quelque chose, mais quoi ? Et comment le prouver ? Il n'avait pas grand-chose sur ce M. Heller hormis une poursuite réalisée par un agent de TRACFIN. Il n'avait commis aucun délit. Et puis ce grand type qui l'accompagnait partout comme un aide de camp militaire faisait un peu mafieux. Les données étaient pourtant « propres » de ce côté-là aussi.

Il se remémore un détail dans une des « fiches S » et se met à les relire et seulement au bout d'une demi-heure il découvre enfin ce qu'il cherche. Il s'arrête sur un compte rendu concernant la filature de Rodolphe Heller. Celui-ci mentionne une femme, le point faible de ce Georg. Les deux hommes avaient changé de maison récemment au profit d'une belle demeure avec un parc. Son équipe a voulu filmer en douce, mais une des caméras avait disparu. Cela clochait. Si Heller avait été prévenu et qu'il avait subtilisé le dispositif, cela signifiait qu'il avait quelque chose à se reprocher et il savait qu'on le surveillait.

On avait essayé de la retrouver sans succès. Certains modèles avaient pourtant un GPS intégré, mais les recherches n'avaient rien donné. Un tel dispositif ne pouvait pas s'évanouir ainsi dans la nature. Une bavure avait déjà été commise par un autre service pour les « Jeunesses Nationalistes ». Une de trop ! Fournier pro-

grammerait bientôt une visite des lieux en toute discrétion. Par sécurité, il délègue le sale boulot en douce à des cambrioleurs attirés par les objets précieux ou par des amateurs toxicomanes. Il range la chemise cartonnée et reprend sa lecture tout en pensant à cette caméra. Une fiche recensait aussi le frère de la boulangère, Henri, comme un petit hacker débrouillard. Il fallait garder cet ado à l'œil. Le gamin doit avoir vu quelque chose. Il donne quelques ordres dans ce sens, reçoit un subalterne puis sort pour déjeuner. Le reste de la journée fut employé à examiner des comptes rendus, des notes et dossiers divers et à signer des documents.

Le soir même, la loge se rassemble au grand complet. La cérémonie d'ouverture se déroule heureusement assez vite pour Fournier qui veut passer aux choses sérieuses. Mais un vénérable péroré longuement sur les attentats qui avaient mis la communauté juive en émoi. Il axe son discours sur l'islam, les dangers de l'antisémitisme et le « Front national ». Rien d'inhabituel en somme. Ces coutumes de maçons le fatiguent, ce folklore pourtant l'avait séduit au début de son initiation. Maintenant il haïssait ces rites ridicules. Tout comme la plupart de ces francs-maçons qui contrairement à leur nom n'avaient rien de francs ni de français d'ailleurs. Loin de construire un monde meilleur, ils ne faisaient que le détruire. Mais il a besoin de la Loge comme outil et comme couverture pour son poste au sein du Mossad. Énérvé, il doit attendre la fin de la cérémonie et la lecture de divers exposés ou « planches » pour passer aux choses sérieuses.

Tous se passionnent pour des futilités. Tout comme ils préparent des colis pour Tsahal⁹¹, les habitants du quartier apporteront de la nourriture, des gâteaux, aux soldats français en faction devant les monuments. Voilà encore une idée de séfarade ! L'armée française ne peut pas être confondue avec Tsahal ! Et cette relation avec la bouffe ! Cette idée avait surgi de façon « spontanée », mais avec tout de même un « petit mot » dans les médias. Une autre proposition acceptée fut un simple « dessin d'enfant »⁹² pour honorer la mémoire de la policière morte en défendant l'école juive. Il suffisait de le regarder deux secondes pour voir qu'on avait là l'œuvre d'un graphiste professionnel tenant plus du « manga » que du gribouillage spontané.

Heureusement, la fin de la réunion approche et ensuite se déroule habituellement « les agapes », en d'autres mots un banquet, un brunch ou apéritif dînatoire selon l'heure. Tout dépend du degré d'importance du rassemblement, du temps, des invités et sans oublier du budget.

Ce soir-là, il s'attable avec les frères les plus éminents et influents de la Loge. Il peut enfin prendre ses dispositions et informer ses coreligionnaires sur l'urgence de procéder à un recrutement ciblé. En tant qu'inspecteur de la DGSI il fut écouté avec intérêt et l'ensemble des personnes approuva ses idées. La décision fut entérinée dans le sens qu'il avait souhaité.

⁹¹ En hébreu, Tsava Hagana LeIsrael signifie : Forces de « défense » d'Israël. Les juifs envoient de la nourriture régulièrement à Tsahal, un problème de malnutrition latent ? Le drapeau comporte une étoile jaune. Etrange ? Une réminiscence volontaire ? Un regret ?

⁹² Anecdote réelle.

Il ne lui restait qu'à rentrer chez lui pour avertir le Mossad. David Fournier se sentait doublement content. Il avait convaincu sans difficulté ses acolytes juifs de le suivre, au vu du climat politique actuel. Mais il avait aussi parfaitement réussi la mission que lui avait confiée son service. Il avait la satisfaction du travail accompli. Les auteurs de l'attentat de « Charlie Hebdo » étaient morts justes à temps et ne pouvaient parler, tout comme Mohammed Merah en 2012 à Montauban. Cela avait été plus facile, car aucun enfant n'avait été tué. Dommage pour les victimes, mais même Theodor Herzl avait justifié la fabrication de fausses attaques dans le passé et l'histoire du Mossad en comptait beaucoup d'autres. Il n'était donc pas le seul à blâmer, mais il apportait sa pierre à l'édification d'un monde sioniste.

Les terroristes avaient été repérés depuis quelques mois sans qu'ils le sachent, tout en leur faisant croire le contraire. Pour leur laisser le champ libre, on avait arrêté la surveillance du journal qui durait depuis 2011, depuis l'incendie criminel. Pour Coulibaly, rien de plus simple, le laxisme du système judiciaire français suffisait. Quelques couacs se sont produits, tout de même. Une carte d'identité a été trouvée dans la voiture des tueurs, une fi-celle un peu trop grosse. Michel Emsalem⁹³, président fondateur et actionnaire unique du groupe « Hyper Cacher », avait vendu son affaire la veille de l'attentat. Pas très discret ! Normal, son oncle faisait partie de la loge « Bnai Brith » de Beaune. Fournier les avait prévenus que quelque chose pouvait avoir lieu le 9 janvier, Porte de Vincennes et ailleurs. Après un tel événement, la valeur d'un magasin baisse en effet considérablement, il n'y a

⁹³ Tout ceci est bel et bien vrai <http://www.panamza.com/300115-hypercacher>

pas de petits profits. Emsalem avait tout liquidé pour se réfugier à New York.

Ces goyim étaient vraiment stupides pour ne rien voir ! Ce descendant d'israélite, Hollande, était même remonté dans les sondages. On avait accordé la nationalité française à un certain Lasana Bathily. Cet employé malien du supermarché « Hyper Cacher » avait aidé des clients à se dissimuler pendant la prise d'otage. On avait oublié qu'il s'agissait d'un sans-papiers exploité par un patron juif. Le 16 janvier sur BFMTV la journaliste juive Ruth Elkrief interviewe un participant qui cite au bout de 10 minutes le mot magique ; Auschwitz ! Des fois, on ne peut pas lutter !

Toujours dans les médias, le nouveau directeur du magasin M. Mimoun s'exprimait avec émotion. Il était sûrement touché de voir tant de monde passer au tiroir-caisse. Même le ministre M. Cazeneuve avait payé deux bouteilles de vin casher. Pour lui ou pour Manuel Valls ? Personne ne remarquait que le gérant avait été remplacé. Pour le confirmer, la décoration avait été refaite à neuf, comme d'habitude lors d'un changement de propriétaire. Sans imiter le loup de la fable de la Fontaine, le « Mimoun » actuel avait-il un rapport avec Michel Edmond « Mimoun » de la famille Emsalem⁹⁴ ? Possible.

Ouvrant la porte de son grand appartement, Fournier pose les clefs et entre rapidement dans le bureau pour poster un message. Il utilise le réseau Tor en « empruntant » le Wi-Fi d'un voisin distant. Une simple précaution. Le décalage horaire avec Israël

⁹⁴ Anecdote vraie.

étant d'une heure, Sasha, l'officier traitant de garde le lira ce soir. Il espère une prompte réponse. En attendant, David Fournier doit aussi préparer son séjour en Israël. Pas d'« alya » pour lui, mais de temps en temps la loge effectue des excursions en groupe organisé. Cela ressemble à des vacances en toute discrétion. Cette année, il ira à Tel-Aviv au siège du Mossad, la maison mère, comme disait ce noir malfaisant ; Dieudonné. Mais ce ne fut que très tard dans la nuit qu'il reçut confirmation et des ordres précis.

Mais ce n'était pas encore cela... L'inspecteur Fournier avait remarqué un détail presque anodin sauf pour lui. Ce n'était pas dans ses dossiers, mais dans sa tête... Il avait vu l'émission en direct où Arno Klarsfeld avait saisi le verre et venait enfin de comprendre. Ce qui passait pour un geste idiot de la part d'un imbécile pouvait être au contraire très sensé. Il avait utilisé cette technique lui-même pour identifier quelqu'un, soit par ses empreintes soit par une analyse ADN. Tout semblait clair pour lui à présent, il devait envisager que Heller appartienne à la famille d'Hitler comme le croyait Arno. En effet, la ressemblance était parfaite. Cela expliquait tout ! Il eut du mal à s'endormir pensant aux conséquences.

Dès le lendemain, il fit procéder à un « inventaire poubelle » par une de ses équipes dans le but d'examiner les déchets de la demeure de M. Heller. Rien de plus simple en effet que de regarder le contenu d'une poubelle pour en apprendre beaucoup sur les habitants d'une maison. En l'occurrence, il suffisait de récupérer des cheveux, un mégot de cigarette ou un mouchoir. Une fois effectué, le relevé fut posé sur le bureau de Fournier qui se chargea personnellement de le confier à un laboratoire connu de lui seul.

Désireux de conserver l'information secrète, il utilisa une relation ; M. Benchetritt qui voulait justement faire partie de sa loge. Contacté au téléphone, le directeur assura que le test serait fait gratuitement, rapidement et en toute discrétion. Il était enchanté de pouvoir rendre service. Fournier n'avait aucune intention de lui avouer qu'il recherchait un parent éventuel d'Hitler. D'une part, cela se révélait trop dangereux et d'autre part il ne pouvait lui donner autant d'emprise sur lui. Il était blasé de cette « cordonite », course franc-maçonne aux honneurs et aux grades et ne comptait rien lui accorder.

Un vrai problème subsistait pour l'inspecteur de la DGSI, l'ADN d'Adolf Hitler n'existait pas en tant que tel. On devait donc retrouver des membres de sa famille afin de comparer leur ADN. Certains avaient déjà fait illégalement une partie du travail : un certain David Korn-Brzoza et le médecin légiste, le docteur Charlier⁹⁵, avaient volé des échantillons de salive à des descendants. Il restait aussi en Autriche, deux lointains cousins autrichiens d'Hitler qui avaient accepté la démarche. Fournier devait utiliser ses contacts et faire jouer sa judéité auprès de son coreligionnaire Korn-Brzoza et récupérer toutes les analyses.

Malgré leurs appuis et leur force, ni la juiverie, ni les médias, ni les gouvernements n'avaient pu exhumer le corps d'Alois, le père d'Hitler. L'église autrichienne avait réussi à s'y opposer. Il avait été impossible de réclamer aux Russes les fragments du prétendu crâne ou de la mâchoire attribuée à Hitler et de procéder à de nouveaux tests génétiques.

⁹⁵ Faits réels.

10 jours plus tard, Simon Benchetritt lui donne rendez-vous dans un restaurant de la rue des Rosiers dans le Sentier et l'accueille avec joie. Fournier sait parfaitement qu'il ne rentrerait jamais dans la Loge, mais il a besoin de ce service. Il lui confie l'échantillon et l'ADN cible et finit le repas tranquillement, supportant le discours bavard de son interlocuteur. Décidément, il n'aime pas les séfarades, mais s'efforce d'être courtois et souligne l'importance de cette analyse auprès de son convive.

Quelques jours après, la réponse lui parvient ; la correspondance était positive. Fournier ignore s'il devait être content. Un descendant d'Adolf Hitler ne peut pas être une bonne nouvelle. Il pourrait cristalliser la résistance des nationalistes. Le Mossad devait en être informé de toute urgence. Il se chargerait de l'élimination qui allait être rapide, Fournier en était certain. Simon Benchetritt le relança au sujet de son admission et Fournier fut évasif. Ce ne fut qu'au bout d'un mois que le refus fut catégorique. Le directeur du laboratoire entra dans une colère noire et le harcela au téléphone, mais en vain.

Le soir même, le message du Mossad fut sec et laconique ; M. Heller devait disparaître purement et simplement. Quatre agents furent immédiatement envoyés sur place par le premier avion avec Fournier comme contact.

Ce jour-là, ils arrivèrent séparément, en faisant étape au Caire afin de ne pas attirer les soupçons. Il les attend dans le hall à Roissy en prenant un café, ce qui était nettement plus discret qu'avec une pancarte : « Bienvenue au Mossad » ! Une femme se présente la première, brune et petite et assez avenante, Ziva. Puis

un grand baraqué prénommé Anthony et un autre de corpulence assez fine et au front un peu dégarni ; Tim⁹⁶.

Après le « shalom⁹⁷ » d'usage, il prend leurs bagages et grimpe dans son véhicule ignorant qu'un inconnu les avait suivis depuis un bon quart d'heure. Celui-ci descendait lui aussi d'un vol en provenance d'Égypte. Le Maghrébin, plutôt mince et d'une trentaine d'années, s'appelait Youssef et ne porte ni moustache ni barbe suspecte. Il note soigneusement sur un carnet le numéro de la plaque d'immatriculation et hèle calmement un taxi.

L'inspecteur se réjouissait de recevoir des collègues à son domicile. Il avait fait préparer les chambres et le repas par sa domestique. Fournier leur proposa un assortiment d'amuse-gueules.

- Un petit rosé, Ziva ?
- Non pas d'alcool. Je préfère une Limonana⁹⁸ !
- J'en ai et des biscuits apéritifs « bamba » !
- Excellent !
- Tim, tu prends quoi ?
- Un whisky japonais si tu as ?
- Oui, je ne bois plus d'écossais⁹⁹ depuis 2011 ! Un Taketsuru de 12 ans d'âge, ça te plaît ?
- Et Anthony, un Arak¹⁰⁰ ?

⁹⁶ Ziva, Athony et Tim sont des personnages de la série juive NCIS. Étrangement, si vous inversez le sens du mot NCIS dans un miroir cela donne presque le mot SION...

⁹⁷ Le mot Shalom veut dire Paix en français. Mais il est employé dans le langage courant surtout pour se dire Bonjour, ou Salut.

⁹⁸ Le Limonana est une boisson très répandue en Israël, une citronnade à la menthe qui se sert froide

⁹⁹ En 2011, les ventes de whisky écossais s'effondrent en Israël après que le Conseil municipal de West Dunbartonshire ait décidé de boycotter tous les livres écrits par des Juifs ou des Israéliens.

¹⁰⁰ Eau-de-vie

- Non, la même chose.

Les agents discutent à bâton rompu. Comme, par exemple, des mesures en œuvre à l'aéroport Ben Gourion à Tel-Aviv. La sécurité a désormais le droit, si elle le désire, d'ouvrir les boîtes mails et de lire les courriers électroniques des touristes. Mais ils parlent surtout de leur mission. David leur montre les documents qui prouvent ses dires. Ils visionnent ensuite avec attention l'émission de Heller. Leur plan était prêt, et ils avaient déjà fixé la méthode, le lieu et le moment propice de leur intervention.

Ziva prévoit de se poster en face du domicile d'Hitler et de le descendre d'une balle en pleine tête. Pas le temps de préparer un scénario et puis le message serait plus clair. Tim et Tony restent en appui. On peut trouver le procédé peu discret, mais il se révèle simple et efficace. À leur décharge, ils n'avaient eu que peu de temps pour organiser l'opération. Comme d'habitude, ils détourneraient l'attention des médias sur un intégriste islamiste résidant à Paris. Pour brouiller les pistes, Ziva a choisi un modèle Lapua Magnum de chez Accuracy utilisé par les Américains. Cette arme avait sans danger suivi le chemin de la valise diplomatique. Ils récupéreraient le fusil sniper, ainsi que quelques pistolets en soutien, directement à l'ambassade d'Israël. Celle-ci occupait un emplacement idéal, située à 3 pâtés de maisons ou à 300 mètres à vol d'oiseau de l'Élysée. Parfait pour les écoutes et plus que pratique pour les allées et venues des politiques. Fournier les conduit donc le lendemain matin dans le 8^e arrondissement de Paris où la rue Rabelais était complètement privatisée. Des sentinelles montent la garde de chaque côté et une camionnette de gendarmerie et une moto sont garées avenue Matignon. Une barrière automatique segmente le passage par trois fois et des clôtures métalliques la bordent sur toute la longueur. La sécurité est maximale. L'immeuble vitré ultra moderne contraste avec ses voisins haussmanniens des alentours. À croire

qu'un permis spécial aurait été délivré. Mais non ! J'oubliais, il s'agit du sol israélien !

Il se range en double file du côté de la rue Jean Mermoz, près d'un hôtel. Tim compose un numéro et un quart d'heure plus tard, le policier de garde s'absente pour entrer dans le bâtiment. Puis deux costauds gaillards vêtus de vestons noirs quittent l'ambassade avec des valises. Tony et Tim sortent pour les charger dans le coffre sans mot dire ni contrôler. Les Israéliens s'éloignent et Tony et Tim réintègrent le véhicule. Fournier tourne le contact et la voiture explose, soufflée par une violente détonation.

Youssef avait appuyé sur le bouton lorsque la voie semblait déserte. Pas besoin de crier « Allahou Akbar », pensa-t-il. À quoi bon ? Dieu n'a rien à voir là-dedans, juste la colère des hommes. Il lui suffit désormais de rentrer chez lui et prendre le premier vol vers l'étranger. Mais il devait d'abord fuir le quartier à pieds et détruire toute preuve : la télécommande. Même s'il avait mis des gants, il ne voulait laisser aucune trace.

Ainsi donc disparut David Fournier. L'ADN d'Hitler et les documents partirent aussi en fumée avec la serviette en cuir. Le lendemain, peu après le saccage d'un cimetière israélite par cinq adolescents, la presse fit ses gros titres de cette autre attaque antisémite. Celle-ci avait tué quatre personnes juives, dont trois touristes et un fonctionnaire, dans l'explosion d'une voiture. Tout ceci était du pain béni pour le gouvernement. Manuel Valls et son équipe de communicants montèrent l'affaire en épingle. Je vous passe les détails qui sont, comme toujours, basés sur une récupération politique honteuse. La côte du président Hollande grimpait déjà dans les sondages depuis Charlie Hebdo et gagnait quelques points supplémentaires surtout après sa visite sur place, l'œil larmoyant. On sentait l'approche des scrutins. Un bon indi-

cateur était encore une fois la multiplication des films et documentaires sur la période 1939-1945 à la télévision.

Pendant quelques mois, le Mossad chercha à se faire oublier et n'envoya pas de second commando afin de se concentrer sur l'identification du « terroriste ». Une fois son nom connu, un avion israélien s'occuperait d'exterminer son village à l'aide d'un missile. La loi du talion, en quelque sorte. David Fournier ayant disparu, le Mossad contacta ses agents en France pour confirmer le renseignement sur l'ADN, mais sans succès pour l'instant. Le service prenait tout son temps, ne voulant pas perdre d'autres vies inutilement. Il se rapprocha de la diaspora et notamment du couple Klarsfeld.

Suite à la réforme des collectivités territoriales, en décembre 2015 avaient lieu les élections régionales, mais également départementales. Adolf Hitler savait que tout allait se jouer maintenant. Il devait poser le socle dont il rêvait pour bâtir sa victoire. Sa forme physique était au summum, il se sentait rajeunir grâce au « vril ». Ses moyens financiers étaient immenses par rapport à ses débuts au NSDAP. Le nombre de ses adhérents atteignait déjà très largement les 10.000 membres. C'était un bon commencement. Et il éviterait les erreurs du passé.

Le plus important pour lui était son amour pour Anne-Lise. Il aspirait à être heureux et avait fait en sorte de réserver à Anne-Lise une partie de son temps. Il voulait visiter en sa compagnie le château de Ludwig II, roi de Bavière, Neuschwanstein, la dernière étape du commando « K ». Contredisant ses croyances antérieures, il s'employait, tout simplement, à vivre pour lui-même, malgré l'adversité et ses ambitions. Hitler pensait en avoir le droit, car il avait jadis sacrifié une de ses « vies » au bonheur de l'Allemagne.

Chapitre 13 - Le château du cygne 176

Neuschwanstein domine la vallée, encore un peu brumeuse en fin de matinée. Un véritable palais de conte de fées, blanc et étincelant, dont Walt Disney s'inspira pour la belle au bois dormant.

Ainsi va notre époque. On oublie le romantisme allemand au profit d'un simple dessin animé américain. De même, la cathédrale Notre-Dame de Paris devient peu à peu pour le peuple français le décor du film Quasimodo. Les airs classiques sont associés à des publicités télévisuelles. Même Hitler se laissait prendre au jeu de leurs slogans ! Dommage ! J'avais aussi remarqué chez le frère de Julie que presque tous les héros ou « superhéros » de la jeune génération étaient américains ou japonais. Comme vous pouvez le constater, ce décalage temporel m'avait rendu vieux avant l'âge et nostalgique d'une ère révolue !

J'éprouve de la joie, néanmoins, considérant cette excursion comme des vacances après toutes ces péripéties, sans compter l'agitation parisienne. Hitler et Anne-Lise ne craignent rien, ils sont ensemble. La police et les juifs ne nous importunent plus.

Ce matin, nous sommes seuls tous les trois au pied de la montagne, car les 7 membres du commando étaient partis en repérage après une bonne nuit à l'hôtel. Avec un climat au beau fixe, le Führer a emporté son nécessaire d'aquarelliste. Il s'installe au calme dans une prairie. Le grand coffre de l'Audi avait fait merveille. Hitler le fit remarquer, toujours aussi chauvin. Il avait dé-

jà par le passé peint le château et souhaitait recommencer. Ensuite, il le visiterait avec Anne-Lise, il voulait tout voir, le Marienbrück¹⁰¹, l'intérieur et surtout le mémorial du roi. En plein air, une simple croix de bois indiquait l'endroit où le corps de Ludwig, Louis II de Bavière, a été découvert, noyé.

Hitler scrute le sommet avec des jumelles.

- Anne-Lise ! Regarde le cygne en plâtre blanc, tout là-haut à la cime !
- Oui, je le distingue à peine !
- Comme ceux du lac du Schwansee¹⁰².

Pendant ce temps, le « commando » arpente les salles sagement, emboîtant le pas aux nombreux touristes. Ils étaient en phase de repérage des lieux, s'attendant comme d'habitude à revenir la nuit. Seul Kurt emportait quelques outils dans son sac à dos, par habitude. Ils avaient rapidement cerné le but de leur venue quelques instants avant dans le minibus. Sur un prospectus, ils avaient identifié la cible : la crypte du roi (en allemand Königs's Krypt).

- Encore une fois ! Ils ne se sont pas fatigués ! Je pense que nous avons trouvé ! Alors Alain, j'ai gagné ? C'est bizarre. Pourquoi réutiliser les mêmes mots ?
- N'en sois pas si sûr. Ils ne jouaient pas au Scrabble ! Ce n'était pas interdit, d'autant que ce n'étaient pas toujours les mêmes officiers !
- Allez, on fouille partout !

¹⁰¹ Pont de Marie proche du château de Neuschwanstein.

¹⁰² Littéralement : lac du cygne.

Au bout de la visite guidée, aucun or en vue. Ils s'étaient trompés pour la première fois depuis le commencement. Jean-Michel et Alain se regardaient perplexes. Les recherches étaient extrêmement difficiles en raison des personnes présentes. Leur déception grandissait.

- Impossible de dissimuler quelque chose dans cette salle ! De même, le château a dû être refait et restauré depuis le temps. Ils auraient mis à jour une cachette. Ces colonnes seraient-elles en métal recouvert ?
- J'ai gratté un peu, mais je n'ai rien repéré. J'ai effectué un sondage dans les murs avec un mini-détecteur sans aucun succès. Nous avons dû commettre une erreur. Il n'y a pas de tombeau !
- Non, et s'ils utilisaient un second cryptage ?
- Ce serait le seul cas depuis le début.
- Pourquoi pas ? Ici se trouve peut-être le plus gros trésor. Ce serait logique. Le palais était le siège et le lieu de stockage pour l'« Einsatzstab Reichsleiter Rosenberg » qui s'occupait du rapatriement des œuvres d'art intéressant le Reich.
- Si tu le dis.
- Arrêtez de parler et admirez ! Regardez-moi cette beauté ! Je le considère comme le plus prodigieux des châteaux ! La légende de Lohengrin ! Louis II, le mécène de Richard Wagner !
- Un peu trop kitsch à mon goût.
- Il faudrait demander au guide s'il existe une crypte.
- Bonne idée. Ah ! Stop ! J'ai peut-être deviné, on refait le parcours ! Kurt, tu as ton marteau dans ton sac ?
- Oui, tu peux t'expliquer, Alain !
- Vous avez vu les fresques dans le couloir qui monte ?
- Sans doute !
- Alors, souvenez-vous des motifs ! Des corbeilles de cerises. En allemand, cela donne Kirsche et Korb ! Le score reste de 4 à 2 en ma faveur, Jean-Michel !

- J'attends de vérifier.
- On ne risque rien, on y retourne !

La visite du château est chronométrée. Les organisateurs dirigent les groupes de touristes au pas de charge, parfois jusqu'à 60 personnes, ne leur laissant que peu de loisirs pour admirer le paysage. Même si ce n'était pas leur objectif, ce manque de temps était problématique. Il leur fallait agir rapidement sans se faire remarquer.

Après s'être esquivée, l'équipe fait face à la paroi en question. Kurt sonde les sculptures avec un petit marteau encore une fois sorti de son attirail. Malgré la carrure de Kurt, le commando bloque le couloir et le cache du mieux possible en s'assurant qu'aucune caméra ne puisse saisir leur manège. Quelques tapotements plus tard, il arrange un mouchoir en dessous afin de recueillir les morceaux de stuc. Puis il frappe avec la pointe de son outil dans le but de dégager un orifice assez large.

Alain avait raison, les corbeilles de cerises sonnent creux. À peine la fente ouverte qu'un seul puis plusieurs rubis tombent. Ébahis puis soucieux d'être aperçus, Kurt et Jean-Michel disposent le sac à dos de façon à recevoir la pluie de pierres précieuses colorées. Cela dure assez longtemps.

- Attends, je dissimule ton œuvre.

Jean-Michel met en évidence une feuille de papier sur laquelle, il inscrit en anglais et en allemand : « ne pas toucher travaux en cours ». Puis, il la colle grâce à du chewing-gum, masquant le trou. Le procédé fut répété avec quelques différences. Les rubis laissèrent place à des diamants, émeraudes et diverses gemmes en grande quantité.

Le butin chargé, tous reprirent la sortie sans être inquiétés, aucun personnel ne surveillait le couloir qui ne possédait aucune pièce susceptible d'être emportée par les visiteurs.

- Et cette crypte du roi ?
- Le corps de Ludwig II ne se trouve pas au château, je viens de vérifier sur mon téléphone. On l'a inhumé à Munich sous l'église Saint-Michel avec les seigneurs de Bavière. Guillaume V, Maximilien Ier et Othon Ier. On y enterra même Eugène, le fils de Joséphine de Beauharnais adopté par Napoléon Ier.
- En fait, un simple problème d'impression du prospectus.
- Que tu dis. Ne serait-ce pas plutôt une erreur de ta part ?
- Pas du tout ! Je lis Goethe dans le texte, « Monsieur » !

La querelle amicale persiste quelques instants et se poursuit jusqu'en bas de la montagne. Hitler et Anne-Lise s'étaient assis sur l'herbe et rêvassaient devant ce si beau paysage. Je m'étais mis volontairement à l'écart et je vis le premier arriver les véhicules. Ils me saluent, et montrent avec entrain leur dernier trésor.

Le Führer avait remarqué la voiture et vint à leur rencontre. Après des félicitations méritées, il se penche sur les sacs à dos et admire les pierres précieuses. Anne-Lise reste près du tableau, voulant profiter des rayons du soleil.

- Exceptionnel ! Je ne vous cache pas ma fierté d'avoir une équipe comme vous sous mes ordres. En revanche, je n'ai rien prévu pour la revente de ces jolis cailloux ! Je ne m'attendais qu'à trouver de l'or.

Hans réplique avec un grand sourire.

- Je me doute que vous n'allez pas les confier à un de ces diamantaires d'Anvers ! Ou un de leurs concurrents indiens ? Si vous permettez, je connais un négociant sur lequel on peut compter, un Afrikaner¹⁰³.
- Bien, je vous charge de la négociation. Vous me contacterez ensuite une fois fini.
- Naturellement !
- Laissez-moi admirer.

Hitler plonge la main dans un des sacs du butin pour y chercher quelque chose avec un faux air de conspirateur. Il retire un saphir bleu de toute beauté. Je compris tout de suite à qui il le destinait, il le ferait sûrement monter en bague ou collier à son retour pour l'offrir à sa tendre Anne-Lise.

- Vous enlèverez cela de ma part. Je veux faire une surprise.
- À vos ordres.

Nous devons nous quitter. Heureux de la réussite de notre projet, je ressens de la tristesse de me séparer de compagnons valeureux, de vrais camarades. Hitler les salue à sa façon et ils répondirent de même. Il leur avait préparé un petit bonus.

- Écoutez, mes amis, ce n'est trois fois rien, mais je tiens à vous donner ceci. Pour chacun d'entre vous, voici des clefs. Vous trouverez votre véhicule chez n'importe quel concessionnaire Porsche. Ne me remerciez pas, vous avez fait beaucoup pour moi et pour notre cause.

¹⁰³ Sud-africain blanc d'origine néerlandaise, française, allemande ou scandinave.

Chacun d'eux vint me dire au revoir ainsi qu'à Anne-Lise et tous partirent vers la ville la plus proche, désireux de connaître leur cadeau. Ayant eu l'information avant eux, je savais qu'ils allaient tous recevoir un Porsche Cayenne GTS flambant neuf. Là encore, Hitler avait visionné trop de séries américaines bien qu'il eut choisi un véhicule Allemand.

Hitler avait un plan en tête. Il retourne près d'Anne-Lise et lui demande si elle voulait visiter le château maintenant. Elle accepte, enchantée et 30 minutes plus tard nous parcourions le pont de Marienbrück. La vue sur le palais et ses environs en impose. Cette gigantesque passerelle de fer mythique s'appuie sur deux immenses rochers pointus pour surplomber d'une centaine de mètres le fond de la gorge de la rivière Pöllat. Une chute d'eau romantique complète le tableau 50 mètres plus bas.

Hitler me glisse quelques mots à l'oreille et je m'éloigne, les surveillant du coin de l'œil. En fait, ils n'étaient pas si seuls que cela, car de nombreux touristes se tenaient sur le pont ce jour-là.

- Anne-Lise, j'ai un cadeau pour toi !
- Ah bon, en quel honneur ? Et comment as-tu fait ? Il n'y a pas de magasins, ici.
- Petite espiègle ! Laisse-moi te le montrer.

Il se penche comme pour lacer son soulier et se met à genoux. Romantique dans l'âme, il sortit le superbe saphir de sa poche et déclara sa flamme en le présentant dans le creux de sa main. Anne-Lise fut sidérée. Je l'étais aussi. Adolf Hitler avait bien changé, lui qui détestait les effusions en public.

- La pierre est sublime. Mais ?

- L'appellation du Marienbrück provient de la mère de Louis II, qui se prénomait Marie. Je désire te parler de mari... age. Anne-Lise, veux-tu m'épouser ?
- Mais, je ne m'attendais pas ! Oui ! J'accepte. Relève-toi, mon amour !
- J'avais préparé un poème, mais je ne le trouvais pas assez joli pour toi alors je l'ai déchiré.
- Je m'en moque. Embrasse-moi !

Hitler n'avait pas fait dans la discrétion. Les visiteurs se pressent autour d'eux pour les congratuler. Tous les touristes applaudissent et mitraillent la scène. Ce n'était pas très prudent à cause du saphir, mais le mal était fait. Avec un peu de chance, il serait pris pour un diamantaire ou un prince saoudien ? J'en doutais, mais comme on le disait chez nous, il vient de se passer la corde au cou. Avec un petit pincement au cœur, je pense à Julie. Je félicite les amoureux. Hitler avait beaucoup changé. Pour quelqu'un de réservé et peu démonstratif, il avait parcouru beaucoup de chemin.

Anne-Lise et sont maintenant à l'intérieur du palais, main dans la main. À son habitude, il commente.

- Ludwig est mort le 13 juin 1886, soit 3 ans avant ma naissance. Son histoire m'a toujours fascinée. On a tenté de le salir. Ses détracteurs l'ont accusé d'aimer la gent masculine alors qu'il était profondément religieux. Grand amateur de Wagner comme moi, il finança « le Ring »¹⁰⁴. Crois-tu que Wagner l'aurait apprécié bien qu'il était homophobe ?

¹⁰⁴ « Der Ring des Nibelungen » : l'Anneau du Nibelung, cycle de 4 opéras de Wagner.

- Et quand bien même il serait homo, fit Anne-Lise
- Le parti n'avait rien contre les homosexuels. Ceux qui furent déportés étaient des racailles sans nom, des meurtriers ou des pédophiles. De nos jours, on fait un procès d'intention à M. Poutine au sujet de simples lois de protection.

Je m'immisçais.

- Oui, mais c'est un rouge !
- Non, un nationaliste russe ! Il prend soin de son peuple. Je ne pense pas que la Russie actuelle soit communiste au sens où nous l'entendions. Mais peu importe. Ludwig était un vrai souverain, un visionnaire, féru de sciences et d'architecture. L'architecture est primordiale, elle marque les esprits. J'avais aussi de grands projets avec Germania, mais le destin en a voulu autrement.

Un nuage vient assombrir son front et sa voix faiblit. Anne-Lise serre le bras du Führer pour le réconforter. Il reprend avec plus d'entrain.

- Sinon connaissez-vous les GuglMänner, Georg ? Et toi Anne-Lise ?
- Les hommes de Google ?
- Pas du tout.

Guglmann, ce n'est pas juif ? C'est en rapport avec Internet ? Hitler souriait et retrouvait sa bonne humeur.

- Mais non, Georg, en allemand. « Gugl » est un vieux mot pour capuche et n'a rien à voir avec Google. Comme les capucins, ils portent des bures de moines à avec une pointe vraiment très haute. Les GuglMänner sont des séparatistes bavarois qui ont découvert que le sarcophage du roi était vide ! Ils ont ma-

nifesté plusieurs fois, mais tous étaient masqués et arboraient de longs vêtements noirs de pénitents comme le Ku Klux Klan.

Anne-Lise l'interrompt.

- Ces costumes, d'où viennent-ils ?
- L'origine de ce déguisement est due à un ordre du pape, qui interdisait une repentance publique. Avec cet accoutrement, on pouvait continuer sans être inquiété. Puis la tradition est restée, notamment lors des enterrements.
- Oui, je me souviens en Espagne d'en avoir rencontré pendant la Semaine sainte à Séville.
- Les GuglMänner ont défilé avec des flambeaux en entonnant « Media vita in morte sumus¹⁰⁵ ». Cet hymne latin fut chanté le jour des funérailles de Ludwig. Ils montraient de grands boucliers blancs avec « rendez-nous le corps » d'un côté et « c'était un meurtre » de l'autre.
- Des sympathisants ?
- Peut-être. Ne nous fions pas à Google... Ni à Wikipédia. Mais en Bavière, le national-socialisme n'est pas éteint.
- Heureusement !
- En fait, ils sont séparatistes. Ils voulaient qu'une pièce de 2 euros soit gravée à l'effigie du roi. Mais seul le château fut utilisé. Diplomate, le Premier ministre de Bavière, Horst Seehofer a déclaré « Avec cette empreinte aussi, le constructeur du château doit être honoré ».
- Tu as tout appris par cœur mon amour ?

¹⁰⁵ "Au milieu de la vie, nous sommes entourés par la mort"

- Euh, non, mais j'ai une bonne mémoire et ce sujet me passionne.

Hitler avait changé et Anne-Lise savait le titiller et le faire rire. Et il prenait cela avec bonhomie.

La visite finie, mon Führer désire se rendre près du lac de Starnberg. Une croix en bois verni, juste au bord de la berge sablonneuse porte comme inscription « LUDWIG II - KONIG VON BAYERN ». Ainsi était matérialisé l'endroit de sa noyade, en toute modestie.

- Le décès de Louis II n'est pas un suicide. Son docteur est mort aussi. La théorie officielle dit qu'il serait devenu fou et qu'il aurait tué son médecin avant de tenter de s'enfuir à la nage et de subir un arrêt cardiaque. Sottises ! Pourquoi ne pas rester ? Qui aurait osé contredire les affirmations du roi. Il aurait pu trouver mille excuses s'il avait réellement assassiné quelqu'un. Un brusque accès de démence couplé à une hydrocution ? Tout cela est vraiment trop facile.
- Il était bon nageur ?
- Oui, il était très athlétique et il avait ici de l'eau jusqu'à la taille. On peut le voir d'ailleurs depuis la berge. Ce n'est qu'un lac tranquille. Il ne pouvait pas se noyer.
- Il est mort de quelle façon ?
- En fait, on lui a tiré deux balles dans le dos avec un prototype de fusil à air. Le manteau troué a été dissimulé. Le meurtrier serait un agent secret prussien. Ludwig essayait vraiment de s'enfuir. Tout ceci provient d'un livre que j'ai lu récemment.
- Cela m'intéresserait de le consulter.
- Je te le prêterais, ma chérie. Quel est le mobile ? L'argent ? Non. Ludwig finançait sa construction en partie sur ses fonds propres. Un palais comme celui-ci ou celui de Herrenchiemsee rapporte énormément de devises au Land de Bavière. Doit-on reprocher à Louis XIV d'avoir bâti Versailles ?

- Je ne pense pas.
- Bon ! Ces séparatistes prônent l'indépendance de la Bavière dans l'Union européenne. Ont-ils raison sur cet assassinat ? Ce serait politique. Pourquoi pas ? Ludwig II ne voulait pas faire partir de l'Allemagne, mais y a été forcé à cause de la guerre que la Bavière a perdue contre l'Autriche. Et cela je le savais, même avant de lire ce livre, Anne-Lise.

Elle sourit. Son côté encyclopédique pouvait parfois être ennuyeux.

- Je n'ai rien dit.
- D'après les Güglmänner, Ludwig travaillait contre l'Empire et négociait en secret avec la France pour libérer la Bavière. Le risque était trop grand pour Bismarck et Ludwig a été éliminé.
- Et vous en pensez quoi, mon Führer ?
- Je n'y crois pas. Bismarck était faible. Mais je vous lasse avec tous ces récits du passé.
- Non, vraiment, cette histoire a tout pour me plaire. Romantique, mystérieuse, je comprends qu'elle t'intéresse.
- Il avait déclaré « Je veux rester un éternel secret pour moi-même et pour les autres ». Il a réussi, hélas ! Plus étrange encore, pendant de son enterrement, alors que le convoi traversait Munich en pleine journée et en plein soleil, un éclair déchira le ciel. La population de l'époque prit ce tonnerre pour un signe qui annonçait que le souverain avait été assassiné¹⁰⁶. Surprenant !
- Moi je rajouterai « Se non e vero, e bene trovato ».
- De l'italien ? De qui est cette phrase ?

¹⁰⁶ Anecdote réelle.

- Un proverbe ! Ce n'est pas de Mussolini !
- Qu'est-ce que cela signifie ?
- « Si ce n'est pas vrai, c'est bien trouvé ».
- Je ne mens pas.
- Pas toi, le livre !
- Ah bon. Sinon je peux me fâcher !

Il se met à se parodier comme s'il prononçait un discours. Il fronce les sourcils puis ils rirent tous les deux de bon cœur avant de se recueillir quelques instants devant la croix. Le paysage était splendide au bord de l'eau et ils s'attardèrent avant de faire demi-tour vers la voiture.

Le retour vers Paris fut enchanteur pour Anne-Lise et le Führer qui avait déserté le fauteuil du passager pour la banquette arrière. Perdu dans mes pensées, cela me rendait triste de savoir que je ne verrais probablement plus le « commando » avant quelque temps.

Pour ceux qui désireraient apprendre ce qu'il advint de nos « sept mercenaires », un petit résumé s'impose, car je pris de leurs nouvelles pendant quelque temps.

Je notais tout ceci soigneusement dans un calepin, étant donné qu'Hitler envisageait de publier une partie de mes écrits. J'en étais flatté de cette attention.

Jean-Michel de L.T. restaura le château de ses ancêtres et le transforma en complexe touristique haut de gamme qui recevait une foule de visiteurs. Il avait épousé Geneviève de S. et prévoyait de nombreux rejetons. Sous cette façade tranquille, il finançait toujours des mouvements royalistes et identitaires.

Alain S. aurait pu changer son divan élimé pour un modèle en cuir luxueux de chez Roche-Boboïs. Mais il voulut conserver en toute logique la couleur rouge, celle du peuple et du sang. Il employa son argent à continuer son bonhomme de chemin et à défaire un à un chaque procès de ses adversaires. Il en avait les moyens, fort heureusement, et pour la petite histoire, racheta un canapé similaire, mais entièrement neuf.

Notre Hans F. avait pris quelques kilos de plus, une femme et eut 4 enfants après un beau mariage. Il vivait comme un riche paysan bavaïois sur ses terres et on entendait souvent retentir quelques chants guerriers au fond de sa forêt.

Il arriva un curieux retournement de situation à notre italien amateur d'armes, de voitures, de bon vin et de jolies filles. Rassurez-vous, cher lecteur, celui-ci ne devint pas homosexuel ou même gauchiste, mais simplement prêtre. Seule concession à ses passions, Gian-Carlo F. développa la cave de son monastère, et le produit de ses vignes put atteindre une renommée internationale.

Serge A., le Français acheta une chaîne de garages en France qu'il appela tout naturellement du nom de son premier bar : « Le Garage ».

Quant à Kurt M. il fut victime malheureusement d'un lâche assassinat, mais je vous raconterais peut-être tout cela dans un autre livre.

Chapitre 14 - L'affrontement 190

Comme d'habitude, j'accompagne Hitler. Mais dans le cas présent, je suis nerveux et inquiet. Pourtant rien de particulier à signaler ce jour précis. Il a pris la place du passager, comme souvent, à côté de moi dans l'Audi. Il veut que je le mène dans le 15^e arrondissement pour s'entretenir avec un responsable nationaliste et je dois surveiller les environs. La veille j'avais vérifié sur mon plan de Paris pliable l'endroit exact où nous devons aller à 17 h.

Henri m'avait montré sur son ordinateur et avec « Google Maps Streetview » des photos où l'on voyait tous les alentours. Un commerce de tabac et de journaux était clos à gauche du lieu de rendez-vous, le numéro 92 de la rue de Javel. À cette adresse, un rideau baissé, lui aussi. Étonnamment, une affiche floutée appelait à une manifestation. On pouvait la distinguer par un simple déplacement de la souris ! Elle avait été collée par le « Front de gauche » peut-être pour narguer les anciens occupants du local tout proche, les membres des JNR. Rassuré par l'aspect calme de cette avenue, je me chargerais de l'arrachage de ce torchon par la même occasion. Tout me paraissait logique, le quartier semblait tranquille et anodin, et mon arme ne me quitterait pas de toute façon.

Arrivé à l'heure devant l'immeuble aux fenêtres fermées, je sonne. L'interphone diffuse un message bref.

- Montez au 1^{er} étage !

La lourde porte-cochère s'ouvre. En haut des escaliers, une double porte entrebâillée. Je passe en premier par sécurité et je suis attaqué violemment par un individu cagoulé qui tente de me projeter à terre. Je me sers de sa force pour le déséquilibrer et je

me dégage. Hitler reste en retrait, un étage plus bas, il ne risque rien si je suis vainqueur. J'essaie avec difficulté d'enlever le masque de mon agresseur. Au bout de quelques minutes de lutte, je finis par l'arracher pour découvrir Arno Klarsfeld, l'hurluberlu de la télévision. Il était hors de lui et les yeux hagards, sans doute sous l'emprise de la drogue ou de la colère. Il réussit à me faire lâcher prise et continue le combat.

Il avait été formé par l'armée israélienne et utilisait tout naturellement le krav maga, cette technique qui semblait n'avoir aucune loi ni règle... Comme son peuple ! Tous les coups étaient permis contre son adversaire. Mais un SS ne se laisse pas intimider et ne recule jamais. Arno avait souvent le dessous et il fatiguait à vue d'œil. Je le poussais vers une fenêtre et son coude passa au travers du carreau.

Blessé, il s'enfuit, se rua vers son sac, je le vis sortir un objet avec un reflet jaune doré. Puis je jette un œil sur Hitler qui arrivait. Tout allait bien pour lui. Heureusement. Deux détonations claquent. La première balle fut tirée en direction d'Hitler et la deuxième me transperça de part en part. Le choc de l'impact m'avait précipité à terre. Ma chemise se tacha de rouge et je tombais immobile.

Mon corps raidit et se contracte sous la douleur. Je perds mon sang abondamment. Je me sens faible, je me tourne vers Hitler qui visiblement ne paraît pas touché. Je me retourne pour apercevoir mon assassin qui court en direction de l'entrée avec un pistolet qui me semble en or ? Mon esprit divague sûrement, mais Hitler le voit lui aussi. Je ne suis pas fou, mais je suis en train de quitter ce monde.

- Protégez-vous, il peut revenir !
- Georg, il a fui ! Tenez bon !

- Non, je vais mourir, redressez-moi...
- Il ne faut surtout pas bouger !
- J'insiste, je veux me relever ! Occupez-vous de ma ...
- Julie. Je vous le promets. Et d'Henri.

Hitler m'aide à me mettre debout. Pour moi, un officier de la SS se doit de tomber au champ d'honneur avec courage. Je claques mes talons et le bras tendu fait le salut une ultime fois en criant.

- Sieg Heil ! Heil Hitler !

Et je m'écroule, transpercé par la douleur.

Georg n'étant plus vivant, laissons la parole au Führer Adolf Hitler.

Georg est décédé. Ses derniers mots sont ceux d'un homme d'honneur. Un vrai SS. Un soldat valeureux et un ami pour moi. Assassiné d'une balle dans le dos par un couard.

La rage au cœur je me suis éloigné, l'abandonnant sur place. Je voulais que la police s'occupe de lui en attendant de lui offrir une sépulture décente. Mais ce sera pour plus tard. La vengeance demeure et Georg a le droit au repos. Le meurtrier, le lâche, doit expier sa faute. Et le meilleur moyen sera de le condamner pour son crime ! Oui, faire payer ce juif ! Il me faudra réclamer le corps et lui fournir une cérémonie digne de ce nom. Georg était chrétien, et j'avais toujours respecté son choix.

Je contactais mes amis nationalistes qui ont tous répondu présents et avaient tout organisé pour moi. L'enterrement aurait lieu dans quelques jours. Il sera privé et surveillé, je ne tolérerais pas d'être perturbé par des individus sans honneur ou des journa-

listes. J'avais demandé que l'on trouve un ecclésiastique qui partageait nos convictions ou du moins resterait discret.

Le cimetière se situait loin de Paris et à la nuit tombante nous avions accompagné le corbillard dans cette nécropole triste et froide. Suivaient les militants, les chefs de parti, Julie et son frère Henri abattu par le chagrin. Une fois le corps au fond de la tombe, et l'office du prêtre terminé, la foule entonne le Horst-Wessel-Lied tout doucement puis de plus en plus fort. Je tenais à prononcer quelques mots.

- Je vous remercie d'être venus pour rendre un dernier hommage à notre camarade le guerrier SS Georg Schroeder. On l'a tué d'une balle dans le dos, tirée par un lâche ! Son crime ne restera pas impuni, je vous le promets ! Toi Julie, Georg désirait se marier ! Peut-être voudras-tu l'épouser à titre posthume dans l'honneur¹⁰⁷ ! Il t'aimait. Henri, sache qu'il te considérait comme un frère ! Ce bonheur simple n'existe plus. Recueillons-nous !

Henri pleure et paraît intéressé et apaisé par le cérémonial de cet enterrement. Il regarde tout, les drapeaux à croix gammées qui claquaient au vent, les flambeaux. Lui qui n'avait vu des SS que dans les films, il se met à chanter avec nous l'hymne de l'Allemagne national-socialiste. Il finit par effectuer un salut hitlérien parfaitement réalisé en hommage à Georg. Sa sœur fait de même, timidement au début, puis avec force et conviction !

¹⁰⁷ Ce dispositif permettait de marier deux allemands au cas où le fiancé tombe au champ d'honneur entre le jour de déclaration des fiançailles et la date annoncée de mariage. Cela évitait les filles-mères.

Dans les jours qui suivirent, j'eus le temps de réfléchir. Maîtriser le CRIJF ne se fera pas sans difficulté sauf si je gouverne. Les petites victoires contre les Femen ou autres groupuscules ne me satisfaisaient pas, cela ne faisait que couper les tentacules d'une pieuvre. Je dois encore une fois dans mon histoire conquérir le pouvoir, mais cette fois-ci ce ne sera pas pour moi. Je dois m'appuyer sur un parti qui défendra l'homme blanc.

Je me sens seul désormais dans cette grande maison vide. Cette solitude ne m'aurait pas gêné plus jeune, mais maintenant elle me pèse. Jadis, je fus toujours entouré, et cela dès mon arrivée au Reichstag et même au NSDAP. Heureusement pour moi, Anne-Lise emménagea peu après avec moi et me combla de bonheur par sa simple présence et son amour.

Avant de prendre le pouvoir, il me faut donc redresser la tête et élaborer un plan qui me permettra de me venger de ce meurtre infâme. Mon premier objectif est de détruire ce juif assassin. Mais la mort de Georg serait vaine si je n'en profitais pas aussi pour construire quelque chose de plus solide. Je rêve de prendre ma revanche sur mes ennemis d'hier. Hélas, ce sont les mêmes et surtout, ils paraissent plus puissants qu'avant. Mes axes d'orientation sont déjà clairs, il ne reste que des détails à régler. Je préparais mon programme pendant plusieurs jours.

L'Allemagne me semble trop loin et évoque trop de souvenirs personnels. Devais-je y retourner ? Où pourquoi ne pas m'établir en France ? L'Allemagne n'est plus le peuple que je connaissais et que j'aimais. Il a été perverti par une propagande. Tout une génération avilie dans la consommation me hait et notre mouvement avec. Comment aurait-il pu en être autrement ? Le moral de l'Allemagne avait été mis à bas par ses adversaires. Le travail de sape des éducateurs et des historiens avait donné naissance à une génération privée de tout sens de l'honneur, de gauchistes, de

consommateurs lobotomisés. J'avais peu à peu changé d'avis sur les Français. Évidemment, ils n'aimaient pas autant l'ordre que le peuple Allemand, mais je pouvais compter sur leur côté râleur qui m'arrangeait bien.

Je m'interrogeais longtemps sur les moyens d'y arriver, hésitant encore une fois entre la force d'un putsch ou la voie légale. Je renonçais rapidement à la première, car l'armée et la police persistaient à rester toujours aussi « muettes ». Leurs seules rébellions ne consistaient qu'à manifester pour demander une augmentation, des effectifs ou du matériel moderne. Et quid de la nation ?

Les Français me suivront si leur bonheur leur semble assuré. Je devais me doter d'une assise financière me permettant de remettre leur économie en marche. La richesse ne m'attirait pas et le pouvoir non plus sauf dans l'intérêt majeur des masses. Cet or est celui de l'Allemagne ! Et bizarrement, cet argent allait renflouer les caisses de l'état français ! Nos anciens ennemis !

Au vu de ce qui était arrivé à Georg, je dois disposer d'un service de sécurité de protection performant. Un nouveau Schutzstaffel doit naître avec des partisans fiables et discrets. Je ne peux m'entourer de recrues fichées trop « extrémistes ». Domage, j'avais grandement apprécié l'aspect martial et la démonstration de calme de la garde « prétorienne » des JNR. La gouaille de leur chef enthousiasmait les foules. Serge Ayoub me semblait proche de mes idées tout en me faisant penser physiquement à mon ami Mussolini.

En ce qui concerne la force je m'opposais à une milice privée, contre-productive et dangereuse, parce que trop voyante. Je ne voulais pas recréer les S.A., car l'époque ne paraissait pas prête.

Quelques armes de protection suffiraient et utilisées en toute légalité.

Le lendemain même, je commençais à former deux équipes pour m'épauler. Il me fallait quelques personnes triées sur le volet et parmi eux des détectives et des avocats et qui ignoreraient ma véritable identité, cela va de soi. Je voulais deux groupes différents et indépendants que j'appellerais mes « bataillons ». Je les utiliserais pour mes recherches sur le meurtre de Georg, pour ma défense et mon action politique.

Accroître ma visibilité en contrôlant mon image sans trop m'exposer est primordial. Je devais montrer un parti puissant, mais sans révéler mon identité ou mettre un nom sur mes idées. De nos jours, le national-socialisme n'était pas au meilleur de sa popularité. Vu l'allégeance des médias au pouvoir, il m'en faut un en mon nom propre, hors des canaux traditionnels aux mains du système.

Ma première hypothèse avait été de posséder ma propre chaîne diffusant depuis un satellite pour couvrir plusieurs contrées. Le jeune Henri m'avait expliqué tout ceci. Des émetteurs numériques et analogiques au sol pourraient compléter le tout. En effet, regarder une télévision avec un décodeur a un coût et tous n'en ont pas les moyens, surtout dans les territoires peu développés. Mais les principaux freins de ce projet à long terme restaient les lois et les gouvernements des pays eux-mêmes. Mes fonds auraient pu largement supporter les frais d'achat de ce dispositif (entre 40 et 80 millions d'euros). En fait, il me suffisait de contacter Arabsat qui n'aurait pas refusé un peu d'activisme anti-Israël. La location d'un faisceau aurait permis une telle entreprise. Quant aux journaux, je pouvais éditer à mon compte et diffuser gratuitement toute revue. J'avais pensé à une radio, mais nous sommes dans un monde basé sur l'information visuelle,

donc une TV aurait plus d'impact. J'avais pris goût. Vanité ? Non, je ne le crois pas. Efficacité et propagande, comme le disait Goebbels.

Je renonçais à un autre média que YouTube. Ainsi, je garderais tout cet argent pour le cœur de mon combat en l'injectant dans l'économie.

Pendant ce temps-là, porte de Saint-Cloud à Paris, sur le trottoir, un homme pressé tape sur le clavier du digicode. Il pénètre dans un bel immeuble haussmannien au hall sobre, mais pavé luxueusement. Évitant l'ascenseur, les marches du grand escalier sont grimpées quatre à quatre et la porte ouverte en vitesse.

Plus haut, un vieillard assis griffonne un courrier. La pièce est spacieuse et lumineuse, éclairée par une baie aux vitres décorées en style Art déco. Renforçant cet éclat, des moulures dorées sur les murs refaits à neuf, une cheminée en marbre gris et un parquet en chêne blond à chevrons recouvert par un tapis moelleux. Le local aurait pu être cossu et chaleureux, mais débordait d'étagères remplies de dossiers, de classeurs et de boîtes. Un vrai capharnaüm juif ou souk arabe !

Au milieu, derrière son immense bureau moderne de bois clair, Serge Klarsfeld semble nerveux et en colère. Son Mont-Blanc tremble sur la feuille. L'homme sursaute lorsque l'on frappe deux légers coups à la grande porte. Il se met à crier.

- Entrez !

Son fils Arno est là, l'air penaud.

- Ah ! Arno ! J'ai appris pour cette folie ! Accusé au tribunal pour injure ! Tu te moques de moi ! Un Klarsfeld ne peut pas se montrer raciste en public !
- Mais j'en suis certain. Heller est un descendant d'Hitler !
- Ne dis pas de bêtise ! Je suis le « chasseur de nazi », pas toi ! Je peux juger qui doit être châtié et quand ! Quand même ! Si je dois envoyer un colis piégé et faire sauter le petit doigt d'un vieux monsieur de 90 ans, je suis seul à prendre la décision¹⁰⁸. Il n'y a pas de progéniture d'Hitler qui tienne !
- Et l'analyse ADN ? Et ça !

Il pose un peu fortement un verre enveloppé dans du plastique et une lettre sur le bureau. Le document d'un laboratoire certifie une ressemblance entre l'ADN d'Hitler et celui de M. Heller prouvant qu'ils sont de la même famille. M. Heller est probablement le petit-fils d'Hitler.

- J'ai réussi à avoir des échantillons par une connaissance journalistique ! Heller est Hitler !

Le père déchire la feuille sans la lire et jette le paquet par terre ou il se brise en mille morceaux.

- Oui et alors... Voilà ce que j'en fais ! Tu en as toujours fait qu'à ta tête !

Puis il se calma quand il remarque l'air abasourdi d'Arno.

- J'en sais beaucoup plus que toi sur ce sujet !
- Explique-moi ?

¹⁰⁸ Fait réel avoué par Serge Klarsfeld.

- On a menti sur la fin d'Hitler dans son bunker. Mais les Russes me l'avaient révélé ; Hitler n'est pas décédé, on a simplement perdu sa trace. Le cadavre retrouvé n'est pas le sien. Mais la nouvelle de son suicide nous arrangeait, nous les juifs ! Pas de héros ! Pas de témoin ! Les Russes ont joué politiquement avec ses restes, laissant croire au monde entier qu'il vivait encore. Cela faisait partie de leurs plans.
- Tu ne m'as jamais dit cela ! Et quand est-il mort ? Et où cela ?
- On a brûlé un corps et on a prétendu découvrir le sien, voilà tout ! Disparu, mais où ? Personne n'en sait rien. Bien sûr, tu es trop bavard et quand tu te drogues tu peux tout raconter ! Donc, tais-toi !
- Mais... !
- Tu pars te mettre au vert en Israël pendant quelque temps, le temps de voir venir. Tu quittes tout et tu prends ta retraite. De toute façon, je ferais fonctionner mes relations et tu seras toujours payé ! À 50 ans, tu te reposeras !
- Bien, mais pour l'ADN ?
- Sûrement une erreur, ou pire, une tentative d'intoxication. Et même s'il s'agit de la vérité, admettons que je déclare qu'Adolf Hitler n'est pas mort. Tu imagines la honte sur moi ! On me rirait au nez ! On n'est pas dans une série B américaine : « La vengeance du Führer » ! Et en cas de lien du sang, pense un peu à l'extrême droite française qui serait trop contente. Tout au plus s'il nous gêne on peut l'éliminer médiatiquement parlant. S'il insiste, on s'occupe de sa famille ou de son entourage et ensuite comme l'a affirmé maître Levy « après la loi il y a les coups » ! Donc tu me laisses faire !
- Mais !
- Il est hors de question que tu fasses quoi que ce soit ou bien tes amis du Mossad. Je tiens à garder la main et le monopole de la « chasse au nazi ». Va-t'en et prends cette lettre. Tu l'apporteras à qui tu sais au pays. Tu n'auras qu'à donner une

interview pour dire que tu fais ton « alya » ! Et si tu commu-
niques encore là-dessus, je te déshérite !

- Bien.

La menace pécuniaire avait porté ses fruits. Le père mit la mis-
sive dans une enveloppe qu'il cacheta et Arno s'enfuit littérale-
ment après avoir emballé quelques effets personnels et papiers
dans une valise. Malheureusement pour lui, Arno Klarsfeld vou-
lut repasser par chez lui. On l'attendait de pied ferme pour le
« cueillir » à son domicile. Quelques inspecteurs et agents
l'embarquèrent pour répondre d'une accusation de meurtre. Il se
débattit et frappa un des fonctionnaires, criant à l'injustice, mais
fut emmené tout de même. Les journalistes étaient sur place et
furent témoins de son arrestation. Ils avaient été convoqués à bon
escient par le premier « bataillon » qui venait d'être formé. Mal-
gré le blocus média de certains d'entre eux, l'information se ré-
pandit, probablement en raison du coup de sang du prévenu
contre la force publique.

Alors qu'il subissait sa garde à vue, la LICRA, ne perdant pas de
temps, taxa l'affaire de relents d'antisémitisme. Arno tenta de
faire croire qu'un policier l'avait agressé et un comité de soutien
fut formé. Parmi eux, BHL défendait, à cor et à cri, le fils du hé-
ros Klarsfeld. Les médias trouvèrent encore à redire quand, par
la suite, il fut mis en accusation grâce aux traces d'ADN relevées
sur le lieu de l'homicide. Une marche fut organisée avec SOS
Racisme et le CRIJF, relayée largement par les journaux.

L'enquête avançait en dépit des pressions. L'examen balistique
avait été catégorique. L'arme du crime était un « Desert Ea-

gle¹⁰⁹ ». Arno Klarsfeld allait payer pour ses actes si et seulement si l'on pouvait faire le rapprochement entre le pistolet et lui. Aucune preuve ne put être dénichée malgré qu'Arno ait passé pas mal de temps comme garde-frontière en Israël.

Le jour du procès, tout se joua. Arno Klarsfeld abattit sa dernière carte et fit état d'une machination, d'un complot contre sa petite personne, mais son discours ne put tenir droit. Il se trouvait réellement sur place. Mais la confirmation que le semi-automatique lui appartenait ne pouvait être faite, il pouvait s'en tirer.

Les avocats étaient tous là pour le dernier acte, une sinistre équipe de 5 hommes, vêtus de la toge noire, parmi lesquels : Jakubowiz, Cukierman et Maître Thierry Levy. En premier lieu, ils brandirent sa double identité française et israélienne, sans aucun risque. Il ne pouvait perdre aucune des deux et Israël ne déchoit pas un individu criminel sauf s'il s'est élevé contre son pays. Mais pas en France. En résumé, il pouvait tuer, mais pas des juifs. On pouvait la lui retirer s'il ne se rendait pas en Israël pendant au moins 7 ans. Cela expliquait en partie le caractère nomade de ce peuple.

Mais depuis peu, la loi avait changé, hélas en sa défaveur, et ce n'était plus tout à fait exact. Auparavant, il n'y avait pas d'accord d'extradition entre la France et Israël. Elle est désormais permise « dans tous les cas, à la condition qu'ils soient autorisés par l'État requérant à exécuter en Israël toute peine in-

¹⁰⁹ Le « Desert Eagle » est un pistolet semi-automatique conçu au début des années 1980. Au départ la production a été confiée à IMI, en Israël.

fligée à la suite de leur extradition ». Énorme, comme le dirait Fabrice Lucchini ! Totalelement irréal !

L'élément clef de l'accusation restait la preuve de la possession du « Desert Eagle » par l'inculpé. Malgré toutes les recherches, aucune trace d'achat d'un pistolet à son nom ne fut trouvée et on s'acheminait vers un non-lieu. Tout au plus, il reconnaissait s'être battu avec Georg et uniquement en raison de l'ADN relevé sur la scène du crime.

J'enrageais.

- Vil personnage, il ne voulait pas affronter dignement son sort ! Il n'éprouvait aucun courage ni honneur. Prêt à mourir pour mon pays, je l'avais fait. Enfin, plus ou moins.

Mais l'affaire judiciaire connut un revirement inespéré à l'initiative d'Henri. Celui-ci, après une période d'abattement avait repris le dessus, réconforté par mes soins et par Julie qui l'avait mis au courant pour le procès. Le mieux était de ne rien lui cacher et de l'impliquer dans la lutte. Les enfants étaient précoces de nos jours. Ce n'était plus la même génération. À notre époque, les mineurs comme lui jouaient et ne défilaient pas dans les manifestations ou alors chez les Jeunesses Hitlériennes. L'innocence est une chose précieuse et il faut la préserver. Mais Henri tenait à participer. Voici comment.

En le ménageant, je lui avais raconté la scène dans son intégralité et ses soupçons sur l'utilisation d'une arme dorée. Alors que le « bataillon » doutait de ce point précis, Henri effectua des recherches sur Internet au sujet du pistolet. Les avocats n'avaient pas pris en compte sa demande d'aide, car ils ne pensaient pas qu'un gamin puisse en retrouver la trace.

Henri avait donc passé plusieurs journées à « fouiller » sur ce que les journalistes appellent le Darknet, un réseau anonyme. En fait, ce terme est incorrect, car il en existe plusieurs dont les plus importants sont Tor, Freenet et I2P. Voici ce qu'Henri m'expliqua.

Concernant ce « Darknet », la télévision a produit de multiples magazines incriminant ces « réseaux ». On pouvait facilement les accuser de tous les maux puisqu'on pouvait aussi bien y acheter des armes que côtoyer des sites islamistes, nationalistes ou pédophiles. Ces critiques permettaient à n'importe quel gouvernement de renforcer son arsenal répressif. Cela se faisait en toute tranquillité et avec l'assentiment du plus grand nombre. Même sans attentat, une enquête diffusée sur France 2, ou un reportage peuvent suffire à endormir l'opinion et voter une loi. Ces journalistes étaient de véritables Goebbels sur le plan de la propagande. En fait, pas tout à fait, les nationaux-socialistes n'avaient pas autant de moyens et d'argent.

Sur ces réseaux et malgré le temps passé, il n'a découvert aucune trace de « Desert Eagle » doré. Incompréhensible, sauf si elle n'avait pas transité par Internet. Ou alors il n'essayait pas avec la bonne méthode ! Henri eut l'idée de se servir de la recherche d'images de Google. Le test fut facile à faire et il en fit la démonstration à sa sœur. Au départ, une simple photo et à l'arrivée le résultat était là incroyable et inimaginable !

Des centaines de vignettes et parmi elles l'arme du crime ! Le lien direct avec Arno Klarsfeld. Il avait trouvé ! Il poussa un cri de guerre. Julie accourut, inquiète. Rassurée, elle s'empressait de téléphoner au « bataillon » d'avocats pour utiliser l'information rapidement. Il ne fallait pas perdre de temps et déposer la preuve au greffe dans la journée pour l'enregistrer comme élément au dossier.

Chapitre 15 - Le procès 204

Le grand hall du tribunal est bruyant. Le brouhaha est dû à la présence de la presse, des avocats ainsi que des policiers. Cela diffère totalement de mon jugement en 1924 devant le tribunal du peuple de Munich. Oui, j'avais fait de la prison, profitant de ce moment de répit pour rédiger un livre dont vous connaissez sûrement le titre. S'il était reconnu coupable, il va sans dire qu'Arno Klarsfeld se prendrait pour un écrivain.

Il s'agit d'ailleurs d'une mode constante, une curiosité de ce monde moderne. Les bandits et meurtriers viennent s'exprimer sur le petit écran pour présenter leur ouvrage et exposer leur parcours pitoyable ! Tout ce cirque pour espérer gagner un peu de mauvaise publicité et surtout beaucoup d'argent avec des livres mal écrits ou rédigés par des hommes de paille, des nègres. J'avais appris qu'un ancien Président de la République nommé Georges Pompidou avait écrit un ouvrage pour le général de Gaulle. Qui plus est, ce dernier avait fait publier un ouvrage du Maréchal Pétain en le signant de son nom ! L'« histoire du soldat français » était devenue « La France et son armée ».

Sortant de mes pensées, je fais encore quelques pas puis rentre dans la salle alors que le procès reprend. J'étais impatient de voir la suite. C'est au tour d'un de mes hommes de loi de s'exclamer avec un effet de manche parfaitement de circonstance.

- Monsieur le juge, Messieurs les Jurés, nous avons enfin l'assurance formelle et « publique » que l'arme appartenait réellement à Arno Klarsfeld ! Oui, j'ai bien dit « publique » ! Nous allons vous distribuer des photographies ainsi qu'à la défense.

Un mouvement de rage s'élève du côté adverse.

- Il s'agit d'un procédé déloyal ! Aucune expertise n'a été faite sur ces clichés et leur origine paraît donc douteuse !
- Vous pourrez parler tout à l'heure. Maître, poursuivez, déclara le magistrat.
- Je regrette de vous contredire, la provenance a été contrôlée par huissier et enregistrée sous le numéro 356-78901 hier. Mais je vois que personne n'en a pris connaissance.

Un brouhaha réprobateur se fait encore entendre, mais encore plus fort. Après un rappel au calme, l'avocat continue.

- Veuillez vérifier par vous-même sur vos téléphones portables, je vous donne l'adresse du serveur qui les hébergeait. Celui-ci ne peut pas être taxé de complicité avec l'accusation, c'est le moins que l'on puisse dire. Je vous la communique. Il s'agit du site JSSNEWS¹¹⁰ !

Les avocats adverses sont sidérés, mais n'émettent plus aucun son et aucune injonction au silence ne vient troubler la salle, tous étant occupés à examiner leurs écrans. Je ne suis pas assez rapide et habile pour faire comme eux et je ne connaissais pas ce site. Un site nationaliste ? D'anciens SS ? Ou des nostalgiques de Julius Streicher. Pas du tout, je me trompais, c'était un site juif !

- Monsieur le juge, je vous signale que nous porterons plainte contre Jonathan Simon Sellem qui a retiré les clichés dès que nous lui en avons fait part. Mais, fort heureusement, Internet a

¹¹⁰ <http://www.jssnews.com> est le site sioniste haineux du Jonathan Simon Sellem, soi-disant journaliste alors qu'il n'a été que stagiaire dans une éphémère télévision juive.

une mémoire et il en reste des traces sur une copie nommée <https://archive.org/web/>.

- Ce n'est pas une source fiable reconnue !
- Maître, je vous somme de vous taire, vous parlerez à votre tour.
- Mais ne vous attristez pas. Nous avons suivi la procédure dans les moindres détails et fait établir par huissier de l'existence de ces preuves à plusieurs reprises avant leur disparition. Nous avons les constats effectués hier au nombre de...

Il remet ses lunettes, conscient qu'il en faisait peut-être un peu trop et qu'il ne pourrait pas le faire trop longtemps.

- 35 ! Il ne peut y avoir d'erreurs. Les documents sont à votre disposition, Monsieur le Juge !
- Je prends note.

Il marque un point.

- Il n'y a pas de traces d'achat à proprement parler pour une « arme », car la pièce incriminée faisait partie d'une œuvre moderne d'un artiste israélien « branché ». Il s'agit de la raison principale pour laquelle, nous n'avons pas pu la retrouver tout de suite. Cette « chose » appartient bien à Arno Klarsfeld. En voici la photo parue dans différents journaux. Nous attendons la facture d'une minute à l'autre. Vous pouvez distinguer l'arme dorée ici entre une étoile jaune et un bout de pyjama rayé sur cette sculpture nommée...

Il relit ses papiers, retirant puis rajustant ses lunettes une dernière fois, ménageant le suspense. Il n'en avait plus besoin. Il avait néanmoins menti, car l'auteur rechignait encore à envoyer les documents. Mais celui-ci ne pourrait nier et résister bien longtemps, les visuels s'étalant partout dans la presse.

- Cette « compression artistique » s'appelle « Or-Schwitz » ! Messieurs, vous pouvez remarquer que sur la cheminée en marbre, chez M. Klarsfeld, le « Desert Eagle » est plaqué or. Nous avons fait saisir cette œuvre pour l'examiner, elle se démonte et le semi-automatique est tout à fait amovible ! D'ailleurs, n'étant pas factice, il reste opérationnel, clandestin et donc illégal. Aucune demande de licence n'a été déposée, ni de déclaration en douane. Mais ceci n'est rien comparé à ce triste constat ; ce pistolet a servi à tuer et appartient à l'accusé ! Nous requérons en conséquence la condamnation à perpétuité pour meurtre !

En toute logique, la défense exige l'ajournement du procès pour se préparer, mais le juge refuse et l'enjoint à poursuivre. L'avocat adverse prend la parole. Suit alors un moment d'émotion intense où le pater familias Serge Klarsfeld témoigne à la barre des troubles psychologiques de son fils. Il avoue sa toxicomanie due certainement aux horreurs de la Shoah qu'il côtoie quotidiennement dans l'entourage de ses parents. À cela s'ajouterait selon lui un complexe d'infériorité par rapport à la célébrité du père et de la mère sans oublier un sentiment d'abandon dû à leurs absences répétées.

Les Klarsfeld, ça ose tout, c'est même à ça qu'on les reconnaît¹¹¹. Il faut un sacré culot pour faire acte de repentance, sa « techouva »¹¹² devant le tribunal. Mais, en aucun cas, Arno ne plaide vraiment coupable, car tout au plus avait-il été sous l'emprise de la drogue. Une psychologie de bas étage vient à point à la rescousse du meurtrier, mais aucune preuve de son état

¹¹¹ Paraphrase d'Audiard dans le film « Les Tontons Flingueurs ». Remplacez Klarsfeld par « cons ».

¹¹² Repentance en hébreu.

ne peut être apportée. L'assassin fut donc condamné, mais la peine à perpétuité fut commuée en 15 ans de prison au vu de circonstances atténuantes. Il avait commencé par se battre et n'avait pas tiré tout de suite et les juges lui en ont tenu compte.

Contrairement à l'affaire Polanski, le procès n'entraîna pas beaucoup de réactions parmi les Français. Cela demeurait du domaine du privé, d'après la presse et aucune mention ne fut faite de sa judéité. L'accusation d'un juif était de l'antisémitisme.

Mais un crime reste tout de même une chose grave. Et l'opinion publique peut à juste titre s'émouvoir de ne pas avoir été renseignée à temps. Certains journalistes qui avaient tu les faits se mirent à retourner leur veste par simple appât du gain, et du scoop ! Comme d'habitude, des « experts » émergèrent pour en accuser d'autres et leur faire porter le chapeau. Bien qu'en bas de l'échelle, Haziza¹¹³ qui avait organisé un mouvement de soutien fut sacrifié. Ce n'était pas cher payé. Dans la débâcle, on abandonne toujours le plus petit, le faible et sans valeur. La LICRA se mua dans un silence absolu, se refusant à tout commentaire. Klarsfeld n'était pas au niveau d'un Dreyfus.

On m'invite à nouveau à l'antenne par curiosité morbide. Je ne peux refuser. On souhaite m'interviewer à propos du meurtre et du précédent procès remporté contre un membre du « clan » Klarsfeld. Étrangement, la mémoire leur revient ! Eux qui avaient dissimulé l'information l'exposaient désormais comme une chose évidente.

¹¹³ Petit journaliste par la taille, l'importance et son intelligence.

Le présentateur Frédéric Taddéi tient donc à me convier à son émission malgré quelques menaces. J'appris plus tard que son émission avait été supprimée en mai 2016, avant les élections, comme par hasard. Ce jour-là, différentes nuances de juifs étaient présentes en guise de pare-feu. Le philosophe Finkelkraut¹¹⁴ et l'avocat Thierry Levy avaient été envoyés en première ligne, pour ainsi dire sacrifiés, car je tenais à ma victoire médiatique. Ce Levy parmi les autres n'était plus en « odeur de sainteté » pour ainsi dire depuis qu'il avait parlé de « boucles blondes » et sembler cautionner la pédophilie¹¹⁵. Le CRIJF et la LICRA voyaient d'un mauvais œil (et surtout maître Levy) sa participation officielle. Ils ne voulaient pas « cautionner » une telle émission, mais elle eut lieu tout de même. Le journaliste commence l'interview.

- Bonsoir et bienvenue, M. Heller.
- Merci de m'accueillir.
- Pouvez-vous m'expliquer l'affaire en quelques mots ? Tout d'abord, qui était Georg Schroeder ?
- En toute simplicité, il fut mon secrétaire, majordome et aussi mon ami. Pour le reste, vous en avez appris beaucoup dans la presse. Klarsfeld a été condamné pour meurtre. Je vous signale que cela ne m'a pas étonné. En fait, il désirait tout bonnement m'éliminer et malheureusement Georg en est mort.
- Pouvez-vous vous présenter ? Que pensez-vous des allégations d'antisémitisme à votre égard ?

¹¹⁴ Ecrivain juif, philosophe juif, essayiste juif.

¹¹⁵ Anecdote réelle.

J'avais flairé le piège. La question était un examen de passage en quelque sorte, leur seule obsession. Mais je poursuivais, faisant mine de ne rien remarquer.

- Je suis un écrivain suisse et nullement antisémite bien que cela ne signifie rien dire à proprement parler. À cause de cette accusation, dont je fus la victime, ce terrible malheur a eu lieu. Arno Klarsfeld m'a lancé cette insulte et m'a traité d'Hitler. Dans la nuit même, mon domicile a subi une attaque d'individus scandant des slogans pro-Israël et arborant des t-shirts LDJ et Betar. J'ai les preuves sur moi, je peux vous les montrer.

L'animateur me stoppe. J'enchaînais la suite sans donner la parole à la partie adverse. J'avais visionné des heures de débats politiques pour comprendre le mécanisme de ce genre d'exercice. Ce soir-là, au fur et à mesure des interventions, je devinais qu'il se formait encore une sorte de tribunal. À défaut de me trouver coupable, on s'ingénie à me discréditer, mais je ne leur laisserais pas cette joie.

- Ils ont saccagé ma demeure et tué lâchement mon chien.

Je marque une pause pour boire un peu d'eau, maîtrisant avec plaisir l'effet produit sur les quelques personnes du public présentes qui lâchent un « oh » d'indignation.

- Mais ceci n'était que le début. Klarsfeld a fixé un rendez-vous où Georg m'a accompagné. Après une courte bagarre, mon secrétaire a été assassiné, mais cela aurait pu aussi bien être moi. J'étais la cible. Voilà tout.

Un instant de calme et d'émotion palpable parcourut le public. À son tour, Finkelkraut décide de prendre la parole.

- Ce qu'a déclaré son père durant le procès m'a frappé. Le fils a vécu dans un milieu de haine, il a été imprégné par un désir de vengeance dès son plus jeune âge. Ce sont les implications d'une logique de mémoire portée à son paroxysme. Une conséquence de la Shoah !

Ils ressortaient leur éternel discours, je rétorquais.

- Le pardon chrétien et l'oubli doivent être plus forts que tout. Ce n'est pas le cas, hélas ! Mais je digresse. Pourquoi parler de l'holocauste ici ? Vous serez d'accord avec moi pour affirmer qu'il ne faut pas galvauder ce mot. Arno a tué. Il a commis une faute, un crime, voilà tout.

Finkelkraut continue sans s'apercevoir de mon double langage.

- Arno était en proie à des problèmes de drogue et de boisson, nous en étions tous informés et cela se voyait. Un peu comme Serge Gainsbourg, la trace du génie. Cela s'est joué dans son jeune âge, avec ses parents.
- Nous sommes sur la même longueur d'onde. D'un côté un juif et de l'autre une Allemande se définissant comme germanophile. Comment réussir à se construire psychologiquement ? Qu'en dites-vous maître Levy ?
- Euh...
- En tant qu'homme de loi spécialisé dans l'enfance, vous devez le savoir.
- Vous vous trompez, je m'occupe uniquement de pénal. Qui vous permet ? Quel rapport ?
- Désolé, j'avais cru entendre...

Quelques personnes de l'assistance ne purent réprimer un sourire, vite effacé. On n'était pas chez Thierry Ardisson, quand même !

- Alors vous êtes ici en tant que ? Avocat des Klarsfeld ? Je ne pense pas, le jugement a été rendu.
- Simplement en tant que membre du CRIJF.
- Pourquoi ? Serait-ce un homicide juif ? Attention, Maître ! Ceci me semble fortement antisémite et punissable !
- Bien sûr que non. Il s'agit d'un Français et je connais parfaitement le code !

L'animateur tenta de calmer le jeu et Finkelkraut enchaîna.

- Le complexe d'Œdipe apparaît comme flagrant. Ne pouvant arriver au niveau du héros Serge Klarsfeld, il a voulu tuer le père au travers de votre secrétaire.
- Ce déséquilibré a commis un meurtre et assassiné Georg, oui ! J'ajoute à votre théorie sa double nationalité, qu'il n'a prise qu'en 2002 soit tout de même à 37 ans ! Une judéité un peu tardive. Et je tiens à vous expliquer encore une chose avant de vous laisser la parole.
- Je vous l'accorde et je confirme. Très intéressant, poursuivez !
- Ne pensez-vous pas qu'il existe un fort sentiment d'impunité dans cette famille ? Serge Klarsfeld a été un chasseur de nazi outrepassant les lois et son fils désirait reproduire le schéma ! Quant à son caractère belliqueux, il a pu se défouler quand il a effectué son service militaire dans une armée étrangère, celle d'Israël !
- Tout à fait, mais il en a le droit !
- Et l'éthique ? Si l'on se sent français, on ne devrait pas pouvoir s'engager et combattre dans un autre pays ! Les musulmans ne peuvent pas le faire et les juifs en auraient seuls la possibilité ?

Un murmure se fit entendre dans le public, j'enchaînais vite. Le terrain était miné.

- Je ne parle pas de terrorisme radical bien évidemment. La France a besoin de paix. On ne peut pousser des communautés à se détester. Cet « anti anti sémitisme » a entraîné la haine. Vous en avez été témoin. Ce gars-là se comportait à la limite de la psychiatrie. Rappelez-vous qu'en entretien sur I-Télé, il n'arrivait pas à distinguer le nazisme du Hamas !

Le reste de l'émission se déroule sans surprise. Les interlocuteurs passent leur temps à discourir de philosophie du crime. Arno Klarsfeld est fini médiatiquement. Malheureusement, j'apparis par la suite que ce type infect, cet assassin, s'était enfui en Israël avec l'accord des autorités françaises. Je savais que cet état était le lieu idéal pour les fripouilles, les bandits, en raison du manque de lois « anti-blanchiment » d'argent sale. Le système financier permet le rapatriement des capitaux de la diaspora israélienne en cas d'« alya » sans trop y regarder de près. La mafia russe a usé et abusé de ce principe et les émigrants se disaient tous juifs.

J'avais aussi lu qu'un misérable individu nommé Gregory Chelli s'était lâchement réfugié en Israël. En octobre 2014, l'ambassade d'Israël a osé mentir de façon éhontée au gouvernement français. Dans un communiqué officiel, elle a indiqué que « toutes les demandes du ministère de la Justice française avaient été traitées rapidement par l'État d'Israël ». Et elle avait précisé que « chaque requête formelle serait traitée dans les plus brefs délais ». À ce jour, le sinistre auteur de ces atroces canulars ayant occasionné la mort du père du journaliste Benoît Le Corre court toujours.

Mais l'accueil d'un meurtrier avéré était trop pour moi ! Mais en sortant de l'émission, je me sentais tout de même satisfait, un peu soulagé d'avoir vidé mon sac. Ce jour-là était particulier. En fait, on fêtait mon anniversaire ! Oui, nous étions au mois d'avril. Cette date qui devait être une joie pour moi

s'assombrissait par l'évocation de la perte de Georg, de mes compagnons et de ceux déjà décédés. « Si nos murs sont brisés, nos cœurs ne le sont point »¹¹⁶, disait-on, mais la tristesse ne me quittait pas tout à fait. Bien heureusement, l'amour d'Anne-Lise me confortait et mes mauvais souvenirs disparaissaient à la vue de son sourire.

Pas dupe, je sentais bien que l'on me préparait des surprises agréables pour le 20 avril. À l'extérieur et en rendez-vous, je ne pus rentrer que le soir, à la nuit tombante, accompagné d'un chauffeur qui repartit sur-le-champ. Dès que j'eus franchi le portail, je remarquais les illuminations. Flambeaux, drapeaux tout y était ! Sans retenue et à l'abri des murs, une haie d'honneur entourait la voiture. Toute l'assistance avait revêtu des uniformes allemands de la Wehrmacht, des SS ou des S.A. !

Je reconnais la plupart, pour les avoir déjà reçus, mais aussi de nombreux nouveaux venus qui, bras tendus, entonnent nos hymnes allemands. Anne-Lise m'offre une couronne de fleurs blanches et rouges avec une croix gammée en velours noir d'un plus bel effet. En costume autrichien, elle est ravissante, charmante et gracieuse, comme d'habitude. On donne un signal et tous viennent me serrer la main. Je les remercie chaleureusement, ému par ce geste et l'on me présente les arrivants.

- Merci à vous tous, mes amis ! Je suis très touché.

Anne-Lise me glisse à l'oreille.

¹¹⁶ Cette devise « Unsere Mauern brachen, unsere Herzen Nicht » est celle d'un célèbre cliché avec une femme posant un écriteau contre une maison en ruines après le massacre de Dresden par les Alliés.

- Rassure-toi, tu ne devras pas porter de culotte en cuir !
- « Ja », il fait trop froid pour mettre un « lederhose ». Joli, ton « drindl », ma chérie, mais rentre vite tu es gelée et je suis sûr qu'un bon feu de cheminée nous attend !

Dans le salon décoré en rouge et noir, une table chargée de cadeaux est dressée. Trop pour que je les cite tous, mais parmi eux, une splendide relique d'une dague SS. Dans une simple enveloppe de papier Kraft, je trouve un compte rendu du tribunal condamnant Arno Klarsfeld, joliment encadré et offrande symbolique d'un des avocats du « bataillon ». Tout ceci me rappelait mon cinquantenaire. Mais par-dessus tout, ce soir-là, j'ai besoin de chaleur humaine et de l'affection de mes proches. Anne-Lise, Julie et son petit frère formaient désormais ma famille.

Le plus beau des présents m'est offert par le jeune Henri ; la victoire. Je l'en félicite. Il me tend un objet, un porte-clefs orné d'une croix gammée qu'il avait faite lui-même. Je l'embrasse, ému, lui assurant que cela me touchait beaucoup.

Comme le réclame l'usage, à la fin du repas, j'improvise un discours rapide. Ils attendaient cela avec impatience.

- Je désirais vivre en paix, mais ils en ont décidé autrement ! Je ne suis pas revenu parmi vous pour déclencher une nouvelle guerre ni par goût de la revanche ! Mais ils ont versé le premier sang ! Je veux une reconquête qui prendra les couleurs de notre drapeau, le « *Blut und Boden* » (« sang et terre »). Mais le blanc représente la race de Georg et le rouge la terre où repose notre camarade et le noir symbolisera la mort de nos ennemis !

Je fus applaudi, mais le reste de la soirée fut moins solennel et mes invités burent peut-être un peu trop d'alcool. Pour ma part,

je forçais sur les gâteaux. La veillée se finit à une heure avancée, mais je me couchais tout de même vers 2 h, car j'avais rendez-vous le lendemain.

L'un de mes objectifs est de recenser mes partisans, estimer leur force, leurs motifs et leurs attentes tout en leur apportant ma contribution si besoin était. Ultérieurement viendrait l'heure du « tri ». Pour cette grande tournée d'inventaire, je devais prendre contact ce jour-là avec quelques individus membres du rassemblement anarchiste et royaliste du « Lys noir ». Il me faut connaître tous les sympathisants susceptibles de nous aider ou plutôt tous les « groupuscules » comme disaient les médias. Bizarrement si vous tapez « groupuscule » dans Google, celui-ci propose immédiatement « groupuscule extrême droite » et rien sur l'extrême gauche. Normal, car il s'agit du simple reflet de nombreux articles issus d'une presse majoritairement biaisée. Chose curieuse, après les manifestations violentes de Nantes suite au projet de loi sur un aéroport, une recherche identique donnait désormais les mots « groupuscule extrême gauche violent ». Après vérification, le mérite en revenait à une phrase de Marion Maréchal Le Pen ! Brave demoiselle ! Mais Anne-Lise étant très jalouse je ne m'attarderais pas sur le sujet. De plus, au vu de son âge elle pourrait être ma fille... ou ma nièce.

Mais je digresse, la réunion avec mes interlocuteurs avait été inintéressante, car trop intellectualisée et éloignée du peuple et du vrai sens du national-socialisme. En revanche, la nourriture était excellente, mais là n'est pas la question. En quittant le restaurant, je dois être rejoint par un nouveau garde du corps qui doit remplacer Georg. Je patiente quelques instants sans rien voir venir. Au bout de la rue, une voiture grise et deux hommes à l'extérieur qui discutent, mais, fausse alerte, aucun d'eux ne semble m'attendre. Mon rendez-vous était donc en retard. Je

marche un peu pour constater que la brasserie se trouvait juste du côté droit près d'une synagogue. Décidément, ils sont partout !

Je sors mon téléphone portable de ma poche et le rapproche de l'oreille m'empêchant d'entendre des pas derrière moi. Je veux me retourner, mais je reçois un violent choc à la tête qui me fait chuter.

L'agresseur se met à crier des insultes et je reconnais alors l'individu qui avait tué mon chien, David ! Avidé de haine, il ne me laisse aucun répit et avec acharnement commence à me rouer de coups. Je tombe à terre. David se réjouit et se frotte les mains, il bredouille.

- Bien fait ! Tu m'as humilié ! Voilà ma vengeance ! Crève, sale goy !

Allongé sur le trottoir, je me sens perdre connaissance sans pouvoir agir... Je n'ai plus la force de prendre mon arme. Enfin presque plus, car dans un dernier éclair de lucidité, et dans un moment d'accalmie, j'attrape sa kippa qui avait glissé au sol. Par simple réflexe, sans réfléchir. Je voulais peut-être la garder comme un trophée inutile. À grand-peine, et profitant du noir, je l'enfouis dans ma poche avant que les ténèbres ne m'emportent. Il n'avait rien vu.

L'auteur de ce livre se doit de reprendre la parole, Hitler ne peut pas s'exprimer en ce moment. Son état de santé s'avère plus qu'inquiétant. Celui-ci vous sera communiqué ultérieurement dans quelques pages.

Chapitre 16 - L'agression 218

Une fois à terre, l'assaillant d'Adolf Hitler subtilise son portefeuille. Il le vide de son argent et vole le GSM. Voulait-il faire un peu de profit ? Un juif voleur ? « Gelegenheit macht Diebe », l'occasion faisant le larron, il dérobe aussi le « Walther PPK » que détenait le Führer. Cela se retourna contre lui, car en premier lieu, Hitler fut débarrassé d'une arme encombrante qu'il aurait du mal à justifier et ensuite celle-ci permettrait de déterminer l'agresseur.

David court donc comme un lapin, mais il décide de s'enfuir en empruntant le trajet qui passe devant la synagogue. Malheureusement pour lui, au bout de la rue l'attendaient deux policiers. Sans rompre leur couverture, les inspecteurs en faction avaient contacté le commissariat du quartier pour leur signaler une attaque « antisémite ». En effet vu de loin, cela se résumait ainsi : « un jeune homme chauve avait frappé un vieux monsieur près d'un lieu de culte juif pour le voler et prendre la fuite ». Des agents furent envoyés sur place pour l'appréhender. Par la suite, ils confirmèrent d'ailleurs qu'Hitler conservait sa Kippa dans la poche de son manteau. David n'avait pu échapper à ses poursuivants. En dépit de ses dénégations, ses jérémiades¹¹⁷ et gesticulations, il fut arrêté et emmené au poste.

L'ambulance arriva rapidement et conduit Hitler à l'hôpital le plus proche. Celui-ci demeure actuellement dans le coma. Transporté inanimé dans un état très grave, les médecins réservent en-

¹¹⁷ Littéralement « De Jérémie », par allusion au livre « Lamentations de Jérémie » qui par ailleurs est un faux, qui n'a jamais écrit par Jérémie lui-même. Ce livre comprends des poèmes et fait allusion à la destruction du temple de Salomon.

core leur diagnostic. Le traumatisme crânien est important. Les coups infligés à terre ont enfoncé plusieurs côtes et perforé le poumon droit sans compter les multiples fractures et hématomes. Le pronostic vital est engagé.

Son entourage fut prévenu sans tarder, car le frère de Julie avait eu la bonne idée de rentrer certains numéros dans les contacts de son téléphone. Anne-Lise se précipita au chevet ainsi qu'Henri. Le docteur ne pouvait se prononcer, mais elle obtint la permission de s'installer près de lui pour quelques heures.

Ce fut un tollé général le lendemain dans les médias. Le Premier ministre monta au créneau pour s'indigner contre cette indigne agression antisémite. L'identité du « déjà coupable » fût même dévoilée sans même attendre la confirmation. Comme on peut constater souvent dans la presse, on ne révèle pas le nom du coupable d'un méfait s'il est de consonance musulmane. En revanche, on détaillera l'état civil complet s'il s'agit d'un partisan de la bête immonde¹¹⁸. Par malchance pour l'assaillant, son patronyme n'était pas très « typé » ; Ducamp ne sonne pas très juif et de cran rasé, il pouvait passer pour un « skinhead ».

Il avait été arrêté et malgré ses appuis dans le milieu politique, il fut lâchement abandonné par les siens. Aucune mention de son appartenance au Betar ne transparut dans les journaux. Pour la plupart, les membres de la juiverie crurent réellement qu'ils avaient affaire à un traître. Nul ne sut la vérité. Sauf le « bataillon » d'Hitler et la DGSI. Manifestement, celle-ci ne diffusa aucune information à la police et par la suite aucun éclair-

¹¹⁸ Tiré de la phrase « Le ventre est encore fécond, d'où a surgi la bête immonde » de Bertolt Brecht.

cissement contradictoire ne remonta au ministre. Ce silence s'expliquait d'autant plus qu'ils ne pouvaient révéler leur incapacité à surveiller Heller qui s'était fait attaquer sous leurs yeux. Les agents ne communiquèrent donc pas le nom du « vrai » coupable et ensuite il était trop tard pour l'avouer.

Les identitaires et leurs sympathisants furent tous d'accord pour un défilé de soutien. La douleur et l'indignation étaient présentes chez tous. Si Heller mourait, ils perdaient un grand allié, un support de leurs idéaux. L'agression caractérisée et violente les scandalisait. Les partisans d'Hitler projetèrent une « marche blanche » qui rassemblerait des centaines de milliers de personnes toutes de blanc vêtues. Les autorités refusèrent toute manifestation ce qui n'empêcha rien du tout, bien au contraire. Le mot d'ordre fut maintenu, une simple pancarte mentionnant « Je suis Heller ». Toutes ces démonstrations pouvaient paraître vaines, mais soulageaient les militants. Néanmoins, Hitler aimait le peuple et son affection lui ferait chaud au cœur s'il se réveillait.

Les instigateurs de « Jour de colère »¹¹⁹ avaient été contactés et l'on pouvait compter sur eux. Tous les mécontents de ce gouvernement ou de la république étaient au rendez-vous. La météo était heureusement bonne ce jour-là et une flotte d'autocars loués pour l'occasion débarqua une foule immense de participants. La coordination impeccable et la sécurité efficace ne laissaient aucune place aux provocateurs.

¹¹⁹ Manifestation anti-gouvernementale du 27 Janvier 2014 à Paris

Le jeune Henri en avait profité pour tester un de ses gadgets. Il avait avec lui un drone radiocommandé doté d'un objectif à très haute définition. Il désirait éviter toute manipulation par la préfecture comme lors de la « Manif pour tous » et leur truquage éhonté et d'ailleurs détecté par un laboratoire d'analyse étranger. Il avait planifié de se faire accompagner par un huissier pour authentifier la prise de vue.

Henri commentait même à qui voulait l'entendre.

- J'ai un DJI Phantom¹²⁰ avec une caméra HD. Il faut simplement que je reste à moins de 300 mètres de l'engin. On aura des films et photos aériennes très nettes et on pourrait ensuite compter les participants avec un ordinateur équipé par exemple du logiciel gratuit ImageJ¹²¹. Ça ne vaut pas un drone Boeing A160 militaire, mais ça suffira !

En vérité, tout le monde ne comprenait pas ce qu'il disait, mais peu importe. Tout s'est passé comme prévu. Comme d'habitude, on a pu observer certains individus se glisser dans le cortège habillé en blanc et jouer les casseurs. Mais le service d'ordre les a rapidement maîtrisés et marqués avec des bombes de peinture rouge, ce qui n'a pas empêché les journalistes de diffuser en boucle ces séquences de bagarres.

Les éternels Antifas étaient présents, du même côté bizarrement que la police. Pour une fois dans l'histoire des manifestations, les canons à eau sont du côté des émeutiers. Connectés sur les bornes à incendie ils arrosent abondamment les Antifas et les

¹²⁰ Drone

¹²¹ Logiciel de traitement d'image et de comptage de points utilisé dans l'éducation car gratuit.

CRS. On a donc pu assister à une bataille aquatique assez comique. Pour parfaire le tableau, les contestataires avaient été dotés d'épais cirés blancs et immaculés.

Et puisqu'on parle d'imperméables, les Bretons étaient, quant à eux, équipés de leurs désormais célèbres « bonnets rouges »¹²². Ils étaient venus avec leur bétail et des charrettes chargées de paille et dissimulant du fumier qui fournissait la matière première à des projectiles odorants. En fin d'après-midi, on se dispersa et les participants se rabattirent sur les points de regroupement. Puis les autobus les emmenèrent vers le lieu du rendez-vous pour un repos bien mérité.

À 22 h qu'Yvan Benedetti¹²³ et Alexandre Gabriac¹²⁴ purent retransmettre la nouvelle au mégaphone.

- Mes amis, Heller est vivant, il est sorti du coma ! Nous n'en savons pas plus, mais il est hors de danger ! Hip ! Hip ! Hourra !

Laissons la parole à Hitler.

Je me suis donc réveillé dans une chambre blanche, encore nauséeux et tout endolori. Mon premier geste est pour Anne-Lise, à mes côtés. Je lui tends péniblement la main et elle prend la mienne. Elle sourit, mais elle n'arrive pas à prononcer un seul mot. Je peux tourner la tête ce qui est un bon signe. Le garde du corps, enfin présent, se charge de prévenir les docteurs de mon

¹²² « Bonnets rouges » Mouvement anti-gouvernemental apparu en Bretagne en Octobre 2013

¹²³ Président de l'Œuvre Française

¹²⁴ Chef des Jeunesses nationalistes

réveil et le « bataillon ». Je ne pus reconstituer le reste de cette soirée que plus tard après mon séjour à l'hôpital, car je m'endormis rapidement dans les quelques minutes qui suivirent.

Il me fallut un jour ou deux pour pouvoir parler convenablement et deux semaines pour se remettre debout. Mais j'étais tiré d'affaire ! Je n'allais pas tout de même mourir deux fois ! Sinon, ce serait simplement un indice de ce que mon étoile a accompli sa course et que ma mission était terminée. Ce n'était visiblement pas le cas. Dans mon état, j'avais tout mon temps pour réfléchir. Je pense que ma relative solidité et ma bonne récupération étaient encore une fois dues à l'irradiation du « vril ». D'ailleurs, un des deux ingénieurs qui pilotaient les recherches en la matière m'avait fait part d'excellents résultats en laboratoire. Mais aucun test réel n'avait été fait sur l'homme ni sur l'animal, parole de Führer¹²⁵ !

Hors de question de laisser mon attaque impunie, non pas par vengeance, mais par principe. Je dois encore leur fermer leur gueule¹²⁶ ! Cette manifestation devait être un renouveau pour moi, je dois repartir à la conquête du pouvoir ! Pour faire taire le CRIJF, la LICRA, LDJ et Betar, je devais reprendre les rênes et conduire les peuples à nouveau. Je devais gagner le cœur de la France. Je serais plus fort cette fois-ci, car instruit de leurs ruses. Les techniques modernes de propagande seront à ma disposition. J'ai les moyens financiers que je n'avais pas à mes débuts ! Les

¹²⁵ Loi du 24 novembre 1933 « Tierschutzgesetz » loi de protection de l'animal, interdisant la vivisection.

¹²⁶ « Einmal wird unsere Geduld zu Ende sein, und dann wird den Juden das freche Lügenmaul gestopft werden » Discours de Goebbels le 10 Février 1933. Très bonne sonnerie de téléphone.

conditions économiques sont là pour réussir ! Alors je sors et je fonce !

En fait, ce ne fut pas aussi rapide et il me fallut beaucoup plus que prévu pour me rétablir. Je devais également m'occuper de mon petit trésor : « Anne-Lise ». Ce ne fut qu'au bout de quelques mois que je continuais mon combat.

Lors de sa convalescence, j'avais fait mon bilan. Qu'avais-je fait de bien ou de mal ? On ne peut nier j'étais pour beaucoup dans le bonheur et la prospérité de l'Allemagne en son temps. J'avais redonné courage au peuple allemand et lutté les juifs. La graine du national-socialisme avait germé un peu partout après ma supposée mort ! Et la guerre n'était pas de mon fait !

La manifestation fut le premier pas de ma formation politique : le « Parti blanc », car tel était le nom que je lui avais fixé. Ni l'Europe ni la France n'étaient prêtes pour un mouvement ouvertement national-socialiste. Le socialisme évoquait trop ce petit fonctionnaire de Hollande et le nationalisme était honni ! Je choisisais donc une couleur symbole d'union entre toutes les bonnes volontés ! Le blanc, symbole de pureté et de royauté, plaisait aux monarchistes.

J'avais changé s'avis sur cette couleur. Bien qu'elle ne soit pas des plus « entraînantes » pour un mouvement, elle évoquait toujours pour moi la chasteté des jeunes filles. Et j'avouais être amoureux d'Anne-Lise. Et puis j'avais déjà utilisé le noir associé au rouge... Aïe... Mes côtes me faisaient encore mal quand je riaais... Plus sérieusement lorsque les électeurs voteraient « blanc » pour s'abstenir, ils penseraient forcément à moi !

De fil en aiguille, la nouvelle se diffusa chez les partisans d'un monde meilleur. Hitler ou son fils revenait du passé. Dans les

milieux d'extrême droite, les chefs de tous pays, un à un, prirent contact avec moi. Ils étaient désireux de connaître mes intentions. La rumeur se répandit comme une traînée de poudre et tous voulaient me rencontrer en chair et en os. « Rodolphe Heller » était reconnu comme étant du sang, de la race du Führer. Je renaissais de mes cendres tel un Phénix. J'avais toutes les cartes en mains, une relative renommée, l'argent, les réseaux. Pour tous ses projets, quels qu'ils fussent, j'avais devant moi un boulevard.

La reconquête du pouvoir en France ne pouvait se faire que par étapes. Je voulais couper l'herbe sous les pieds de la gauche historiquement très implantée dans les départements et les conseils généraux. Il fallait établir un programme politique, mais auparavant définir un schéma et une infrastructure économique efficace pour gagner les régions. Je portais mon attention sur le Nord. De toute évidence, la présence de Martine Aubry et ses excès « multiculturalistes » étaient pour moi du pain bénit. La poussée du FN paraissait aussi un indice encourageant. Avant tout, je demandais à mon « bataillon » la mise en place d'un système bancaire complexe qui lui permettrait en toute légalité d'agir sur les leviers adéquats.

Tout commença par une simple élection dans une modeste ville populaire. Je finançais les PME et PMI locales et incitait leur installation en acquérant et proposant des baux et terrains municipaux gratuits. Les entreprises de moins de 50 salariés étaient exonérées de taxe. Je favorisais les travaux publics, mais sans appliquer les mêmes solutions qu'en Allemagne, les autoroutes étant privatisées. Dans mon bataillon, quelques économistes efficaces (oui, ça existe) m'aident désormais. Ce n'étaient pas

Schacht¹²⁷ ou Feder¹²⁸, mais des patriotes soucieux du bien commun. On accorda des prêts à taux zéro aux sociétés désireuses de s'établir dans la région. La commune employait un grand nombre de personnes, le chômage baissait, mais chacun devait s'impliquer. Il n'y avait pas de place pour les fainéants, mais le peuple pouvait avoir confiance en lui-même et mangerait à sa faim. La popularité du parti blanc s'accrut jour après jour.

Je veux faire profiter la région entière de ce succès. Il ne faut pas se cacher, une de mes principales cartes maîtresses reste le financement. Toutes les ressources doivent servir le peuple. Renflouer une économie locale défaillante nécessitait beaucoup d'argent. Le budget des Bouches-du-Rhône est environ de 260 millions d'euros pour 2 millions de personnes. La somme est semblable pour le Rhône avec 6 millions d'habitants, mais la Picardie n'a que 120 millions pour une population identique. Le déficit est variable selon les départements. 13 % pour le Rhône et la Picardie. Au vu de mes moyens, je pouvais donc carrément annuler la dette du Nord, mais ce ne serait pas discret et pas très pérenne. Malgré les dépenses, l'autonomie devait être établie rapidement à chaque fois et même si possible avec des bénéfices. Une gestion rigoureuse devait être appliquée, car, bien qu'importante, ma fortune n'était pas extensible à l'infini. Deux ans plus tard, l'activité florissait et les comptes parvenaient enfin à l'équilibre en raison notamment de l'afflux massif d'arrivants. Nous étions en 2017.

Par pragmatisme, le parti blanc se rapprocha du Front national. Les dissidents étaient nombreux et je proposais une alliance avec

¹²⁷ Ministre de l'Économie du Troisième Reich

¹²⁸ Economiste et homme politique de premier plan

son mouvement. Les maires en place conserveraient leur étiquette et disposeraient d'un budget plus que conséquent.

Ce n'était pas de la corruption, car je n'attendais rien en retour ou presque. Je voulais simplement une base solide sur laquelle construire le succès et en échange les élus garderaient leur poste. Ce schéma pouvait continuer dans d'autres villes refusant toute connivence avec la gauche. Beaucoup de localités basculèrent et parfois de la droite « traditionnelle » vers le parti blanc. Certains candidats avaient même démissionné pour adhérer à la nouvelle formation.

La conquête progressive des communes avait entraîné celle des conseils régionaux, mais il semblait trop tôt encore pour chanter victoire. Néanmoins, des politiques communes et efficaces et notamment sur la délinquance avaient vu le jour. Pour éradiquer la question des banlieues urbaines, les maires avaient appliqué une double méthode. On pourrait la résumer ainsi : la carotte et le bâton. Une minorité composée de voyous n'imposerait plus sa loi.

Le chômage et la criminalité ayant baissé, il ne restait dans le Nord que deux problèmes ; les migrants et les Roms. Je fis que ce qu'aurait dû faire tout responsable. Au lieu de construire des camps pour les héberger, j'ordonnais une présence policière massive nuit et jour sur le territoire. Dans certaines localités, on multiplia les effectifs par quatre. Les zones « sensibles » subissaient un programme de rénovation sans commune mesure avec le passé. On refit à neuf les immeubles. On créa de nouveaux terrains de jeux au gazon parfait, des aménagements paysagers, et des commerces. Mais on installa aussi dans les cages d'escalier de puissants brouilleurs GSM dissimulés. Au début, cela fut sans heurts, mais les revendeurs de drogue s'en offusquèrent. En effet, les ouvriers étaient sur le chantier tous les

jours et perturbaient leurs « activités » et leurs téléphones portables ne fonctionnaient plus. Les troubles commencèrent un peu partout. La presse s'empara comme preuve de l'incurie de cette « nouvelle droite ». On s'indigna des brutalités policières. Pour bloquer la situation, je donnais l'ordre de disposer des compagnies entières sur les lieux, du moins pour quelque temps.

Je contrôlais la plupart de ces actions de Paris sauf si l'on exigeait ma présence, mais tout pouvait basculer si je ne m'en occupais pas suffisamment. Il fallait de temps en temps aller sur le terrain. Impossible pour moi de me déplacer en AUDI RS6 dans ces zones de non-droit. Cela aurait été interprété comme une provocation.

Je me fis donc arrêter ce lundi par mon garde du corps près d'un quartier sensible où m'attendait mon contact. Le grand gaillard voulut m'accompagner, je refusais poliment. Le ciel était bleu et clair, un peu de marche me ferait du bien après le trajet en voiture et mon arme ne me quittait pas. Rapidement, quelques voyous me voyant tout seul m'interpellent inamicalement. Un nabot à la peau brune avec un t-shirt orange m'agresse verbalement.

- Alors, le boloss ! Tu fais quoi ici papy ? Tu n'es pas chez toi ! Tu ne réponds pas ?
- J'ai rendez-vous !
- Et les mecs, il a un rencart !

Il se rapproche. Je serre la main sur la crosse de mon Walther PP, vérifie si la balle était dans son logement, mais hésite à m'en servir, pour le moment.

- Avec qui ?
- Avec M. Ahcen.

- Je ne veux pas savoir !

Un deuxième individu portant un haut gris et une casquette me pousse. Le premier exhibe un couteau.

- Voilà ce que je fais aux étrangers !
- Je suis attendu par Ahcen Mouloud.
- Je m'en fous !

La situation s'envenime, mais une voix forte se fait entendre.

- Tu le laisses Ahmed ! Sinon, j'en parle à ta mère !

Le petit beur brun s'éloigne avec son acolyte en grommelant.

- Excusez-moi, mais vous êtes... M. Heller ?
- Oui, monsieur Ahcen ?
- Désolé pour l'accueil.
- Merci pour l'aide. Votre quartier est dangereux. Où pouvons-nous dialoguer en toute tranquillité ?
- Allons chez moi.

Le vieil arabe me prie d'entrer et de m'asseoir devant un plateau préparé par sa femme. Il avait été contacté par le parti blanc et un peu étonné par cette visite au début, avait accepté finalement. Je voulais la paix et simplement discuter. Ahcen Mouloud paraissait modéré et pouvait faire un excellent intermédiaire avec les radicaux.

- Vous savez les identitaires ne sont pas ma tasse de thé. Ce sont des racistes.
- En parlant de thé à la menthe, j'en prendrais bien un peu. Et les makrouds ont l'air succulents.

- Bien sûr. Mon épouse les fait elle-même. Je n'en ai qu'une seule, mais elle me suffit ! Elle a les yeux noirs d'une Hourri !

Riant, l'interlocuteur le mit rapidement à l'aise.

- Vous êtes un malin, vous.
- Mais je ne vous demande pas de voter pour nous. Je vais vous expliquer notre point de vue. Je suis national-socialiste. Avec un visage comme le mien, il ne pouvait pas en être autrement.
- Vous lui ressemblez beaucoup. Mon grand-père avait comme ça la petite moustache. Gamin, j'en rigolais souvent.
- Hum ! Hum ! En fait, nous désirons la paix ici et le calme ! Comme vous, nous exigeons le respect. Ils sont perdus pour vous et imposent leur loi à la cité. Ce ne sont pas vos frères. Ils ne croient en rien.
- Je confirme. Ni dans le prophète ni dans le mariage. Même rentrer au pays pour les vacances, ça leur plaît plus. La dernière fois, mon plus jeune fils voulait apporter sa console de jeux, la PlayStation. Moi j'ai dit « Lé Lé La¹²⁹ ! ». Lui, ça peut aller, mais les autres ne travaillent pas et font du « commerce ».
- Oui... Je vous propose donc de reprendre la main. Vous avez vu les investissements que nous avons faits dans les banlieues des villes du département. En échange, je demande la paix sociale. Si on les expulse, je vous laisse carte blanche.
- Mais on se fera massacrer !
- Mais non ! Je désire juste le nom des meneurs, et je vous expliquerais comment je compte procéder.
- J'hésite... Faire un pacte avec un nazi !

¹²⁹ Arabe, signifiait « à la maison »

- Pas ce mot ! Un national-socialiste ! Et pourquoi pas ? On est tous les deux d'accord sur beaucoup de choses. À commencer par les juifs !
- Vous avez raison. Ce sont eux, les gros trafiquants et ils vendent cette drogue dans la cité en passant par des intermédiaires.
- Et puis...Je... Euh... Hitler appréciait beaucoup l'islam, il avait fait une alliance avec le grand mufti « Mohammed Amin Al-Husseini » et des musulmans s'étaient engagés avec nous... Avec les Allemands en Bosnie.
- Je confirme. Mon oncle me l'avait raconté, mais je ne devais pas en parler. La vraie « h'chouma¹³⁰ ».
- Alors on fait un pacte ?
- Tope là, mon ami !

Je lui porte l'accolade et prends congé de sa femme. Il m'accompagna au vu et au su de tout le monde. Une fois remonté dans la voiture, je donnais l'ordre au chauffeur de rentrer sur Paris. Quelques jours après, je fis se retirer la police en signe de conciliation. Mais je fus trahi, alors j'appliquais mon plan et utilisais la force pour déloger les familles indésirables. Avouons franchement que, par la suite, leurs téléphones furent systématiquement dérobés, brouillés ou cassés ainsi que leurs véhicules. Leurs caches furent vidées de leur contenu et les voyous eurent droit à un nombre incalculable de tracasseries administratives.

Bien entendu, les expulsés avaient eu la possibilité d'occuper un logement décent et moins cher dans la région Marseillaise. Qui pouvait résister à de tels arguments ? Personne, en effet ! J'avoue

¹³⁰ Arabe, signifiant « la honte »

avoir repoussé le problème ailleurs, mais il est vrai que quand on donne un coup de balai, on a parfois tendance à rejeter la saleté un peu partout.

Chapitre 17 - La reconquête 232

Je devais désormais passer au stade supérieur. Rien n'était joué. Mon parti avait commencé à s'associer avec quelques élus locaux du « Front national », mais Marine ne trouvait pas grâce à mes yeux, car responsable de beaucoup de maux du FN. Sa tolérance avec les juifs et les homosexuels me déplaisait et elle était trop complaisante avec cette démocratie pourrie. Pour moi, un parti se devait de porter au pouvoir les hommes qui le composent, mais sans aucune compromission. J'avais toujours prôné l'existence d'un parti national unique auquel j'aurais pu me rallier, mais la dédramatisation du Front allait trop loin.

Quelques années me permettraient de mieux me faire connaître du grand public, de mettre au point mon plan et de viser peut-être les présidentielles de 2017. Mes visées économiques nécessitaient du temps et je laissais passer les élections européennes du 25 mai 2014 pour me faire une opinion sur le paysage politique. Bien entendu, le gouvernement en place tentait déjà depuis plusieurs mois de corrompre l'opinion avec l'aide des médias. Il suffisait de lire les journaux de télévision pour s'apercevoir de la programmation massive de documentaires sur la Deuxième Guerre mondiale. On nous racontait à nouveau la sempiternelle rengaine des « vilains nazis » en nous rabâchant « les heures les plus sombres de notre histoire ». Cela me donna au moins l'occasion de me revoir et de me souvenir de ces moments avec émotion.

France 2 diffusa un reportage puis un débat sur l'euro pour contrecarrer les idées du FN. Un autre suivit sur les gitans en ne montrant que les individus les plus intégrés et aisés financièrement. Pour faire bon poids bonne mesure, les spectateurs ont eu le droit à quelques films promouvant l'homosexualité, notamment sur Arte. Pour parfaire le tout, les sondages ne donnaient

que peu d'intentions de voix au FN et le tour était joué, du moins le croyait-on. Par prudence, on arrêta « in extremis » un groupe de 3 activistes en Franche-Comté dans le Doubs. Leur nom était « Blood And Honour Combat 18 » et on tenta de nous les présenter comme des terroristes. Ils furent interpellés non pas par le GIGN, mais par la gendarmerie du coin. Leur unique crime réel avait été en fait de taguer une grange. La manœuvre du gouvernement était rodée. Les Français ne se souvenaient plus qu'en Belgique, en pleine période électorale (en septembre 2006) on avait découvert « juste à temps » un complot. Celui-ci menaçait la sécurité de la nation et nécessita l'intervention de 150 agents. Le cerveau appartenait aussi à la division « Blood & Honour ». Mais la police connaissait réellement les faits depuis 2004. Le groupe se composait de 17 personnes et comportait un officier infiltré. En fin de compte, il y eut deux arrestations seulement et les autres furent relâchés. Parmi les documents diffusés par la presse télévisée belge, de jeunes gens en tenues de camouflage se laissant prendre en photo avec des armes. En fait, elles étaient factices et se révélaient être de simples lanceurs de billes en plastiques !

Le jour des élections, un attentat au musée juif de Bruxelles faisait plusieurs morts. Hasard ou pas ? En tout cas, la description de l'auteur faisait état d'un « jeune Européen » barbu. Antinomique, non ? Les médias ont fait de suite le rapprochement avec une agression à Créteil. On rejoua le même scénario que Merah entre les deux tours de la présidentielle de 2012. Hollande dénonça un crime antisémite, suivant en cela la LICRA belge.

Malgré tout l'arsenal de mesures déployé, le Front national est sorti en grand vainqueur de cette consultation populaire et se consolida. Parallèlement, le parti blanc put s'implanter dans d'autres régions. En 2015, le Front National bien que n'ayant gagné aucune région à l'issue du second tour des régionales, sort

grand vainqueur et s'impose comme le troisième parti de France. Bien loin devant mon parti blanc. Le score est historique. Lors de ces élections régionales, le FN avait rassemblé 6 millions de voix au premier tour et améliorait son score de 800000 voix entre le premier et le second tour. Mieux encore, entre le scrutin de 2010 et celui de 2015, le FN parvint à tripler son nombre de sièges de conseillers régionaux. Le Front national passa ainsi de 118 sièges à 358 sièges entre les deux élections.

La montée du FN était un point positif, mais l'année 2014 était à marquer d'une pierre noire, car il s'agit du début d'une série d'attentats. La série meurtrière continua en 2015 et en 2016 sans que cela cesse et que le gouvernement réagisse. Plus personne n'osait voter les lois correctes pour se débarrasser de cette engeance ! Le massacre des journalistes de Charlie Hebdo, quant à lui, eut lieu le 7 janvier 2015 vers midi et donna lieu aux pires bassesses de la part de la presse et de l'état. Alors qu'une réaction simple et rapide aurait permis de liquider le problème, la seule résistance du peuple français fut de défiler puis de retourner sur les lieux boire un café pour « lutter » ! Je retrouvais la même lâcheté qu'en Allemagne. L'expulsion simple et définitive des musulmans français aurait pu régler le problème. Ou du moins des mesures coercitives. Même condamnés et pris sur le fait, ils n'étaient pas expulsés hors de France.

J'appris aussi que le logo « Je suis Charlie » avait été créé spontanément et « gratuitement » par le directeur artistique du magazine « Stylist » : Joachim Roncin, un juif. Déjà la gratuité aurait dû attirer l'attention des observateurs. Ce fut lui qui envoya la première photographie du slogan sur Twitter à 12 h 52 le 7 janvier 2015. Soit un peu plus d'un quart d'heure après le début de l'attentat. Comment avait-il pu faire ce logo aussi vite ? Et surtout comment avait-il eu connaissance de l'attentat ? Pour les incrédules, en hébreu, « Je suis Charlie » s'écrit ainsi : « אני »

ישראל » . Avec les mêmes lettres, dans un autre ordre, on obtient « Je suis Israël ». Avec les papiers retrouvés le jour même dans un véhicule, il ne m'en fallait pas plus pour me douter de l'implication du peuple élu dans cet horrible attentat. Le gouvernement ne fut pas en reste et participa à une récupération honteuse. Quoi que fasse les pseudo autorités, le terrorisme s'était installé définitivement, semblait-il, en France. Les victimes juives étaient plus importantes que les victimes françaises ! Comme d'habitude !

Vinrent enfin les élections départementales de 2015. Cette année-là le Front National gagna 62 conseillers départementaux et affermissait son image de premier parti de France. Mais il lui manquait quelques pourcentages pour pouvoir réussir totalement. La démocratie faisait encore barrage avec leur ridicule « front républicain ». Il est assez remarquable de remarquer que ce terme guerrier de front est appliqué à une simple magouille de basse politique. Ou bien était-ce pour concurrencer le vrai Front National qui avait lui aussi perdu le sens premier de ce mot ?

Un événement majeur se produisit en 2017, quelque temps après ma candidature aux élections présidentielles. Nous allions souper avec Anne-Lise lorsque je tombais sur la 6^e chaîne française. Le présentateur, une sorte de mannequin gominé, étrangement debout alors que ses confrères étaient assis, déclarait d'une voix sombre, mais suave :

- La présidente du Front National a été transportée à l'hôpital après un accident survenu dans la capitale vers 19 heures. On ignore actuellement ce qu'il est devenu de Marine Le Pen. Notre envoyé spécial nous en dira plus en fin de journal.

J'étais attristé, mais surtout étonné et curieux. Juste quelques mots sur un événement aussi grave ? M'excusant auprès d'Anne-

Lise, je passais quelques coups de téléphone pour en savoir plus. Ce que le journal télévisé ignorait ou plus vraisemblablement ne disait pas, c'est que la voiture avait été prise à parti par quelques agitateurs. Un cocktail Molotov avait été lancé sur le véhicule occasionnant des dégâts humains. La présidente du FN avait été grièvement brûlée. Visiblement, encore un méfait des antifas, mais encore une fois une chape de plomb s'abattait sur les différents médias. Une fois fini le flot intarissable de futilités, le présentateur donna la parole à un certain Hababou, probablement juif sépharade, qui n'amena aucune nouvelle information malheureusement. Et pourtant, il était devant un hôpital. Dès le lendemain midi, un samedi, je regardais encore la télévision pour ce qui s'appelait de mon temps les « actualités ». Une dame charmante annonça avec une robe noire et un ton grave le décès de Marine Le Pen suite à ses blessures. S'en suivit ensuite, les réactions de quelques hommes politiques dont certaines n'étaient qu'un simple et bref texto. Aucun politique digne de ce nom n'osait lui présenter un dernier hommage. Seules quelques personnalités diverses avaient ce courage.

Quelques jours après, je fus invité à passer dans le petit écran. Cette expression était déjà démodée en soi, car la plupart des foyers étaient équipés de grands modèles, mais mon français était parfois un peu vieillot. Cela provenait probablement de mes lectures. Je me préparais soigneusement à la confrontation. Après tout, j'avais l'habitude de la hargne des journalistes. Ce soir-là j'assisterais donc à « L'émission politique » sur France 2. Celui qui avait trouvé le nom n'avait pas dû chercher bien longtemps.

Ce jeudi, j'entrais seul dans le studio très lumineux. Le décor est rouge, blanc et noir, mais sans rapport avec le Blutfahne. Les journalistes étaient là, un certain David Pujadas, probablement juif, me salua brièvement ainsi qu'une dame blonde, Léa Salamé.

Je me sentais dans mon élément et refusais le bloc-notes et les stylos proposés par leur équipe. Je n'en avais jamais eu besoin et il faut vous faire un aveu, j'avais préparé mes dossiers. On me donne une petite bouteille dans une loge et le débat commence. David Pujadas prend la parole, sans aucune galanterie pour sa collaboratrice. Il présente l'émission puis commence l'entretien après les congratulations d'usage :

- Mr Heller, les Français ne vous connaissent pas. D'ailleurs, le dernier sondage « Harris Interactive » vous crédite de seulement 5% d'intention de vote. Qu'en pensez-vous ?
- Je suis déjà content de « faire » 1% de plus que le président Hollande en novembre 2016.

Je voyais le public sourire, je poursuivais.

- Je crois aux sondages, mais pas à la façon dont les médias l'utilisent. En publiant de tels sondages, vous manipulez les Français en leur disant pour qui voter.
- Et la liberté de la presse ? Vous vouez interdire les sondages ?
- La loi les interdit déjà durant les élections. Quant à la liberté de la presse, nous n'aurons pas le temps d'en parler ici et vous serez d'accord avec moi.

David acquiesça et la jeune et pugnace Léa poursuivit :

- Nous avons vu les résultats des élections américaines. Que pensez-vous de Donald Trump ?
- Ah, on commence fort. Vous voulez refaire le coup de François Mitterrand avec Jean-Marie Le Pen ? Désolé si je gâche l'ordre de vos questions en parlant du Front National tout de suite, mais je vais couper court et vous faire gagner du temps. La diabolisation ne fonctionne plus. Vos méthodes non plus. Changez-en, dites la vérité. Je soutiens Donald Trump et Ma-

rine Le Pen bien que nous soyons concurrents au premier tour. Combien de fois le candidat américain a-t-il été présenté de façon positive dans les médias traditionnels ? Aucune fois ! Paradoxalement, cela parle beaucoup à un ancien comme moi, la Russie soutient un candidat américain. Cela devrait vous plaire, non, en tant que femme de gauche ?

- Mais je ne vous permets pas de juger de mes opinions !
- Alors, ne jugez pas vos adversaires à l'emporte-pièce. La gauche déteste maintenant ce qu'elle a adoré, la Russie, le peuple et j'en passe.

Après quelques échanges à fleurets mouchetés, la jeune femme rompit mon intervention en prétextant suivre le fil de l'émission. Léa Salamé présenta la rubrique suivante comme étant « une plongée dans le quotidien des Français ». On y voyait une assistante sociale qui s'occupait des migrants. Le but était clair, je devais me prononcer contre l'accueil de ceux-ci. Elle n'allait pas être déçue.

- Que pensez-vous de l'accueil insuffisant apporté aux migrants ? Quel sera votre programme ?
- Je ne paierais qu'une seule chose, le billet retour vers leur pays. Les médias sont responsables de cet état de fait. Vous les présentez comme des victimes alors qu'une partie d'entre eux non négligeable sont des bourreaux qui ont agressé des enfants, des femmes et même sont des terroristes. Même le gouvernement l'avoue. Encore une fois, quand avez-vous présenté ceux-ci comme nocifs ? Jamais. Ne pas donner l'information c'est mentir aux Français.

Une autre rubrique succéda où un intervenant « pris au hasard » vint s'adresser directement à moi. C'était un élu des verts, barbu, mal rasé, cheveux longs et lunettes rondes. Il ne manquait plus qu'un pantalon de velours pour cette caricature de gauchiste. Ce

maire venait glorifier le bilan de sa commune qui avait accueilli des migrants. Je pris la parole :

- Et vos administrés sont heureux ? Le gouvernement pense qu'en diluant le poison dans les campagnes françaises, on va s'en débarrasser ? Non. Le camp de Calais n'est que le début, une sorte de Camp des Saints, je vous laisserais chercher la référence dans Wikipédia. Le mot « migrant » n'est pas le terme exact. Les « clandestins » sont une maladie et ce n'est pas avec un remède homéopathique que nous allons en guérir.

Le regard de Léa Salamé et de David Pujadas était horrifié. Je n'étais pas assez consensuel. Mais ils me laissèrent poursuivre. Étaient-ils sans voix ou bien me laissaient-ils faire le buzz ? Je subis ensuite une volée de questions agressives sur tous les sujets importants à leurs yeux. Mais parmi ceux-ci pas un mot sur le chômage. La rubrique suivante se nommait « prise directe » ou le présentateur un arabe nommé Karim Rissouli vint présenter deux individus « triés sur le volet », un imam noir prénommé Mohammed, une enseignante noire, elle aussi et un patron pour équilibrer. La religion était le point central de la discussion. On allait me servir la sempiternelle soupe du racisme, de l'islam innocent et le dernier patron allait encore parler des charges salariales. Plus tard, j'appris qu'il avait rejoint une liste électorale d'un de mes adversaires.

Assez curieusement, le religieux arabe était noir, alors que je savais depuis très longtemps que les Maghrébins ne supportaient pas les nègres. Je nageais en plein multiracialisme, je répliquais du tac au tac après avoir laissé longuement parler mes interlocuteurs. Par la suite, un grand mince et chauve, François Lenglet, proche de l'ultragauche d'après mes sources, se présenta étrangement comme économiste et tenta de me coincer en m'interrogeant sur l'origine de mes finances.

- Vous qui vous présentez comme un homme du peuple, pourquoi ne parlez-vous pas de votre fortune personnelle ?
- Désolé, je ne savais pas que vous étiez du Fisc. Je me présente comme un patriote, nationaliste de surcroît, mais je suis comme tous les Français un homme du peuple. Si vous le désirez, qualifiez-moi de populiste et j'accepterais le mot infamant avec fierté. Si ma fortune supposée vous intéresse, je la communiquerais à tous les Français. Il suffira de visiter notre site pour avoir toutes mes finances et celle de mon parti.
- Quelle est votre méthode économique ?
- Celle qui marche à l'instant où je vous parle. Je suis un pragmatique. Parfois, les méthodes traditionnelles fonctionnent et parfois non. Je suis partisan, comme vous le savez probablement, de la sortie de l'Europe et de la sortie de la dette, tout ce que vous combattez tous ici. Pas une seule fois encore dans les médias, un avis favorable à la sortie de la France et encore moins à la suppression de la loi Pompidou - Giscard de 1973.
- Mais ce serait un désastre, tous les économistes le prouvent.
- « Vos » économistes, pas les miens ! Lisez Schacht si vous l'osez ou Keynes et discutons d'économie, mais pas ici. Je propose un redressement de la France en appliquant les méthodes que j'ai déjà utilisées. Donnez-moi 4 ans ! Pas 5 !

La discussion fut rude, l'heure avançait et le dénommé Karim présenta alors les résultats de sondages instantanés via ce que l'on pouvait lire comme messages sur Facebook ou Twitter et un institut de sondage. Interrogé sur les chiffres bizarrement assez moyens, je répliquais :

- L'opinion des Français est la plus importante. Ils ne me connaissent pas encore, mais je persiste à croire qu'un homme ou une femme politique doit prendre ses responsabilités en cas d'erreur. Ne pas se représenter est un minimum.

L'émission se termina avec « Carte blanche » ou une fantaisiste belge envahissante, Charline Vanhoenacker vint essayer sans succès de faire rire l'assemblée dans un froid glacial du, en partie, à son manque total d'humour.

- Quelque chose à ajouter ?
- Je suis venu sur ce plateau en sachant pertinemment que j'étais devant un tribunal médiatique. Ce n'était pas celui de Nuremberg, mais presque. Il ne manquait plus qu'une question que j'attendais. Elle n'est pas venue et je le regrette. Vous ne m'avez pas interrogé sur un voyage éventuel à Auschwitz.
- Je vous la pose donc, Mr Heller ?
- Non, le débat est clos, il est temps de rendre l'antenne.

Avec un sourire gêné, elle détourna la tête.

Le lendemain, je me rendais chez Marion Maréchal Le Pen en lui présentant toutes mes condoléances. Elle me connaissait déjà sous le nom de Rodolphe Heller, à la tête du parti blanc, et avait tenté plusieurs fois de m'attirer dans le parti. Marion était une des rares à dialoguer encore avec les droites « extrêmes ». Qu'allait donc faire le FN ? Lui confier la direction du parti ou tenter de reporter la candidature ? Mais était-ce possible ? Je vérifiais les informations sur Internet. Assez étrangement et prémonitoirement, Wikipédia donnait l'information suivante pour les élections de 2017. « Si avant le premier tour, un des candidats décède ou se trouve empêché, le Conseil constitutionnel prononce le report de l'élection ». La Constitution prévoit en effet que l'élection reportée ne peut avoir lieu « plus de 35 jours après la date de la décision du Conseil constitutionnel ». Et, si l'un des deux candidats élus au second tour décède ou est empêché, il faudrait, selon le Conseil Constitutionnel, « procéder de nouveau à l'ensemble des opérations électorales ».

J'avais pris ma décision, il n'y avait qu'une issue possible. Marion Maréchal Le Pen congédia ses assistants et resta seule avec moi. Après m'avoir fait asseoir, je sors de ma mallette en cuir une enveloppe blanche et la lui tends. Elle s'excuse :

- Mr Heller, pardonnez mon retard, je sors d'une réunion. Nous discutons de mon investiture.
- On se disait tu à notre dernière entrevue. Je ne suis pas si vieux.
- Ah oui, c'est vrai. Tu as raison.
- Tiens, lis.
- Qu'est-ce que je dois en faire ?
- Ce document est une analyse ADN qui stipule que l'échantillon fourni, en l'occurrence un cheveu, provient d'Adolf Hitler.
- Et alors ?
- Cela m'appartient !
- Tu es... le petit-fils d'Hitler ? Pourquoi pas vu la ressemblance ! Ce serait extraordinaire !
- En fait, je suis Adolf Hitler !
- Et moi je suis la princesse Leïa !
- Je ne connais pas toutes les familles royales. Lis, s'il te plaît !

Elle se mit à lire le papier et à le regarder puis d'un élan s'inclina et déclara à haute voix.

- Incroyable, je deviens folle... ! Désolé... Mais comment est-ce possible ? Je ne peux pas y croire.
- Regarde dans mes yeux. Nos experts ont tenté un voyage dans le temps et cela a fonctionné aussi bien que ce qu'ils espéraient.
- Je peux t'embrasser ?
- Oui, Marion !
- Il lui donna l'accolade.

- Pas trop tout de même. Anne-Lise va être jalouse. Je vais t'avouer autre chose. Je ne peux pas diriger ce pays et me présenter aux élections. La France a besoin d'un régime fort, mais tu incarnes mieux le peuple français que moi, tout de même. Je suis trop vieux, il faut du sang pur et neuf. Et puis je dois m'occuper du mouvement dans le monde entier et pas seulement ici. La France n'est pas mon seul but, tu dois le comprendre.
- Mais...
- Je continuerais à t'aider, si tu me le demandes. Je serais toujours là. Je me sens différent. Je croyais que l'homme seul devait se consacrer avant tout à son devoir et ne penser au beau sexe que par intermittence. Mais j'ai changé d'avis. J'aurais dû connaître le bonheur plus tôt. À mon époque, il existait déjà des femmes exceptionnelles et tu en es une. Comme Anne-Lise, bien sûr ! Je veux que tu sois candidate à la présidence. Ta victoire sera ma revanche sur mes ennemis et ma compensation aux Français. Je renonce à la France.
- Mais...
- Laisse-moi finir. Je ne suis pas misogyne, je sais que tu peux y arriver. La pureté aryenne fait partie de toi. La foi et la race parlent pour toi. Dis oui. Et puis tu nommeras Jean-Marie ministre de la Défense et il en sera heureux.
- J'accepte, mais, fais-moi plaisir, révèle tout à Jean-Marie.
- Naturellement ! Je crois que je m'entendrais parfaitement avec lui. Nous allons passer pas mal de temps ensemble !

J'abandonnais donc la direction du parti au profit de Marion Maréchal Le Pen qui une fois élu à la tête de FN prononça sa dissolution totale et complète. Fini le parti, noyauté par les introvertis et les arrivistes. Un nouveau parti était à sa disposition, résultant de toutes les forces nationalistes : le parti blanc. Depuis son retour, j'avais constaté un monde qui avait changé. Je n'avais jamais été phallocrate et les femmes étaient à l'honneur dans le

Reich. C'était la meilleure chose à faire. Peu après, j'assistais à l'enterrement qui fut une cérémonie privée, coupant court à toutes les polémiques des journalistes.

Bien avant le premier tour, le candidat de droite fut éliminé de lui-même. Les ennuis judiciaires s'alourdissaient tout comme les charges contre lui. Nicolas Sarkozy avait jeté l'éponge au vu des sondages. Alain Juppé avait pris le relais, mais au PS, François Hollande avait abandonné sa place au profit de Manuel Valls. Le premier scrutin laissa donc la droite et Marion en lice, car nul ne voulait revoir un gouvernement socialiste. Le travail de fond accompli dans les régions avait fonctionné, la fusion entre le FN et le parti blanc avait dérouté les journalistes qui avaient commencé à diaboliser le parti blanc. Les quelques points dans les sondages qui manquaient au FN n'étaient présents que sur le papier. Effrayé par les multiples attentats islamistes, le peuple désirait un gouvernement fort. Écœuré par la politique véreuse, il attendait de la droiture, des hommes intègres. Désespérés par le chômage, les électeurs avaient confiance dans le parti blanc.

Le va-et-vient des présidents successivement à gauche et à droite avait lassé le peuple. Les partis d'extrême-droite allaient enfin voter en masse dans le bon sens ou du moins en principe. On sentait aussi que même les derniers fonctionnaires rechignaient à voter pour un incapable, quel qu'il soit. Et puis finalement, la France était tombée sous le charme de Marion. Mais cela allait-il suffire pour gagner les quelques points manquants ? J'en étais persuadé.

Le jour des résultats, les extérieurs de notre demeure étaient envahis par le peuple enthousiaste. Nous avons fait ouvrir l'entrée et tous se rassemblaient dans le jardin. Anne-Lise n'était pas rassurée. Parmi la masse, des vrais partisans au sens littéral du terme, mais aussi une armée de journalistes guettant les nou-

velles. La foule était largement composée de nationalistes. On alluma quelques torches, on entonna quelques chansons vigoureuses. En bref, l'atmosphère était joyeuse et bonne enfant, car le dénouement ne faisait aucun doute pour eux.

Je me reposais au coin de la cheminée, bien entouré. Les jeunes se regroupaient : Julie et son frère Henri qui jouait avec Alexandre Gabriac. Marion Maréchal Le Pen et les anciens comme Jean-Marie étaient près de moi. La grande pièce était pleine et tous les chefs nationalistes étaient là. Une immense télévision diffusait des images en continu. À l'heure prévue arriva enfin la confirmation du résultat sur TF1 qui dévoila ligne par ligne le logo du mouvement blanc !

Dehors, la foule exulte d'une seule voix ! Déçus, les journalistes font triste mine et se bornent à essayer de faire leur métier. Toujours sur l'écran du salon, une simulation de minitel sur la 2^e chaîne affichait ses pixels peu à peu. Contrairement à 1981 où l'on pouvait encore confondre le front dégarni des deux candidats, il paraissait clair dès le début que la gagnante serait une femme ! Marion Maréchal Le Pen. La victoire fut exceptionnelle avec un score de 55 % en faveur de Marion qui sauta de joie tout comme les gens amassés autour d'elle. On chanta beaucoup cette soirée-là en français et en allemand. On trinqua beaucoup et pas seulement avec du champagne. Je tenais à m'exprimer et je me mis debout.

- J'avais déjà conquis la France par la force. Cette fois-ci, je l'ai fait en douceur, et pour son bien. Malheureusement, nous avons perdu Georg ! Mais réjouissons-nous. Portons un toast ! Rendons honneur à la première femme présidente de la France et à sa capacité à diriger. L'honnêteté et la pureté régneront à nouveau ! Quant à moi, je serais toujours là pour vous aider.

Mais je veux passer du temps auprès d'Anne-Lise ! Je vous annonce nos fiançailles.

Anne-Lise, restée un peu en retrait toute la soirée, se met à mes côtés. Bien que souriante, elle paraît inquiète. Je remarquais le léger nuage qui obscurcissait son front. Elle s'avance d'un pas et, émue, approche la coupe de champagne de ses lèvres sans boire et salue les invités. Elle connaissait ma timidité et n'ose pas m'embrasser devant tout le monde, mais j'insiste. Elle me chuchote à l'oreille avoir quelque chose à me dire, mais ce sera après la fête.

J'appris plus tard que depuis le matin du jour des élections, Anne-Lise savait. Une baguette de plastique blanc avait révélé des petits traits bleus. Et ainsi en 2017 je devins enfin père et Matignon fut occupé par une femme ! Comme aurait pu le chanter Georg, elle avait 27 ans, les cheveux blonds, que demander de plus...

***F*in**

Annexe 1 : Qui sommes-nous ?

La « Ligue Blanche de Schroeder » veut rétablir l'idée de la résistance sans chef et du « loup solitaire ». Bien que cette notion soit galvaudée parfois par la presse dominante qui l'applique à des terroristes islamistes, cette idée a été initiée par le Reich et s'appelait Wehrwolf¹³¹. Plus tard, un colonel américain la rendit célèbre par un livre oubliant la vraie genèse de cette notion.

Dans le détail, il s'agit d'un projet débuté en 1944 qui devait permettre de créer une force de résistance allemande. Le nom avait été choisi d'après un auteur allemand « völkisch » Hermann Löns qui publia en 1910 une nouvelle intitulée « Der Wehrwolf » (loup-garou). L'histoire se passe durant la guerre de 30 ans (1618-1658) et met des fermiers saxons aux prises avec des malfaiteurs suédois et autres éléments douteux voulant profiter du chaos instauré pour piller la lande. Le titre jeu de mots du roman est révélateur, le Wehrwolf est un loup-garou et le verbe Wehren signifie « défendre ». Les paysans deviennent donc pour survivre des hommes-loups, des Wehrwolf, utilisant une sauvagerie à la mesure de la violence de leurs assaillants et justifiée par la défense de leur clan.

Heinrich Himmler mit sur la Wehrwolf et confia l'organisation à l'Obergruppenführer SS Hans-Adolf Prützmann d'une formation d'élite pour opérer derrière les lignes ennemies tout comme les commandos américains ou anglais. Mais il s'agissait de troupes en uniforme, ce qui est à l'opposé de ce que fut la résistance

¹³¹ La Werwolf était un type d'unité de combat subversif allemande.

principalement communiste en France. On remarquera aussi que l'idée n'a vu le jour qu'en 1944 et il était trop tard pour que le projet soit couronné de succès.

Revenons au présent. De nos jours, Wikipédia déclare sans vergogne et avec une « chutzpah » sans limites qu'un « loup solitaire est une personne qui commet des actes violents en rapport avec un groupe, un mouvement ou une idéologie, mais le fait seul, en dehors de toute structure de commandement ». Le titre de la section est d'ailleurs « Loup solitaire (terrorisme) ». Pourquoi ? Que vient faire le terrorisme là-dedans ? Sans commandement ? Un contresens historique ?

Pas tout à fait. On doit ce concept de résistance autonome au Colonel Ulius Louis Amoss, fondateur de l'ISII (International Service of Information Incorporated) dont le siège était à Baltimore, Maryland. Amoss s'est éteint il y a plus de quinze ans. Et durant toute sa vie, il fut un infatigable opposant au communisme, ainsi qu'un officier de renseignements très doué. Amoss publia pour la première fois sa conception de la résistance autonome le 17 avril 1962. Cela n'avait rien à voir avec la Wehrwolf qui était un groupe armé qui n'a existé que très peu de temps et avec peu d'effectifs.

Laissons de côté cet amalgame entre le terrorisme et cette notion qui n'est pas sans nous rappeler le stupide néologisme nazisla-miste, amalgame entre « nazi » et « islamiste » pour vous parler de la Ligue Blanche de Schroeder.

Pourquoi Schroeder ? Georg Schroeder est le héros de ce livre et il fallait bien trouver un pseudo. Plus sérieusement, il s'agit du nom de quelqu'un qui m'était cher. Ce sera désormais mon pseudo.

La LBS n'est pas un parti. À quoi bon fonder un mouvement puisqu'il nous manque un chef suffisamment charismatique et rassembleur ? Hitler le disait lui-même dans *Mein Kampf*. Néanmoins, l'absence de meneur ne signifie pas être une critique du militantisme qui est tout à fait respectable en soi, mais il s'agit d'une autre démarche. Pourquoi ne pas récupérer au profit de nos idées, l'ensemble des internautes et ceux qui n'osent pas se manifester ou craignent pour leur sécurité ? Évidemment, c'est moins noble qu'un combat militant, mais imaginez-vous des milliers de personnes contribuant silencieusement à produire du matériel propagandiste ! Quel bénéfice pour notre action !

Bien sûr à ce jour nous sommes plus proches des toutes premières heures du NSDAP que de ce chiffre. Mais, même si cela ne progresse pas aussi vite que nos désirs, nous voulons laisser une trace. Si nous ne réussissons à convaincre seulement quelques individus, cela permettra de passer le relais à une génération future.

La LBS n'est qu'un nom qui importe peu en soi et ce sigle pourrait aussi bien disparaître, mais pas son but. Je l'espère et j'y crois. C'est un ensemble de projets portés par des personnes rassemblées sous un même idéal. Chaque pierre apportée à l'édifice compte. Personne n'a besoin de recevoir des ordres de quiconque. Le seul lien est basé sur la création de matériel militant.

Ce livre fait partie d'une série d'actions destinées à promouvoir le national-socialisme. La LBS accueille divers projets, rien n'est figé et tout reste envisageable : bande dessinée, jeu, musique, vidéo, audio ou programme informatique.

Vous trouverez en annexe une liste de ceux-ci. Des fascicules sont en cours d'écriture : l'un porte par exemple sur la propagande sioniste sur Wikipédia et l'autre sur les mensonges alliés

proférés durant la Seconde Guerre. Nous développons actuellement une application fonctionnant sur Android dans l'esprit du journal « Je suis partout ».

Si vous désirez contribuer, contactez-nous sur la messagerie suivante : lbs.schroeder@tutanota.com. Vous pouvez aussi poster un message ou vous le voulez en mentionnant le code 1HJH3IL88. Vous serez contacté.

Afin d'uniformiser l'ensemble, et si vous soutenez les valeurs du mouvement national-socialiste, il vous faut simplement apposer la mention « LBS » sur votre œuvre. Notre logo est disponible et nous vous le communiquerons sur demande.

Si notre travail vous plaît, faites-nous le savoir et diffusez-le tout autour de vous et bien sur un maximum sur Internet.

Georg Schroeder

« Quand un gouvernement conduit un peuple à sa ruine par tous les moyens, la rébellion de chaque membre de ce peuple devient non pas un droit, mais un devoir ».

Adolf Hitler



Ce roman-fiction de 250 pages débute devant la chancellerie du Reich en avril 1945. L'Allemagne, et donc le monde, va perdre son Führer. L'histoire qui va suivre décrit une double intrigue, celle centrée sur Adolf Hitler, mais aussi une chasse au trésor entreprise par une petite équipe de fidèles sur les traces du passé.

Bien qu'il aborde le même sujet : le retour d'Adolf Hitler à notre époque, ce livre n'est pas une copie du best-seller satirique de Timur Vernes nommé "Il est de retour". Cet ouvrage était trop improbable et l'humour y était germanocentré.

Comme d'habitude avec les livres de cet auteur, la vérité se mélange avec la fiction. Humour, action et idées Voilà en quelques mots ce que vous allez y découvrir.

ISBN 978-0-244-98122-8



9 780244 981228